JAN 21 1922
GENERAL LIBRARY
JAN 21 1922
UNIV. OF MICH.

28e Année. N° 24. 15 Décembre 1921.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
George Sand	*Une Conspiration en 1537*	673
Marcelle Tinayre	*Priscille Séverac.* — I.	709
Paul Painlevé	*Comment j'ai nommé Foch et Pétain.* — I.	738
Paul Adam	*Le Culte d'Icare.* — II.	767
L. Lévy-Bruhl	*La Mentalité primitive et les Médecins européens.*	806
Ignotus	*Études et Portraits : M. Aristide Briand.*	827
Seniha, Mélek, Djenane.	*Ce que sont devenues les Désenchantées.*	837
Henry Bidou	*Parmi les Livres*	857
Michel-Ange	*Lettres*	868
X. X. X.	*Les Entretiens diplomatiques.*	886

Copyright 1921 *Revue de Paris.*

PRIX DE LA LIVRAISON : **3 fr. 50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS ET VENTE : 3, RUE AUBER

1921

La *Revue de Paris* publiera dans son numéro du 1er janvier, la suite de l'étude de M. Paul Painlevé, ancien Président du Conseil,

Comment j'ai nommé Foch et Pétain

II. — La nouvelle méthode de guerre

Elle publiera prochainement :

OCTAVE
ROMAN
par Mme la comtesse de NOAILLES

UN HOMME TRAQUÉ
ROMAN
par Francis CARCO

LE DERNIER ÉTÉ

par GALSWORTHY

Au cours des années 1922-1923, la *Revue de Paris*, fidèle aux idées qui l'ont toujours inspirée, sera heureuse de publier des œuvres dues tantôt à des auteurs célèbres, tantôt à de jeunes écrivains de talent.

ELLE PUBLIERA :

Des études de M. Anatole France, de M. Paul Bourget, de M. Maurice Barrès, de M. René Bazin, de l'Académie française; le prochain roman de M. Henri de Régnier, et le prochain roman de M. René Boylesve, de l'Académie française; des œuvres de MM. de Porto-Riche, Henry Bataille, Ed. Estaunié, Johan Bojer, Blasco Ibañez, J.-J. Tharaud, Henri Duvernois, Alexandre Arnoux, Paul Morand, Louis Chadourne.

Elle publiera *le Paradis des Amoureuses*, par Gérard d'Houville, *le Double* par Colette, *les Routes secrètes* par Marcelle Tinayre, *l'Offense*, par André Corthis, des romans d'Edith Wharton, de Camille Marbo.

— des articles militaires du général Buat, général Tanant, général Estienne; — des études d'histoire de Chuquet, Mariéjol, Émile Mâle, Lauzac de Laborie, A. Albert-Petit.

— des articles littéraires et artistiques d'André Michel, de Paul Souday, Henry Bidou, Louis Laloy, Paul Alfassa.

— des chroniques de littérature étrangère de Maurice Muret, Joseph Aynard; — des chroniques scientifiques de L. Houllevigue, Émile Borel, etc.; — des chroniques de Fœmina, de Madame Marie-Louise Pailleron; — des inédits de Sully-Prudhomme, de Mérimée, de Balzac.

Pour répondre au désir de nombreux abonnés, la *Revue de Paris* met en vente, au prix de 3 fr. 50,

LA TABLE DÉCENNALE 1904-1913.

UNE CONSPIRATION EN 1537

SCÈNE HISTORIQUE INÉDITE DE GEORGE SAND

AVANT-PROPOS

Vers 1831, à l'époque où George Sand, arrivée depuis peu à Paris, faisait, avec l'aide de Sandeau, son apprentissage dans le métier d'écrivain et cherchait sa voie, en s'essayant tour à tour dans divers genres, elle s'avisa de composer une scène historique. La faveur du public se portait depuis quelques années de ce côté : Ludovic Vitet avait fait paraître avec un grand succès, de 1826 à 1830, trois scènes historiques, empruntées à des épisodes des guerres de religion, *les Barricades*, *les États de Blois*, *la Mort de Henri III*; et la *Revue de Paris*, par qui George Sand rêvait de se faire imprimer, en avait publié deux, au cours de la seule année 1830, *le Camp de Compiègne*, de Loève-Veimars, et *les Mécontents*, de Prosper Mérimée.

Elle eut tôt fait de découvrir, dans les *Chroniques florentines* de Benedetto Varchi, un sujet dramatique et neuf : c'était l'aventure de Lorenzo de Médicis, — Lorenzaccio —, qui, vivant à la cour du duc Alexandre, son cousin, avait, par une longue et savante dissimulation, gagné la confiance de celui-ci et préparé le guet-apens où le tyran de Florence devait trouver la mort. Le vieux chroniqueur s'était plu à narrer cette histoire avec un tel luxe de détails qu'il était

presque inutile d'ajouter à son récit. Il suffisait de le découper en tableaux et de le mettre en dialogues. George Sand s'y employa avec beaucoup d'habileté, et l'œuvre qu'elle sut en tirer, *Une conspiration en* 1537, pouvait honorablement soutenir la comparaison avec les meilleures productions du genre. Cependant, soit que l'auteur ne la jugeât pas pleinement réussie à son gré, soit qu'aucune revue n'ait consenti à ce moment à l'accueillir, elle ne parut point.

Quelques années s'écoulèrent. Lorsqu'en 1833, vint la liaison avec Musset, les deux écrivains eurent tout naturellement la pensée de se communiquer leurs projets et leurs ébauches. Musset lut ainsi, dans un petit carnet, au milieu d'autres morceaux de la même époque, la scène historique que George Sand avait composée d'après les *Chroniques florentines*. Il fut séduit par le sujet. De cet essai, auquel l'auteur n'attachait plus sans doute qu'une importance médiocre, il vit le moyen de faire sortir un drame original et puissant, dans lequel il évoquerait toute la vie de Florence au XVIe siècle. Il dut demander à George Sand et obtenir sans peine qu'elle lui cédât son manuscrit, en lui laissant toute liberté de l'utiliser comme bon lui semblerait. Et quand, un peu après, ils partirent tous deux pour ce voyage en Italie, qui devait si mal finir, il prit avec lui, les ayant détachés du carnet [1], les feuillets qui contenaient l'œuvre de son amie, pour en combiner sur place certains éléments avec les idées que lui suggéreraient la lecture des chroniques et le décor de Florence : le drame de *Lorenzaccio* naquit de ce travail de remaniement.

C'est la scène historique de George Sand, telle qu'elle fut écrite il y a près d'un siècle, que publie aujourd'hui la *Revue de Paris*. Le texte nous en a été conservé, grâce à une négligence de l'écrivain, qui, lors de sa rupture avec Sandeau, emporta le carnet où était recopié son ouvrage, et laissa entre les mains de son ancien collaborateur le manuscrit primitif. Ce manuscrit, donné plus tard par Sandeau à madame Dorval, devint, après la mort de celle-ci, la propriété du vicomte Spoelberch de Lovenjoul. Il fait maintenant partie, sous le

1. Le carnet, où se voit la trace des feuillets déchirés, est encore aujourd'hui en la possession de madame Lauth-Sand.

numéro E. 848, de la riche collection léguée par M. de Lovenjoul à l'Institut de France et installée, comme on sait, à Chantilly. Ce n'est pas ici le lieu de faire ressortir les ressemblances et les différences qui existent entre l'œuvre de George Sand et celle de Musset [1] : le lecteur les apercevra d'ailleurs de lui-même. J'ai cru devoir simplement lui faciliter la tâche en imprimant en note les passages de la pièce de Musset littéralement empruntés à celle de sa devancière. Pour le surplus, je me contenterai de remarquer que la scène historique est assez éloignée du drame pour garder sa valeur d'écrit original, intéressant en ce qu'il nous fait connaître le talent de George Sand à ses débuts, mais qu'elle en est en même temps à certains égards assez voisine, pour prêter à de curieux rapprochements.

L'Institut de France, possesseur du manuscrit, et madame Lauth-Sand, héritière de l'écrivain, ont mis l'un et l'autre la plus grande obligeance à rendre possible la publication de ce document [2]. Je suis d'avance assuré d'être l'interprète des lecteurs de la *Revue* en les en remerciant respectueusement ici.

PAUL DIMOFF

DRAMATIS PERSONÆ

ALEXANDRE DE MÉDICIS, grand-duc de Florence.
VALORI, commissaire apostolique.
MALATESTA BAGLIONE, commandant des forces militaires.
LE CAVALIERE (*sic*) DE MARSILI } officiers de la maison du Grand-Duc.
LE CAPITAINE CESENA }
GIOMO LE HONGROIS } écuyers du Grand-Duc.
FERNANDO L'ANDALOU }
LORENZO DE MÉDICIS, cousin du Grand-Duc.
MADONNA MARIA SODERINI, mère de Lorenzo.
MADONNA CATTERINA, sœur de Lorenzo.
BINDO ALTOVITI, oncle de Lorenzo.
MICHEL DEL FAVOLACCINO, dit *Scoronconcolo*, spadassin.
GIULIO CAPPONI, citoyen de Florence.
Écuyers, pages du Grand-Duc, etc.

1. Cette étude sera faite en tête d'une édition de *Lorenzaccio*, dans laquelle figureront, avec la scène historique de George Sand, des plans et scènes écrits par Musset pour son drame et encore inédits.

2. L'Institut de France et madame Lauth-Sand, en donnant leur consentement à la présente publication, entendent, chacun en ce qui le concerne, se réserver le droit d'autoriser ou d'interdire toute publication ultérieure, intégrale ou partielle, de la scène historique de George Sand.

SCÈNE I

Le Palais du Grand-Duc à Florence.
6 janvier 1537. Dix heures du matin.

Malatesta, Valori, Marsili, plusieurs gentilshommes attachés au Grand-Duc, plusieurs riches bourgeois de la ville, quelques seigneurs étrangers.

MARSILI

Je le dis en conscience à Vos Seigneuries : l'émeute de ce matin avait un caractère sérieux.

VALORI

Encore les jeunes gens? Quelques élèves de l'école de peinture, artistes sans talent et sans barbe, qui croient que l'exaltation tient lieu de génie, quelques jeunes légistes, venus de Bologne, pour montrer dans nos rues leurs moustaches hérissées et leurs fraises tachées d'encre? Un coup de vent ferait justice de ces conspirateurs à tête vide et à mine affamée.

MARSILI, *baissant la voix.*

Le peuple est bien mécontent.

MALATESTA

C'est sa nature. Qu'importe d'ailleurs, si nous avons une garnison impériale bien payée à nos portes, et dans nos murs des troupes dévouées au gouvernement? Il est assez prouvé qu'avec les Florentins, le sceptre de fer vaut mieux que le sceptre d'or.

MARSILI

C'est parfaitement juste. Mais ce nouvel édit de proscription a indisposé bien des familles prêtes à adhérer au gouvernement.

VALORI

On se passera de leur adhésion. Sa Sainteté chérit le duc Alexandre, comme une mère aime son fils, et le protègera envers et contre tous.

(Un gentilhomme parle bas à son voisin, qui lui répond :)

Prenez garde que le regard perçant de Valori ne surprenne le sourire sur vos lèvres. Le pape est comme Dieu. Il est partout.

UN PAGE *annonçant* :

Le Duc. (*Le Duc entre, suivi du capitaine Cesena, de Vitelli, de plusieurs écuyers, pages et gens d'armes.*)

LE DUC

Eh bien! Messieurs! Qu'est-ce donc? Nous avons encore eu du bruit ce matin?

MALATESTA

Quelques amis des derniers proscrits se sont assemblés autour de *Santa Reparata* et ont tenté d'en appeler au peuple. Mais les Floren-

tins fidèles à Votre Altesse les ont dispersés, injuriés, et, sans l'intervention de la force militaire, ils eussent fait de ces factieux une sévère justice.

LE DUC

Il fallait donc les laisser faire.

VITELLI

J'ai pensé que Votre Altesse aimerait mieux ordonner, dans sa sagesse, le châtiment des rebelles.

LE DUC

Oui! se débarrasser soi-même de ses ennemis, cela fait plaisir. Qu'ils soient jetés dans les cachots!

VITELLI

C'est une chose faite, Seigneurie.

LE DUC

Eh bien! qu'ils soient pendus! Je gage que ce qui les fâchera le plus sera de ne pouvoir plus dire du mal de moi.

MARSILI, *fait un pas en avant et d'une voix mal assurée* :

Altesse, j'ai un neveu...

MALATESTA, *le retenant par son manteau.*

Vous vous perdez.

MARSILI

Je me tais.

LE DUC, *à Valori.*

(Pendant la conversation du Duc avec Valori les autres personnes se tiennent dans l'éloignement.)

Votre Excellence a-t-elle reçu ce matin des nouvelles de la Cour de Rome?

VALORI

Clément VII envoie mille bénédictions à Votre Altesse. Sa Sainteté fait des vœux pour sa longue prospérité. Mais elle craint avec raison qu'Elle ne se lance au milieu de nouveaux dangers par trop d'indulgence et d'aveuglement.

LE DUC

L'on vous voit venir, Monsieur le Commissaire apostolique. Encore quelques mauvaises branches à élaguer [1]? Dites, dites. Il est plus facile d'abattre que d'élever.

1. Cf. Musset, *Lorenzaccio*, acte I, sc. IV :

LE DUC, *à Valori.*

Votre Éminence a-t-elle reçu ce matin des nouvelles de la Cour de Rome?

VALORI

Paul III envoie mille bénédictions à Votre Altesse, et fait les vœux les plus ardents pour sa prospérité.

LE DUC

Rien que des vœux, Valori?

VALORI

Sa Sainteté craint que le Duc ne se crée de nouveaux dangers par trop d'indulgence...

LE DUC

Ainsi, Monsieur le Commissaire apostolique, il y a encore quelques mauvaises branches à élaguer?

VALORI

La perfidie veille quand la vengeance s'endort.

LE DUC

Ce sont vos formules d'usage pour me demander un homme et une corde, l'un portant l'autre. Quel est le gros négociant florentin qui excite l'appétit du Saint-Siège?

VALORI

Ce n'est point un négociant, mais un patricien.

LE DUC.

Ah! cela s'obtient plus difficilement, et se paye plus cher.

VALORI

C'est Laurent de Médicis que le pape réclame comme transfuge de sa justice [1].

LE DUC

Bah! Lorenzino? Lorenzaccio [a], comme l'appellent les Florentins? Mais c'est mon parent et mon favori, l'ignorez-vous?

VALORI

C'est le rejeton d'une branche ennemie de la vôtre, et dont le poignard, toujours prêt à ouvrir un chemin à la sédition, a trop souvent rencontré le cœur d'un parent et d'un maître.

LE DUC

Allons! vous raillez, quand vous parlez de poignard à Lorenzino. C'est un éventail qui convient à sa blanche main [2]!

VALORI

Que Votre Altesse me pardonne si j'insiste. La Cour de Rome s'étonne que la seule grâce qu'ait accordée le duc de Florence à un traître, soit tombée sur un ennemi de Clément VII.

LE DUC

Mais que lui reproche donc si tard le Saint-Père? Est-ce toujours la mutilation des statues de l'arc de Constantin? Ces antiquailles sont-elles si précieuses aux Romains qu'ils aient été bien justes de condamner à mort l'écolier qui, dans une nuit d'ivresse et de débauche,

a) La terminaison en *ino* exprime la familiarité. C'est un diminutif. La terminaison en *accio* exprime le mépris. C'est une injure. (Note de George Sand.)

1. Cf. Musset, *Lorenzaccio*, acte I, sc. IV :

SIRE MAURICE

... C'est Lorenzo de Médicis que le pape réclame comme transfuge de sa justice...

LE DUC

... Paix! tu oublies que Lorenzo de Médicis est cousin d'Alexandre...

2. Cf. Musset, *Lorenzaccio*, ibid. :

LE DUC

... Regardez-moi... ces mains fluettes et maladives, à peine assez fermes pour soutenir un éventail...

eut la plaisante idée de les décapiter? Par saint Cosme! J'ai ri de la sainte colère du pape, en songeant que, si tous ces grands hommes revenaient à la vie, il ne manquerait pas de les excommunier[1]. Le cardinal Hippolyte de Médicis avait bien fait comprendre à Sa Sainteté, qui est Elle-même un Médicis, que l'ignominie du supplice de Lorenzo retomberait sur les siens, et l'évasion du condamné avait été favorisée par celui-là même qui le réclame aujourd'hui. D'où vient cette inconstance dans la faveur du pape? Il fut un temps où les caustiques saillies de Lorenzino étaient applaudies au Vatican, comme les sottises d'un enfant gâté. Quand on vit qu'il abusait de cette faiblesse, on le condamna à être pendu, et maintenant qu'on lui a pardonné, on se rétracte? C'est de l'inconséquence.

VALORI

On pensait que les mesures sévères prises contre lui le tiendraient en respect, en quelque lieu de l'Italie qu'il se fût réfugié. Mais à peine a-t-il pris racine dans votre Cour qu'il recommence ses licencieuses moqueries contre les choses saintes et les personnes consacrées à Dieu. Le pape a sujet d'être blessé de l'affection que Votre Altesse a conçue pour le contempteur de la religion.

LE DUC

Le pape est d'autant plus zélé, en cette occurrence, à venger la religion outragée, que son amour-propre blessé y trouve un peu son compte. Mais parlons sérieusement. Excellence, la haine du Saint-Père a lieu d'être assouvie, car il n'est pas de condition plus abjecte que celle de Lorenzo à la Cour de Florence. Cette feinte amitié, que je lui montre, ne trompe peut-être ici que vous et lui. Oh! des affronts comme ceux que j'ai reçus de lui, autrefois, ne se pardonnent jamais, sachez-le bien! Mais la véritable vengeance, ce n'est pas le délire d'un instant, c'est la jouissance de toute une vie. Tuer son ennemi, c'est s'en défaire et non s'en venger; c'est une justice de maître, une mesure de sûreté. Mais le faire souffrir longtemps, le fouler aux pieds, l'avilir, c'est une conquête de vainqueur, c'est un plaisir de prince!

VALORI

Mais Lorenzo lève devant toute la Cour un front toujours altier. Son langage est toujours acerbe et insolent. S'il est insensible au mépris qu'il inspire, où est son châtiment?

LE DUC

Cette philosophie stoïque est affectée. Au fond de son cœur, il souffre, je le sais bien. Peut-il être sourd aux clameurs de la haine publique, à l'indignation de sa famille, qui avait mis en lui de si

1. Cf. Musset, *Lorenzaccio*, acte I, sc. IV :

LE DUC

... Je n'entends rien au respect du pape pour ces statues, qu'il excommunierait demain, si elles étaient en chair et en os...

hautes espérances, et qui le voit rouler si bas? Ah! si vous aviez vu comme, dans son enfance, l'adulation des siens avait enflé ce cœur superbe! comme ses progrès dans les lettres l'avaient rendu fanfaron! comme il croyait s'élever au-dessus de moi par son pédantisme et son outrecuidance! et comme, en toute occasion, son orgueilleuse mère cherchait à dénigrer mon goût pour les armes, disant que son Lorenzo était plus fait que moi pour régner! Aussi, maintenant, quelle rage dévore ces vaniteux Soderini à la vue de Lorenzo, perdu de débauches, criblé de dettes, n'ayant d'autres secours que le denier que ma pitié lui jette, pliant un genou souple devant moi, son maître, et livrant à ma vengeance ses anciens partisans! C'est moi qu'ils appelaient un soldat grossier, c'est moi qui l'ai plongé dans le bourbier et qui ai mis mon pied sur sa tête. Mon or l'a corrompu comme tant d'autres. Ma haine l'a fait descendre plus bas qu'aucun d'eux. *(Lorenzo paraît au fond de la galerie; il s'avance lentement et comme plongé dans un affaissement mélancolique.)* Voyez-le, abattu, terne, usé; voyez ses traits amaigris et plombés, son corps débile, que ronge incessamment la fièvre de l'orgie, son regard éteint et stupide [1]! Est-ce là cet esprit ardent et incisif que le pape ne dédaigne pas de redouter? Ses parents rougissent de lui, sa mère le pleure, et Florence dit en le voyant passer : « Voilà l'infâme Lorenzaccio, l'espion et le ruffian du maître. »

VALORI

Prince, la vengeance est juste. Mais ne craignez-vous pas de tomber dans le piège avec votre proie? Ces débauches où vous précipitez le vil Lorenzo, le public vous accuse d'y prendre un intérêt plus personnel. Pardonnez, mais le Saint-Père...

LE DUC

En vérité? C'est au nom du Saint-Père que Votre Excellence prêche la chasteté?

VALORI

Moins haut, de grâce, Altesse. Le pape ne doit jamais avoir de faiblesse aux yeux des petits.

LE DUC

Ces gens-là ont trop connu Jules de Médicis pour ne pas savoir qu'il a hérité d'un des vices radicaux de sa lignée, savoir l'impureté. Mais tranquillisez-vous, Excellence; si le pape n'en est pas plus respecté, il n'en est pas moins craint. Un souverain ne doit pas en demander davantage. — Bonjour à toi, Lorenzino.

LORENZO

Je baise humblement les mains de Votre Altesse.

1. Cf. Musset, *Lorenzaccio*, acte I, sc. IV :

LE DUC

... Regardez-moi ce petit corps maigre, ce lendemain d'orgie ambulant. Regardez-moi ces yeux plombés, ces mains..., ce visage morne...

LE DUC

Oh! Point tant d'humilité! Soyons cousins, une fois pour toutes. Voici l'envoyé de la Cour de Rome qui nous parlait de la superbe harangue débitée contre toi par Messere Francesco Molza à l'Académie romaine [1].

LORENZO

J'ai entendu dire que cette harangue, digne des plus beaux jours de Cicéron, avait été déclamée et écoutée avec toute la gravité convenable à l'importance du sujet. Le romain et le toscan n'ont pas eu d'expressions assez flétrissantes pour le mutilateur des statues de l'antique Rome. C'est en latin que l'académicien a foudroyé le vandale, et, peut-être, en cette occasion, l'un doit-il à l'autre des remerciements pour l'avoir maudit et diffamé dans celle de toutes les langues que l'on comprend le moins à l'Académie.

VALORI

C'est sans doute pour remédier à cet inconvénient que deux édits en très bon toscan ont été publiés, l'un par les Caparions, qui enjoignait au mutilateur de sortir au plus tôt de la ville des Césars, l'autre par le Sénat, qui promettait une récompense à quiconque en purgerait l'Italie.

LORENZO

Mesures d'étalage et de luxe, car l'ennui qu'on respire à Rome et la roideur hypocrite de ses grands suffisent pour éloigner tout homme qui n'y est pas dupe.

LE DUC, *bas à Lorenzo.*

Bien, Lorenzino, venge-moi de cet importun censeur. (*Bas à Valori.*) Vous le voyez : insolent et bas!

VALORI, *à Lorenzo.*

Un homme tel que vous doit avoir le bras aussi fort que l'esprit. C'est pourquoi je m'étonne qu'avec un langage si acerbe à la bouche, vous n'ayez point une épée au côté.

LORENZO

Ce n'est pas ma coutume.

VALORI

Alors votre coutume devrait être de parler peu, car l'homme qui ne sait pas se défendre ne doit pas attaquer.

LE DUC, *bas à Valori.*

Ferme! Poussez-le à bout. Vous verrez sa lâcheté.

LORENZO

Je ne suis point un soldat, mais un pauvre amant de la science.

1. Cf. Musset, *Lorenzaccio*, acte I, sc. IV :

LE CARDINAL

Messire Francesco Molza vient de débiter à l'Académie romaine une harangue en latin contre le mutilateur de l'arc de Constantin.

Je laisse le vain appareil des armes à ceux qui n'ont pas assez d'esprit pour se défendre autrement.

LE DUC, *bas à Lorenzo.*

Courage, Lorenzino. Humilie ce pédant!

VALORI

Vous avez trop d'esprit vous-même pour qu'on engage un combat à armes égales. Chacun fait usage des siennes. (*Il tire son épée* [1].)

LE DUC, *riant.*

Voyons, Lorenzino, si ton esprit fera une cuirasse de ton pourpoint.

LORENZO

Qu'on me donne une épée! (*A part.*) Imprudent! J'ai failli me trahir! (*Il prend l'épée avec embarras et affecte d'hésiter.*)

LE DUC

Bravo! C'est ta première affaire d'honneur, Lorenzino. Je veux te servir de témoin.

LORENZO, *à part.*

C'est une épreuve. Jouons le rôle. (*Il se laisse tomber.*)

VALORI

Misérable! Ta couardise ne te sauvera pas!

LE DUC

Halte-là, Excellence. Voulez-vous tuer un homme déjà mort de peur?

TOUS LES COURTISANS

C'est une honte et une infamie.

LE DUC

Une infamie, non! C'est un malheur. Le pauvre jouvencet est né avec cette infirmité. La seule vue d'une arme nue l'a toujours fait tomber en faiblesse. Qu'on emporte ce pauvret chez sa mère [2] et qu'on rassure la bonne femme en lui disant que l'acier n'a pas même effleuré le pourpoint de l'enfant. (*Se retournant vers les courtisans.*) Messieurs, c'est une maladie étrange, et s'il n'avait été battu mainte

1. Cf. Musset, *Lorenzaccio*, acte I, sc. IV :

SIRE MAURICE

Celui qui se croit le droit de plaisanter doit savoir se défendre. A votre place, je prendrais une épée.

LORENZO

Si l'on vous a dit que j'étais un soldat, c'est une erreur; je suis un pauvre amant de la science.

SIRE MAURICE

Votre esprit est une épée acérée, mais flexible, c'est une arme trop vile; chacun fait usage des siennes. (*Il tire son épée.*)

2. Cf. Musset, *Lorenzaccio*, ibid. :

LE DUC

... La seule vue d'une épée le fait trouver mal. Allons, chère Lorenzetta, fais toi emporter chez ta mère...

fois par les valets de maint mari jaloux, l'on pourrait croire... (*Le reste de sa phrase se perd dans l'éloignement. Avant de sortir, il élève la voix pour appeler Valori resté en arrière.*) Plairait-il à Votre Seigneurie apostolique de voir donner la question à ces factieux?

VALORI

De grand cœur. (*Ils sortent.*)

(*Lorenzo reste évanoui au milieu des pages.*)

ANGIOLINO

Le porterons-nous à sa mère?

BIONDINO

Portons-le plutôt dans l'Arno. La fraîcheur du bain le ranimera.

STEFANO

S'évanouir à la vue d'une épée! Ignominie!

ANGIOLINO

On dit que son esprit n'est pas bien sain.

STEFANO

Ce sont les suites de la débauche.

ANGIOLINO

Portons-le chez sa mère. Elle le soignera si elle veut.

BIONDINO

Si je souille ma main à ce réprouvé, je veux qu'on m'appelle Lorenzaccio.

STEFANO

Il a fait un mouvement. La couleur lui revient! Laissons-le se traîner hors d'ici, comme il pourra.

BIONDINO

Les murailles sont accoutumées à le soutenir. (*Ils sortent.*)

LORENZO, *seul.*

(*Il est sur ses genoux et regarde autour de lui avec précaution.*) Oui, Lorenzaccio, Castrataccio, c'est cela! (*Il se relève et secoue la poussière de son vêtement.*) De la poussière? c'est de la boue? Jetez-en sur moi à pleines mains, c'est bien!

SCÈNE II

La maison des Médicis Soderini.
Deux heures.

Madonna Maria Soderini travaille, Catterina tient un livre, Lorenzo rêve, assis sur une fenêtre.
Catterina pose son livre et va embrasser sa mère.

MADONNA MARIA

Tu as les yeux humides, mignonne?

CATTERINA

Oh! c'est l'histoire de Virginia que je viens de lire en latin dans Titus-Livius.

MADONNA MARIA

Chère enfant! Ce n'est pas le sort de Virginia que je plains, mais bien celui de sa mère.

CATTERINA *s'assied aux pieds de sa mère d'un air caressant.*

J'admire le courage de Virginius. Mais, dis-moi, mère, crois-tu que s'il n'y avait pas eu d'autres bras que celui de cette Romaine pour frapper sa fille, elle eût pu s'y résoudre?

MARIA *quitte son ouvrage et prend les mains de sa fille dans les siennes.*

Ma Cattina, si nous nous trouvions dans de si déplorables circonstances, je sens bien que la force me manquerait pour verser ton sang. Mais j'aurais peut-être celle de mettre le poignard dans ta main et de te dire : « Choisis, ma fille, entre la mort et l'infamie ». Oh! j'en suis sûre, Catterina, ton choix déchirerait mes entrailles; mais il ne me ferait pas rougir de t'avoir donné la vie.

CATTERINA

Ma bonne mère! Tu dis vrai, car je suis la fille des Soderini et notre famille est sans tache. Mais tu as aussi les yeux humides, Madonna. Lorenzino, viens donc embrasser notre mère. Vois, comme elle est triste! (*Elle le tire par le bras.*)

LORENZO

Ah! tu m'éveilles, méchante.

CATTERINA

Toujours ces rêveries, ces extases! Cherches-tu la pierre philosophale, comme le vieux moine qui m'enseigne le latin? Pourquoi donc êtes-vous tous si tristes? Jusqu'à toi, mon Lorenzino, qui me faisais tant jouer et si bien rire, quand j'étais une toute petite fille, et qui maintenant m'adresses à peine un mot? Cruels que vous êtes! Vous n'êtes pas heureux? Vous ne voulez donc pas que je le sois? Viens auprès de nous, frère. Assieds-toi là, tout à côté de Madonna. Tu vois bien qu'elle s'ennuie, parce que tu ne lui parles pas. — Voulez-vous que je vous lise une histoire des temps anciens? la mort de Lucretia? ou recommencerai-je pour vous celle de Virginia?

LORENZO

Plutôt Virginia, car Lucretia, j'en doute toujours, et, comme dit le poète, elle a voulu avoir tout ensemble, le plaisir du péché et la gloire du trépas. On peut répondre davantage de Virginia, quoique son père ne l'ait pas consultée, peut-être, avant de la tuer.

MADONNA MARIA

Vous méprisez les femmes, Lorenzo, nous le savons. Pourquoi affecter de les rabaisser devant votre mère et votre sœur?

LORENZO

Madonna, je vous respecte, et Catterina sait si je l'aime. Mais, après vous deux, le reste du monde me fait horreur et pitié [1].

MADONNA MARIA

C'est le fait d'une âme vaine et irréligieuse.

LORENZO

Irréligieuse? soit. Je suis content de ne pas croire en Dieu. Je n'ai pas la peine de le haïr, et c'est un de moins!

CATTERINA

Oh! mon frère! ne blasphème pas!

LORENZO

Que crains-tu? Que ton Dieu te punisse de ma faute? Tu vois bien que tu doutes de lui.

CATTERINA

Renzo, tu fais de la peine à Madonna.

LORENZO, *à sa mère.*

Pourquoi pleurer sur moi, signora? Je n'en vaux pas la peine assurément. Ne suis-je pas maudit, excommunié? Si vous faisiez votre devoir de bonne chrétienne, vous ne donneriez pas asile à l'ennemi de l'Église. Ne savez-vous point que le pape a vendu à l'encan la tête de votre fils? Espérez-vous gagner le ciel, vous qui dérobez une victime à la vengeance d'un pontife?

CATTERINA

Qu'il y a d'amertume dans toutes tes paroles !

LORENZO

D'ailleurs, Madonna, je suis déshonoré. Le peuple me montre au doigt. Le rejeton d'une si noble souche a pourri dans sa racine. Comment pourriez-vous encore m'appeler votre fils? La gloire fut toujours plus chère que la vie aux illustres Soderini, et leurs enfants, moins précieux que leur honneur, servirent souvent d'holocauste sur l'autel du préjugé.

MARIA

Assez, Lorenzo, assez ! Votre cœur est bien malade !

LORENZO

Vous avez raison, mère. Si je pouvais l'arracher de ma poitrine, je l'écraserais sous mes pieds. Cattina, lis-moi l'histoire de Brutus.

1. Cf. Musset, *Lorenzaccio*, acte II, sc. IV :

LORENZO

Elle [Lucrèce] s'est donné le plaisir du péché et la gloire du trépas...

MARIE

Si vous méprisez les femmes, pourquoi affectez-vous de les rabaisser devant votre mère et votre sœur?

LORENZO

Je vous estime, vous et elle. Hors de là, le monde me fait horreur...

CATTERINA

Oh ! c'est une histoire de sang[1] !

LORENZO

J'aime cette histoire.

(*On frappe. Catterina ouvre la porte* [*à*] *Bindo Altoviti et Giulio Capponi.*)

CATTERINA

Mon oncle !

(*Bindo l'embrasse. Maria vient à sa rencontre.*)

BINDO, *bas.*

Je viens tenter un nouvel effort sur lui.

MADONNA MARIA

Hélas ! puisse-t-il n'être pas inutile ! Je vous laisse ensemble. (*Elle sort avec Catterina.*)

BINDO

Renzo, je viens vous prier de démentir la ridicule anecdote qui circule sur votre compte ce matin.

LORENZO, *à part.*

Bon parent! Nous y voilà! (*Haut.*) Et quelle est la chronique? Fait-elle un peu plus d'honneur à l'esprit de son auteur, que toutes celles dont jusqu'ici j'ai été le héros?

BINDO

On assure que vous avez supporté les insultes de ce valet de la Cour de Rome, ce Valori. On dit même que la seule vue de son épée dirigée contre vous...

LORENZO

Il suffit, mon oncle, l'histoire est assez exacte[2].

1. Cf. Musset, *Lorenzaccio*, acte II, sc. IV :

LORENZO

Catherine, Catherine, lis-moi l'histoire de Brutus!...

CATHERINE

Ah! c'est une histoire de sang.

2. Cf. Musset, *Lorenzaccio*, ibid. :

(*On frappe.*)

CATHERINE

C'est mon oncle Bindo et Baptista Venturi.

(*Entrent Bindo et Venturi.*)

BINDO, *bas à Marie.*

Je viens tenter un dernier effort.

MARIE

Nous vous laissons; puissiez-vous réussir!

(*Elle sort avec Catherine.*)

BINDO

Lorenzo, pourquoi ne démens-tu pas l'histoire scandaleuse qui court sur ton compte?

LORENZO

Quelle histoire?

BINDO

On dit que tu t'es évanoui à la vue d'une épée?...

LORENZO

L'histoire est vraie, je me suis évanoui.

BINDO

Et tu en conviens sans rougir, Lorenzo?

LORENZO

Sans rougir le moins du monde. En quoi donc suis-je coupable ne de pouvoir surmonter une répugnance toute physique, indépendante du raisonnement et de la volonté?

BINDO

Tout cela est une feinte odieuse, une lâche adulation. Nous t'avons vu ardent aux idées de gloire, impatient jusqu'à la fureur devant l'ombre d'un affront. Nous t'avons vu même manier le fer avec adresse. Dans ce temps-là, le désir de devenir célèbre était la seule passion qui dévorât ton âme inquiète et sauvage. Notre grand Strozzi nous prédisait que ton nom vivrait parmi ceux des héros de la liberté. Mais ce séjour à Rome t'a perdu, Lorenzo, et tu es devenu pire qu'une femme. Tu t'es courbé jusque dans la fange devant le tyran...

LORENZO

Le tyran! Ce peut être le vôtre. Quant à moi, si je le sers avec soumission, du moins je ne le maudis pas derrière l'abri des murailles. Si j'étais son ennemi, je m'en débarrasserais, sans faire tant de réflexions. Mais pourquoi le haïrais-je? Il paie mes dettes et rit de mes écarts, au lieu de les poursuivre en pédagogue et de me laisser mourir de faim. Sur mon âme! J'ai trouvé plus d'indulgence dans le cœur de Tibère que dans celui de tous mes parents.

BINDO

Oh ! Lorenzo ! quelle indulgence ne lasserais-tu point?

LORENZO

Je crois bien ! Je n'ai plus personne qui me soutienne. Les amis, c'est comme les pierres d'un mur. La première qui se détache entraîne toutes les autres. Que votre honneur reçoive une brèche, chacun y met la main pour l'élargir, et d'une égratignure, ils nous font une plaie. La haine se forme de trois choses : l'envie, la calomnie, le mépris. L'abandon couronne l'œuvre. Aussi l'homme sage se passe d'amis, parce qu'il sait que ce sont des aveugles, qui saluent l'habit tant qu'il est neuf. S'il se déchire, adieu : l'homme qui est dessous n'est plus rien pour eux et ne doit pas espérer qu'un ami le couvre du coin de son manteau. Allez, vous m'avez appris ce que vaut votre attachement, et vous m'avez par là affranchi de tout devoir envers vous. Vous n'avez donc plus le droit de me demander compte d'une vie que je consacre tout entière au plaisir, le seul traître assez aimable pour se faire pardonner tous ses torts.

BINDO

Il y a une rudesse bien amère dans toutes ces métaphores. Mais je n'y ferai pas attention, parce qu'on sait que ta fantaisie est de tout dénigrer et de tout nier. Je suis venu avec la résolution de ne me

décourager d'aucune de tes injustes préventions. Il faut que tu nous donnes aujourd'hui une réponse décisive. Tu sais de quoi il est question. Les crimes d'Alexandre ont lassé la patience du peuple. Le complot est près d'éclater. Il ne lui manque qu'un chef, qui convienne à la fois au peuple et aux grands. Voici le représentant de ce brave peuple, qui vient te proposer de sauver la patrie avec nous.

LORENZO, *à Capponi.*

Et c'est pour cela que Sa populaire Seigneurie a daigné visiter la maison abandonnée du solitaire Lorenzo?

CAPPONI

De grâce, Messere, laissez aux gens de cour cette feinte humilité et ce faux respect. Je ne suis point un marquis napolitain, mais seulement un bourgeois de Florence. Nous autres, voyez-vous, nous en usons sans tant de façons. Nous laissons aux Espagnols ces grands airs et ces grands titres, qu'ils nous ont apportés avec leur joug odieux. C'est à eux qu'il convient de dégainer la rapière à chaque coin de rue, pour un salut trop léger, ou pour un *vous* au lieu d'un *Monseigneur*. La simplicité convient à nos mœurs républicaines, et c'est une suite de la dépravation des Cours que tout cet étalage de sentiments trompeurs et d'embrassades perfides !

LORENZO

Admirable ! Sublime ! Vous avez eu là, Monsieur le représentant du peuple, un très beau mouvement oratoire. Vous êtes républicain dans l'âme, par saint Laurent ! j'aurais dû le deviner à la couleur de votre pourpoint et au peu d'ampleur de votre manteau [1].

CAPPONI, *à Bindo.*

Je crois qu'il raille.

BINDO

C'est sa manière accoutumée. N'y faites pas attention et lui exposez votre mission.

CAPPONI

Messere Lorenzo de Médicis, nous aurons tous confiance en votre parole, si vous voulez enfin nous la donner. Il est vrai que votre assiduité auprès du tyran nous avait fait concevoir quelques doutes sur votre dévouement à la cause publique. Mais Messire Altoviti, votre oncle, nous a rassurés, en nous disant que vous n'observez le Duc de si près que pour vous rendre maître de tous ses projets et les déjouer.

1. Cf. Musset, *Lorenzaccio*, acte II, sc. IV :

LORENZO

Qu'en dites-vous, seigneur Venturi? Parlez, parlez! Voilà mon oncle qui reprend haleine... Pas un mot? Pas un beau petit mot bien sonore? Vous ne connaissez pas la véritable éloquence. On tourne une grande période...

... Ne voyez-vous pas à ma coiffure que je suis républicain dans l'âme? Regardez comme ma barbe est coupée. N'en doutez pas un seul instant; l'amour de la patrie respire dans mes vêtements les plus cachés.

C'est un but noble et généreux, qui vous rend toute notre confiance. Nous savons bien que vous ne démentirez pas l'illustre sang des Soderini, dont vous sortez, et celui de cette branche des Médicis, qui eut pour souche le grand Cosme et que le peuple, dans son affection, a surnommé Popolani...

LORENZO, *bâillant.*

Ah ! Laissez ma généalogie, Monsieur de la République. Plus patriote que vous, je ne fais aucun cas du préjugé de la naissance, et je vous trouve fort imprudent de venir confier vos projets au favori d'Alexandre, sur la seule garantie que ce favori est le fils de son père, garantie dont, au reste, l'homme sage devrait toujours se méfier.

BINDO

Votre scepticisme impie me fait rougir de vous, Lorenzo. Ce n'est pas sur ce ton caustique et frivole que vous devriez répondre à des offres aussi sérieuses. Depuis longtemps vous nous laissez dans un doute pénible sur vos véritables sentiments à l'égard d'Alexandre. Songez que, si vous ne prenez enfin un parti, nous vous soupçonnerons d'avoir favorisé le complot, afin de nous trahir, en nous caressant. Songez aussi qu'une nouvelle carrière s'ouvre devant vous et qu'au lieu d'être le courtisan d'un monstre détesté, vous pouvez devenir le chef d'une république puissante.

LORENZO

Le chef d'une république, moi? Oh! il y a ici un imbroglio très compliqué. Plaît-il à Vos Seigneuries que je l'éclaircisse pour l'avantage des deux parties? — Primo, à vous, Seigneur Altoviti, je dirai : que vous aimeriez à placer un homme de votre choix à la tête du gouvernement, que peut-être cette cour opulente et licencieuse choquerait moins vos principes d'économie et d'austérité, si vous y occupiez un rang digne de votre naissance et de votre ambition. Mais vous comptez sur l'appui de la famille Capponi et sur l'assentiment des familles bourgeoises de Florence; et vous tombez dans une grave erreur, car voici le frère de Niccolo Capponi, dernier gonfalonnier de la république, et vous auriez dû comprendre que lui et les siens ne s'accommoderont jamais du rétablissement de la principauté, puisqu'ils doivent travailler à rétablir une charge à laquelle la popularité de leur nom et d'anciens services leur donnent le droit de prétendre. — Secondo, à vous, Messire Capponi, je dirai : que vous aimeriez le rétablissement du gouvernement populaire, parce que vous en seriez le plus important personnage, et qu'il est doux de sortir d'une obscurité aussi haïe que vantée, parce que, aussi, la vengeance est saine et bienfaisante, et que tout le sang florentin que ceux-ci font répandre, vous autres en laveriez la trace, sur les pavés de notre ville, avec des flots de sang espagnol. Tout cela est fort sagement conçu et très philosophiquement pensé. Mais vous commettez une notable imprudence en comptant sur l'appui des

familles patriciennes, qui ne trouveront jamais leur compte à la république, et surtout à la vôtre, car vous voyez ici le Seigneur Altoviti, qui ne me met en avant que pour écarter les prétentions de son autre neveu, Cosme de Médicis. Ce rival éloigné, l'exclusion de l'insensé Lorenzaccio serait bientôt votée, et je ne vois personne qui s'accommoderait mieux du sceptre ducal que le Seigneur Altoviti lui-même. — Et à vous deux, tertio, je donnerai un conseil de prudence et de raison : c'est de ne point trop compter sur le peuple, et de vous rappeler la conjuration des Pazzi, qui, pour prix de la mort des Tyrans, furent portés pièce à pièce au bout des piques, tandis que ce grand peuple, dont ils avaient voulu consommer la délivrance, couvrait de boue leurs lambeaux palpitants. Croyez-moi, mettez un frein à cette inquiète ambition qui vous tourmente et ne la couvrez point tant du manteau de la philanthropie. Car, à voir les hommes comme ils sont, personne ne peut vous croire. Telles sont les humbles représentations de votre serviteur qui vous baise les mains.

BINDO

Arrête; nous sommes venus t'offrir un parti avantageux, et tu réponds par l'outrage. Tu nous feras amende honorable ou tu nous rendras raison.

LORENZO

Point, mon oncle, je ne suis pas né spadassin. Prenez-vous en à Dieu, qui ne m'a pas fait brave. Je conçois qu'il vous serait avantageux, maintenant que votre secret est dans mes mains et que vous avez peur, de vous débarrasser de moi. Mais calmez-vous, et profitez du conseil qu'un fou peut donner.

CAPPONI

Vous m'avez insulté personnellement. Mais j'ai pitié de votre pusillanimité. Seulement, souvenez-vous bien que si vous trahissez...

LORENZO

Point de menace. Vous froissez mon pourpoint et ne m'effrayez guère. Faites pour le peuple ce qu'il vous plaira. Je ne ferai rien. Je hais les hommes, et plus ils sont grossiers, plus je les méprise. Je n'ai pas d'intérêt à les caresser, parce que je ne veux rien d'eux. En refusant la popularité, je suis plus franc et plus brave que vous. Allez, pour faire une conspiration, il ne faut que deux choses : un homme et un poignard. Laissez mon pourpoint, vous dis-je. C'est de l'étoffe de vos magasins, peut-être, et vous voulez me forcer d'en acheter un neuf. Il me paraît que vous vous entendez mieux aux affaires de votre boutique qu'à celles de l'État. Vous êtes bien imprudent d'impatienter de la sorte un homme que vous craignez.

BINDO

C'en est trop, lâche, fanfaron, chien de Cour!

UN PAGE, *annonçant* :

Le Duc.

CAPPONI ET BINDO, *atterrés.*

Nous sommes trahis!

LORENZO *les contemple avec ironie, puis s'avance à la rencontre d'Alexandre.*

D'où me vient une faveur si grande que mon maître daigne venir visiter son serviteur [1]?

LE DUC

Tu t'es trouvé malade, ce matin, au Palais, et j'étais pressé, Lorenzino, de m'assurer que cet événement n'avait pas eu de suites.

LORENZO

C'est trop de bontés! La gracieuse visite de Votre Altesse m'est d'autant plus favorable qu'elle me fournit l'occasion de lui présenter deux citoyens de cette ville, également empressés de lui offrir leurs humbles hommages. L'un est mon oncle, Bindo Altoviti, qui regrette que son long séjour à Naples ne lui ait pas permis plus tôt de se prosterner devant Votre Altesse. L'autre est Messire Giulio Capponi [2], qui venait me prier de l'introduire devant Elle, afin qu'il pût mettre à ses pieds les protestations de dévouement et de fidélité de sa bonne ville de Florence.

LE DUC

En vérité? Cet hommage de deux sujets, que j'avais soupçonnés de favoriser tacitement la rébellion, me serait agréable, s'il était bien sincère.

LORENZO

Que Votre Altesse n'en doute point. Ces deux fidèles sujets voulaient, aujourd'hui même, lui être présentés, afin de désavouer toute participation à la sédition qui a éclaté ce matin et dont ils ont vu avec joie le juste châtiment. (*A Bindo et à Capponi.*) Que la présence inattendue d'un si grand prince dans cette humble maison ne vous frappe point ainsi de crainte et d'émotion [3]. Dites-lui que j'ai été le fidèle interprète de vos sentiments intimes.

1. Cf. Musset, *Lorenzaccio*, acte II, sc. IV :

UN PAGE, *en entrant.*

Le Duc!

. . . . . .

LORENZO

Quel excès de faveur, mon prince! Vous daignez visiter un pauvre serviteur en personne?

2. Cf. Musset, *Lorenzaccio*, ibid. :

LORENZO

J'ai l'honneur de présenter à Votre Altesse mon oncle Bindo Altoviti, qui regrette qu'un long séjour à Naples ne lui ait pas permis de se jeter plus tôt à vos pieds. Cet autre seigneur est l'illustre Baptista Venturi...

3. Cf. Musset, *Lorenzaccio*, ibid. :

LORENZO

... Que la présence inattendue d'un si grand prince dans cette humble maison ne vous trouble pas...

BINDO, *troublé.*

En effet, Votre Altesse doit croire que mon neveu...

LE DUC

Fort bien. Nous sommes contents de voir un allié de notre maison faire les premiers pas vers nous, et nous le prions d'accepter la direction de notre prochaine mission à notre royal beau-père, l'empereur Charles V.

BINDO, *s'incline profondément.*

C'est un honneur dont je sens tout le prix et Votre Altesse peut compter sur ma fidélité.

LE DUC

Il suffit. Quant à vous, Messere Capponi, nous savons que votre influence est grande. Nous vous engageons à la faire servir à notre profit. Ce sera aussi le vôtre. Car nous vous offrons, si vous y parvenez, l'exemption de toute contribution présente et future, pour vous et toute votre famille.

[CAPPONI [1]]

Ah! Messire prince, c'est trop de bontés! Vous êtes... Votre Seigneurie est un grand prince.

LE DUC

Tous ceux que j'ai enrichis me l'ont dit. Que ma présence ici ne vous retienne pas plus longtemps.

CAPPONI

Oh! nous resterons avec plaisir.

LORENZO, *à Capponi.*

Cela signifie qu'il est temps de vous retirer.

(Bindo entraîne Capponi et le force à s'incliner à plusieurs reprises, ce dont il s'acquitte fort gauchement.)

LE DUC, *à ses écuyers qui gardent les issues* :

Laissez passer ces deux personnes [2].

(Lorenzo le suit des yeux avec préoccupation.)

LE DUC

Voyez ce marchand grossier et ce noble perfide, l'un cupide, l'autre vain! Quelle odeur de trahison, quelle puanteur de peuple ils ont laissées ici! Ouvre les fenêtres, Renzo; je crois toujours sentir ce plébéien m'envoyer son haleine à la figure, tout en me jetant son *vous* à la tête!

LORENZO

Votre Altesse veut-elle voir les lettres que j'ai reçues du dehors?

LE DUC

Volontiers. Dis-moi, cet infernal Strozzi?

1. George Sand a par erreur attribué cette réplique à Bindo.
2. Cf. Musset, *Lorenzaccio*, acte II, sc. IV :

LE DUC, *à ses gardes.*

Qu'on laisse passer ces deux personnes.

LORENZO

Toujours à Venise. Mais, sur mon invitation, il doit rentrer ici mystérieusement et y travailler au prétendu complot que j'ourdis contre Votre Altesse.

LE DUC, *prend la lettre et lit.*

En vérité, il viendra!

LORENZO

Aussitôt qu'il sera caché dans cette maison, je le livre à la vengeance de mon maître.

LE DUC

Bon Lorenzino! Oh! me défaire de cet ennemi acharné! — Et ce Benedetto Varchi?

LORENZO

Voici sa réponse.

LE DUC, *lisant la lettre.*

« Alexandre, chargé d'iniquités, tombera sous la vengeance publique. Il n'est pas besoin de mon concours. Par état, je répands l'encre et non le sang. » Est-ce qu'il se méfierait de toi?

LORENZO

Je ne le pense pas. Quand cela serait, il ne tombera pas moins dans mes filets.

LE DUC

Et ce Giovanni della Casa, qui répand, dit-on, dans Florence, des hymnes à la liberté?

LORENZO

Un exalté, un jeune fou, mais point dangereux, et amant du plaisir avant tout.

LE DUC

Faisons-lui grâce, s'il est libertin, car nous le sommes aussi. Tu le sais, Lorenzino? (*Il regarde autour de l'appartement.*) Mais pourquoi ai-je trouvé cette maison vide de femmes? Il y en a quelquefois aux fenêtres et leur regard enchaîne longtemps celui qui passe dans la rue.

LORENZO

En effet, ma mère fut renommée pour sa beauté. Mais Votre Altesse l'a vue de loin, et la bonne dame ne l'est aujourd'hui que pour sa vertu.

LE DUC

Par saint Cosme! Il s'agit bien de ta mère! Elle n'est pas seule ici. Dis-moi, où est ta sœur?

LORENZO

Ma petite sœur?

LE DUC

Pourquoi la faire si petite? Elle a bien quinze ans. Ce n'est pas mon œil exercé qui s'y tromperait.

LORENZO

En vérité, c'est un enfant.

LE DUC

C'est un enfant qui allume des passions d'homme. Tiens, Lorenzo, il faut que tu saches le vrai motif de ma visite : j'espérais la voir.

LORENZO

Par quel art cette petite fille a-t-elle su inspirer tant de curiosité à votre Altesse?

LE DUC

De la curiosité? Dis donc de l'amour, mais l'amour le plus violent, la passion la plus effrénée que j'ai ressentis de ma vie. Oh! depuis plusieurs jours je m'enivre à la contempler, tantôt là, penchée vers cette fenêtre et livrant à la brise ses longs cheveux noirs, tantôt à l'Église, les yeux baissés sous son voile entr'ouvert, plus belle, plus naïve que les Vierges que notre vieux Michel-Ange rêvait aux beaux jours de sa jeunesse. Et puis, quand elle se lève et que, d'un pas léger, elle effleure les dalles du temple, la pétulante gaieté de son âge encore contenue par le recueillement de la prière, on dirait une hirondelle vive et flexible qui va s'élancer du portique dans les airs! Oh! va la chercher, Lorenzino, que je touche sa taille élastique, que je fasse de mes deux mains une ceinture étroite à sa taille déliée, que je respire le parfum de ses cheveux brillants! Va la chercher! Je n'aime plus aucune des femmes que tu m'as livrées, et je te tiens quitte, à l'avenir, de m'en trouver de nouvelles, si dès aujourd'hui tu peux me procurer un rendez-vous avec cet ange.

LORENZINO

Dès aujourd'hui? C'est difficile. La petite est farouche et vous aurez toute une éducation à faire. En outre sa mère est d'une vigilance austère et nous aurons de la peine à décider l'une et à éloigner l'autre. Donnez-moi quelques jours.

LE DUC

Ne me parle pas de retards. J'ai déjà trop souffert et trop attendu. Songe qu'il ne s'agit plus d'une de ces fantaisies d'un jour qui réveillaient à peine mon sang engourdi. Songe que si tu te mêles d'avoir des scrupules — la chose du monde qui te siérait le moins — ta sœur ne tombera pas moins à mon pouvoir. L'amour ne connaît pas d'obstacles et le mien surtout. Songe enfin, que si tu abrèges ma cruelle angoisse, tu obtiendras tout ce que tu demanderas, fût-ce la première charge de l'État, ou la fortune de Cosme au mépris des lois, ou la tête de ton ennemi. Essaye.

LORENZO

Je n'ai pas besoin de toutes ces promesses. Vous savez bien que, si la chose est humainement possible, Lorenzo vous servira.

LE DUC

Cours donc, ami. Dis-lui que le duc de Florence se meurt d'amour pour elle. Dis-lui qu'il couvrira de perles et de pierreries sa noire chevelure et son sein naissant et ses bras moelleux. Dis-lui qu'il lui donnera

le plus beau cheval que Naples ait jamais fait courir dans ses fêtes, la plus belle haquenée de toutes les Espagnes, des étoffes d'or et des voiles brodés de Constantinople... Tu rêves et ne me réponds point?

LORENZO

Je cherche un moyen. Si je pouvais l'éloigner un instant de sa mère, la femme est toujours femme, et la vertu s'amollit devant les richesses comme la cire devant le feu.

LE DUC, *détachant sa bourse de sa ceinture.*

Tiens, prends cet or pour commencer et dis-lui de demander la fortune de vingt familles. Mais hâte-toi!

LORENZO

J'obéis! Mais il faut que Votre Altesse évite les yeux clairvoyants de ma mère. Si elle concevait le moindre soupçon, la petite serait jetée dans un couvent ou envoyée aux Strozzi. Dans deux heures, je serai au Palais et j'espère porter à Votre Altesse une réponse favorable.

LE DUC

Je compte sur toi! Compte sur la récompense.

LORENZO, *seul.*

Oui, compte sur moi! Je jure par le ciel et par l'enfer, par le sein de ma mère et par la damnation éternelle que tu me trouveras aujourd'hui. Toi-même as marqué ton heure. O mon bien-aimé maître, je te remercie!

SCÈNE III

Quatre heures. — La chambre de Lorenzo.

SCORONCONCOLO, LORENZO.

SCORONCONCOLO

Maître, as-tu assez du jeu?

LORENZO

Non! Je veux qu'on nous entende longtemps aujourd'hui. Crie plus fort.

SCORONCONCOLO

Au secours! Trahison! Lorenzo du diable!

LORENZO

Ferme, allons! Frappe du pied! Tiens, fais comme moi! (*Il trépigne avec violence et crie d'une voix étouffée.*) Traître! meurtrier! Tu m'as assassiné! Je meurs!

SCORONCONCOLO, *fait un vacarme effroyable, renverse les meubles, et bondit d'un bout de la chambre à l'autre.*

A moi, mes braves archers! A mon aide! On me tue! On me coupe la gorge[1]!

LORENZO

Courage donc! on dirait que tu as peur d'enfoncer! — Es-tu sûr que les voisins nous entendent?

SCORONCONCOLO

Satan, du fond de l'enfer, nous entendrait. (*Il s'essuie le front.*) Par mon âme de damné! C'est un rude jeu que tu as inventé, maître. Mais dis-moi donc enfin pourquoi tu me fais crier et blasphémer ainsi tous les jours dans cette chambre?

LORENZO

Je te l'ai dit vingt fois. J'aime à épouvanter les voisins[2]. Lorsqu'ils nous entendirent faire ce bruit, le premier jour, et qu'ils s'assemblèrent pour cerner la maison, était-il rien de plus risible que leurs faces effarées, leur empressement à chercher, dans tous les coins, l'homme que nous égorgions, et leur colère quand ils virent que c'était un jeu pour les railler? Ah! je leur ai ri au nez de bon cœur, il m'en souvient. Maintenant qu'ils ne se dérangent plus, ils me donnent encore bien de la joie, en se plaignant du sabbat infernal dont retentit cette maison, et je parie que, pour faire la sieste, ils descendent dans les caves. Ces bons voisins qui disent tant de mal de moi, ah! je les entends d'ici : « Ce réprouvé de Lorenzo est devenu fou, le diable habite sous son toit, et quelque jour, on les verra tous deux traverser les airs. »

SCORONCONCOLO

Tu as beau dire, maître, jamais on n'a pris tant de peine pour être incommode à ses voisins. Il y a autre chose que tu me caches. Mais j'ai trop couru le pays des aventures pour ne pas soupçonner quelque mystère. Tu as des projets, maître, et tu ne veux pas me les dire. C'est mal.

1. Cf. Musset, *Lorenzaccio*, acte III, sc. I :

SCORONCONCOLO

Maître, as-tu assez du jeu?

LORENZO

Non. Crie plus fort...

SCORONCONCOLO

A l'assassin! On me tue! on me coupe la gorge!... A moi, mes archers! Au secours! On me tue! Lorenzo de l'enfer!...

2. Cf. Musset, *Lorenzaccio*, ibid.

SCORONCONCOLO

(*S'essuyant le front.*) Tu as inventé un rude jeu, maître... Maître, tu as un ennemi...

LORENZO

... Je te dis que mon seul plaisir est de faire peur à mes voisins.

LORENZO

Eh bien! Ce que tu soupçonnes, dis-le; et si tu devines la moitié, je te dirai le tout.

SCORONCONCOLO

D'abord, maître, tu as un ennemi. Quel est l'homme grand ou misérable qui peut s'en passer? Moi, j'en ai un, c'est le bourreau, et si je peux lui mettre au cou la corde dont ta bonté m'a sauvé, maître, je jure par la croix de Jésus que je ne le manquerai pas! Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Tu as un ennemi. Tu me l'as dit maintes fois. Je t'ai vu souvent, au retour du Palais, frapper la terre du pied et maudire le jour où tu es né [1], dévorant ta colère et déchirant ta poitrine avec les ongles, et je te l'ai dit : il y a toujours, sur deux existences d'hommes, une qui doit céder la place à l'autre. Pourquoi donc te laisser fouler aux pieds comme un ver de terre? Tiens, maître, débarrasse-toi de celui qui te gêne, car tu maigris et tu deviens triste. Je me suis senti comme cela quatre ou cinq fois pour mon compte, et voici le médecin qui m'a purgé de cette bile. (*Il tire sa dague du fourreau.*) La dernière fois, ce fut à Padoue, à propos d'une...

LORENZO

Fais-moi voir ta dague. Que signifie : « Sirvo á mi Señor, soy viva »?

SCORONCONCOLO

C'est de l'espagnol : *J'obéis à mon maître, et je suis prompte.*

LORENZO, *la brandissant d'un air sombre.*

Par la messe, c'est une bonne lame, si elle dit vrai.

SCORONCONCOLO

Essaie-la seulement, et tu verras.

LORENZO

Ami, tu as deviné mon mal.

SCORONCONCOLO

Eh bien ! je veux t'en guérir sur l'heure. Quel est son nom?

LORENZO

Qu'importe son nom [2]?

1. Cf. Musset, *Lorenzaccio*, acte III, sc. I :

SCORONCONCOLO

Tu as un ennemi, maître. Ne t'ai-je pas vu frapper du pied la terre et maudire le jour de ta naissance?

2. Cf. Musset, *Lorenzaccio*, ibid :

SCORONCONCOLO

... Tiens, maître, crois-moi, tu maigris... Ton médecin est dans ma gaine; laisse-moi te guérir. (*Il tire son épée.*)

LORENZO

Ce médecin-là t'a-t-il jamais guéri, toi?

SCORONCONCOLO

Quatre ou cinq fois. Il y avait une fois à Padoue une petite demoiselle qui me disait... [*Suite de la note page suivante.*]

SCORONCONCOLO

Fût-ce le pape ! Pour toi, je remettrais le Christ en croix !

LORENZO

Réjouis-toi, c'est un homme puissant, un favori du Grand-Duc.

SCORONCONCOLO

Quand ce serait le diable ! Quand ce serait le Duc lui-même !

LORENZO

Aujourd'hui?

SCORONCONCOLO

Tout de suite.

LORENZO

Eh bien ! dans une heure ! Prends cette bourse de sequins. C'est lui-même qui te paye ton salaire.

SCORONCONCOLO, *ouvre la bourse et regarde.*

C'est bien payé ! Je le servirai en conscience.

LORENZO

Écoute. Je te défends, sur ta vie, de le toucher, si je l'étends du premier coup. Si j'étais robuste comme toi, je ne me ferais pas aider. Mais le sanglier se défendra. Si je le manque, il m'écrasera dans sa main, moi, débile et maladif [1]. Ma vie, c'est ce dont je me soucie le moins. Mais la sienne ! Oh ! s'il s'échappait !... Jure-moi qu'entré dans cette chambre, il n'en sortira pas vivant.

SCORONCONCOLO

Je te le jure par l'Eucharistie, par saint Pluton et par la gueule de l'enfer !

LORENZO

Je vais le chercher et l'amener là. C'est là qu'il tombera.

SCORONCONCOLO

C'est là, vive Dieu ! Et voici la lame qui trouvera son cœur. Où t'attendrai-je, maître?

LORENZO

Dans la galerie.

LORENZO

Montre-moi cette épée. Ah! garçon, c'est une brave lame.

SCORONCONCOLO

Essaye-la et tu verras.

LORENZO

Tu as deviné mon mal...

SCORONCONCOLO

Quel est le nom de l'homme?

LORENZO

Qu'importe?

1. Cf. Musset, *Lorenzaccio*, acte, III, sc. I :

LORENZO

... Si je l'abats du premier coup, ne t'avise pas de le toucher. Mais je ne suis pas plus gros qu'une puce et c'est un sanglier...

SCORONCONCOLO

Mais si Madonna Maria m'aperçoit, elle me chassera, car elle ne m'aime pas.

LORENZO

Ne crains rien; les femmes sont sorties et, quand elles rentreront, tout sera fini.

SCORONCONCOLO

Amen !

SCÈNE IV

Cinq heures. — La chambre du Grand-Duc.

ALEXANDRE, LORENZO

ALEXANDRE

Dieu du Ciel ! Elle a consenti?

LORENZO

De la colère d'abord, et puis de l'indignation, puis des larmes, quelques soupirs, beaucoup de réflexions, un long embarras, et enfin un aveu prononcé bien bas, avec la rougeur au front et l'orgueil dans le cœur.

ALEXANDRE

Et c'est ce soir?

LORENZO

A l'instant même. Profitons du temps que sa mère va passer à l'église pour se préparer par la veille et par la prière au saint jour de l'Epiphanie. Il faut que vous me suiviez seul et avec précaution. Je vous ferai entrer dans la maison et je vous cacherai dans ma propre chambre.

LE DUC

Cher Lorenzino ! Hâtons-nous donc. Holà ! Un pourpoint, un manteau ! Je vais sortir.

(*Giomo le Hongrois apporte un pourpoint.*)

LORENZO

En vérité, maître, ce haubert à mailles de Venise et ces gantelets de buffle vont vous donner l'air d'un guerrier tudesque plutôt que d'un amoureux florentin.

LE DUC

Par saint Cosme ! Tu dis vrai. Qu'on me donne un pourpoint de satin doublé de zibeline, à la napolitaine, et des gants parfumés [1].

1. Cf. Musset, *Lorenzaccio*, acte IV, sc. x :

LE DUC

Qu'on me donne mon pourpoint de zibeline!... Quels gants faut-il prendre? Ceux de guerre ou ceux d'amour?

LORENZO

Ceux d'amour, Altesse.

LORENZO

Partons-nous?

LE DUC

Capitaine Cesena, Giomo le Hongrois, Fernand l'Andalou, suivez-moi.

SCÈNE V

La place Saint-Marc.

LORENZO, LE DUC, CESENA, GIOMO, FERNANDO

LE DUC

La soirée est froide. Les étoiles sont brillantes.

LORENZO

C'est bon signe pour demain.

LE DUC

Cesena, Fernando, laissez-nous.

CESENA

Seul avec le seigneur Lorenzo?

LE DUC

Giomo le Hongrois nous suivra ! Allez ! (*Ils s'éloignent. Le Duc à Giomo.*) Toi, reste ici, devant la maison des Sostegni. Aie les yeux sur cette porte, que tu vois vis-à-vis. Quelque personne qui entre ou sorte, garde-toi de faire un geste ou de dire un mot. (*A Lorenzo.*) Il fait vraiment froid. J'ai le frisson [1].

LORENZO

Marchons plus vite.

(*Ils s'éloignent.*)

GIOMO LE HONGROIS, *seul.*

Je comprends ! C'est une affaire d'amour. Par le froid qu'il fait, j'aimerais mieux un verre d'hypocras que toutes les femmes du monde. (*Il se promène.*) A quoi bon regarder cette porte, si je ne dois pas la garder? Que fais-je ici? Je gèle. Et puis, que peut risquer le prince avec Lorenzaccio le couard qui ne porte pas d'épée, parce que la sienne propre lui ferait peur? Allons ! Je vais me chauffer dans la chambre du Duc en l'attendant.

(*Il s'en va.*)

1. Cf. Musset, *Lorenzaccio*, acte IV, sc. XI :

LE DUC

Je suis transi, — il fait vraiment froid.

SCÈNE VI

La chambre de Lorenzo.

Le Duc entre et jette son épée sur le lit. Il s'approche de la cheminée, et, pendant ce temps, Lorenzo prend l'épée et attache le ceinturon à la poignée pour la rendre impossible à dégainer.

LE DUC

Que fais-tu donc?

LORENZO

Je cache votre épée sous votre chevet. Il est bon d'être toujours prêt à se défendre dans ces sortes d'aventures[1]. Mais il ne faut pas que la femme, pour qui l'on s'expose, se doute qu'on a pu distraire d'elle une seule pensée pour sa propre sécurité.

LE DUC

Crois-tu donc qu'il y ait quelque chose à craindre ici?

LORENZO

D'ici à quelques heures, je ne vois dans la maison que moi qui pourrais troubler votre repos.

LE DUC

En ce cas, tu me permettras d'être tranquille. Je connais ta valeur. — Ah ! ce bon feu m'a ranimé. J'étais transi de froid. (*Il se débarrasse de son manteau.*) Ah ! çà, dis-moi, tu sais que je n'aime pas à lutter de sémillants propos avec les femmes. On dit que la Catterina est belle parleuse et versée dans les lettres. Moi, la poussière des bouquins me prend à la gorge, et je ne sais pas faire l'amour avec des métaphores. Préviens-la, je te prie, qu'elle ne s'attende pas à des fadeurs et qu'elle me fasse grâce de cette feinte résistance, dont je ne puis pas être dupe, moi qui connais toutes les ruses d'usage.

LORENZO

Catterina sait qu'elle ne doit pas s'attendre à être humblement implorée, comme si elle avait affaire à un page ou à un poète. Je

1. Cf. Musset, *Lorenzaccio*, acte IV, sc. XI :

LE DUC

(*Il ôte son épée.*) Eh! bien, mignon, qu'est-ce que tu fais donc?

LORENZO

Je roule votre baudrier autour de votre épée et je la mets sous votre chevet. Il est bon d'avoir toujours une arme sous la main.

(*Il entortille le baudrier de manière à empêcher l'épée de sortir du fourreau.*)

crois que ce que Votre Altesse a de mieux à faire, c'est de se mettre au lit [1]. La première personne qui entrera...

LE DUC

C'est bien! Cours.

LORENZO

Je ne vous demande qu'une grâce nouvelle. C'est d'éteindre un peu la flamme du foyer. L'obscurité enhardira ses pas timides.

LE DUC

L'obscurité, c'est l'impunité pour les femmes. Fais ce que tu voudras. (*Le Duc seul, détachant les rubans de son pourpoint.*) Faire la cour à la française, avec un genou dans la poussière et les mots de *reine* et de *déesse* à la bouche, ce n'est pas mon fait, surtout après le souper, quand ce délectable vin d'Espagne a brouillé mes idées et appesanti ma langue [2]. Et puis, une femme! c'est un ange tant qu'on la désire; dès qu'on la tient ce n'est plus qu'une femme. On la fâcherait bien d'ailleurs si on la prenait au mot chaque fois qu'elle dit : non. Que Lorenzo fasse la cour en mon nom! Il est fait pour cela! C'est lui qui me présente la coupe du plaisir et c'est moi qui la vide. Sa sœur! Il ne manquait que cela à son ignominie! Demain toute la Cour en rira et Messire Valori, tout le premier. (*Six heures sonnent.*) Heure d'amour et de plaisir, je te salue! Sois la plus belle de ma vie! (*Il s'enveloppe d'un couvre-pied d'hermine et se jette sur le lit.*)

LORENZO, *bas à Scoronconcolo, à l'entrée de la chambre.*

Le moment est venu. Tu n'hésites pas?

SCORONCONCOLO, *bas.*

Tête-Dieu! En avant!

LORENZO

Le cœur me bondit avec tant de violence que je ne puis marcher.

SCORONCONCOLO

Si c'est de peur, laisse moi passer le premier.

LORENZO, *l'arrêtant.*

Eh! non! C'est de joie. (*Il marche l'épée à la main vers le lit et*

1. Cf. Musset, *Lorenzaccio*, acte IV, sc. XI :

LE DUC

Tu sais que je n'aime pas les bavardes, et il m'est revenu que la Catherine était une belle parleuse. Pour éviter les conversations, je vais me mettre au lit...

2. Cf. Musset, *Lorenzaccio*, ibid. :

LE DUC

Faire la cour à une femme... cela m'a toujours paru très sot, et tout à fait digne d'un Français. Aujourd'hui surtout que j'ai soupé comme trois moines, je serais incapable de dire seulement : « Mon cœur » ou « mes chères entrailles »...

entr'ouvre le rideau.) Seigneur, dormez-vous? (*Il lui passe son épée au travers du corps.*) C'est fait [1].

(*Le Duc roule par terre en rugissant. Scoronconcolo lui enlève une joue d'un coup de dague. Le Duc ensanglanté se relève et court dans la chambre avec égarement.*)

LORENZO

Maladroit, tu frappes au visage! C'est au cœur! au cœur! (*Au Duc.*) Holà, seigneur, point tant de bruit! Acceptez ce bâillon! (*Il lui met les doigts dans la bouche.*)

SCORONCONCOLO

Le damné bondit comme une panthère. Où es-tu donc, maître? Je n'y vois plus.

LORENZO

Je le tiens, là, sous moi! (*Il jette le Duc sur le lit.*) Maudit! Tu mords comme un chien enragé. Mais c'est égal! Tu mourras de la main de Lorenzaccio.

SCORONCONCOLO

Ote-toi de là, maître, que je le frappe!

LORENZO

Je ne puis. Ce chien furieux tient mon pouce entre ses dents. Il me le broie. Ah! le cœur me manque. Je souffre! Dépêche-toi de le tuer!

Scoronconcolo enfonce sa dague.

LORENZO

Tu éventres le matelas! Il me coupera le doigt.

SCORONCONCOLO, *tire un couteau de sa poche.*

Eh bien! saignons-le comme un pourceau! Lâche-t-il prise?

LORENZO

Enfonce le couteau plus avant dans la gorge. Bien. Ses dents s'écartent un peu. Ah! sa tête retombe, ses muscles se détendent. Il meurt. Regarde, il est hideux à voir.

SCORONCONCOLO

Encore quatre à cinq coups dans la poitrine. J'aime mieux le voir bien mort.

LORENZO *descend du lit.*

Enfin! (*Il regarde sa main sanglante.*) Ce doigt sera mutilé pour toujours. Tant mieux! C'est une glorieuse blessure et j'aurai toujours ce souvenir sous les yeux.

1. Cf. Musset, *Lorenzaccio*, acte IV, sc. XI :

(*Il* [*le Duc*] *se couche.*)
(*Lorenzo rentre, l'épée à la main.*)

LORENZO

Dormez-vous, seigneur?
(*Il le frappe.*)

SCORONCONCOLO

Est-ce fait?...

SCORONCONCOLO

Maître! Que ferons-nous de ce cadavre? Sa dernière convulsion l'a fait bondir comme un crapaud. Le voilà encore par terre. Par Monseigneur Satan, il tenait à sa vie presque autant que nous à sa mort.

LORENZO

Aide-moi à le ramasser.

(*Le foyer qui, pendant cette scène hideuse, a jeté quelques lueurs par intervalles, s'allume et répand une vive clarté dans la chambre.*)

SCORONCONCOLO

Entrailles du Christ! C'est le Duc lui-même[1]!

LORENZO

Oui, c'est lui, c'est bien lui! O joie du ciel! Le voir ainsi!

SCORONCONCOLO

Maître! qu'avons-nous fait? C'est une affaire plus sérieuse que je ne pensais.

LORENZO

Aide-moi à le coucher! Jette-lui ce couvre-pied et rendons à son sommeil cet oreiller dont le vaillant s'était fait un écu. (*Il lui soulève la tête pour le regarder.*) Maintenant, Grand Duc de Florence, bâtard du pape, gendre de Charles V, tyran, despote, infâme, fanfaron, impudique Alexandre de Médicis, bonsoir pour la dernière fois. Lorenzo ne te ramènera plus de l'orgie et ne te mettra plus au lit accablé de débauches et de crimes. Dors bien! (*Il laisse retomber la tête du cadavre et va s'asseoir sur la fenêtre, qu'il entr'ouvre.*) Ah! que je suis fatigué! Ce taureau sauvage a soutenu un rude assaut. Je suis baigné de sueur et de sang.

SCORONCONCOLO

Maître! Partons, crois-moi. On peut avoir entendu.

LORENZO

Oh! que non! Il a perdu son temps à me manger la main. As-tu peur, maintenant?

SCORONCONCOLO

C'est un coup trop hardi. Fuyons[2].

LORENZO

Fuis si tu veux. Pour moi, je puis mourir maintenant. Je suis assez content d'avoir vécu ce jour tout entier.

1. Cf. Musset, *Lorenzaccio*, acte IV, sc. XI :

SCORONCONCOLO

Ah! mon Dieu, c'est le Duc de Florence!

2. Cf. Musset, *Lorenzaccio*, ibid.

SCORONCONCOLO

Viens, maître, nous en avons trop fait, sauvons-nous.

SCORONCONCOLO

Maître, par pitié, viens!

LORENZO

Laisse-moi, te dis-je. Laisse-moi savourer cet ineffable instant de ma vie. Que la nuit est fraîche et parfumée! Que le ciel est pur! Les étoiles ont toutes un sourire au front. En voilà une qui file. C'est celle du Duc de Florence qui s'éteint. Ah! je me sens bien, maintenant, ma poitrine s'élargit, mon âme se dilate [1]! Souillures, infamie, disparaissez! Ce sang vous a lavées! Lorenzaccio n'est plus! Lève-toi, Laurent de Médicis!

CATTERINA, *avec un flambeau.*

Mon frère, je viens te trouver. Madonna m'a renvoyée de l'Église, disant que j'avais assez prié. Mais je suis en bas avec Léonora et j'ai peur. Nous avons cru entendre des bruits sinistres, des trépignements, des voix étouffées. Il y a dans l'air comme un râle d'agonie. (*Elle pousse un cri.*) Grand Dieu! Qu'est-ce là par terre? Du sang! et sur toi, sur cet homme, partout du sang!

SCORONCONCOLO

Ce n'est rien, Monna Cattina, rassure-toi. En jouant avec mon maître, il m'a pris un saignement de nez.

CATTERINA

Toujours cet homme avec toi, Lorenzo! Il m'effraye. Renvoie-le! Il tutoie tout le monde. Je ne suis pas sa sœur pour qu'il me tutoie.

SCORONCONCOLO

Ne te fâche pas, Monna Cattina. C'est la coutume encore pour tout franc soldat sicilien, qui a une lame au côté et qui se moque des modes espagnoles.

CATTERINA

Frère, parle-moi, j'ai peur! J'ai peur de ce sang, de cet homme! J'ai peur de toi aussi!

LORENZO

Viens m'embrasser, enfant, et rassure-toi, car voici le bras qui sait défendre et punir, le bras de Lorenzo le vengeur!

CATTERINA

Mon Lorenzino, de qui veux-tu te venger?

1. Cf. Musset, *Lorenzaccio*, acte IV, sc. XI :

LORENZO

Que la nuit est belle! que l'air du ciel est pur! Respire, respire, cœur navré de joie!...

Que le vent du soir est doux et embaumé! Comme les fleurs des prairies s'entr'ouvrent! O nature magnifique, ô éternel repos!... Ah! dieu de bonté, quel moment!

SCORONCONCOLO

Son âme se dilate singulièrement...

LORENZO

De personne désormais. Je n'ai plus d'ennemis, et mon cœur est toute miséricorde.

CATTERINA

Moi aussi. Je ne hais qu'un seul homme.

LORENZO

Nomme-le.

CATTERINA

Ton Duc barbare et grossier! Croirais-tu qu'hier, en passant sous ma fenêtre, il a eu l'audace de m'envoyer un baiser?

LORENZO

Il ne le fera plus. Viens voir.

CATTERINA

Voir quoi?

LORENZO, *l'entraînant vers le lit.*

Viens, te dis-je.

CATTERINA

Cette chambre est un lac de sang! Tu en fais jaillir sur ma robe à chaque pas. Cela est horrible! Laisse-moi m'en aller! J'ai encore plus peur ici.

SCORONCONCOLO

Madonna, ne l'écoute pas. Sa tête s'est égarée!

LORENZO

Non, Catterina! J'ai toute ma raison. Je veux te montrer, sur ce lit, notre ennemi, cet homme terrible, ce tyran qui dévorait les citoyens, un cadavre maintenant.

CATTERINA

Laisse-moi! Grand Dieu! Tu me fais peur. Ma mère! O ma mère!

LORENZO, *avec un rire infernal.*

Regarde-le, te dis-je. *(Il ouvre le rideau.)* Je ne t'ai pas menti. Le voilà bien! C'est moi, moi, qui l'ai tué!

CATTERINA, *criant.*

Horreur! Un assassinat! Un cadavre! Quel rêve affreux! *(Elle se jette dans le sein de Lorenzo et cache son visage dans ses mains.)*

LORENZO

Écoute, Catterina. Cet homme, que tous maudissaient, aucun n'a osé le frapper, et c'est Lorenzo, qu'ils appelaient Lorenzaccio, qui seul a sauvé la patrie. Comme Brutus, il a su feindre. Il a tendu le piège où cet infâme est venu se briser.

CATTERINA

Laisse-moi fuir. Je me meurs. C'est un assassinat!

LORENZO

Écoute encore, Catterina. Cet homme t'avait achetée pour une poignée de sequins. C'est moi qui t'ai vendue, et si tu le vois, sur ce lit, c'est qu'il t'y attendait, c'est qu'il a cru que, comme une courtisane, tu viendrais te jeter dans ses bras pour son argent.

CATTERINA, *se redressant.*

Il a cru cela?

LORENZO

Ai-je mal fait de le tuer?

CATTERINA

L'as-tu bien tué? Ne respire-t-il pas encore? Écarte cette couverture et donne-moi le flambeau, que je le regarde en face! Donne, je n'ai plus peur. Tu vois bien que ma main ne tremble pas. Hideux cadavre de réprouvé, sois maudit! Celle que tu croyais damner avec toi te déteste et te crache au visage.

LORENZO

Ma sœur, c'est bien! Embrasse celui qui t'a vengée!

CATTERINA, *se jette dans ses bras.*

O mon frère, je l'avais toujours dit, que tu te relèverais! (*A Scoronconcolo.*) Toi, coupe cette tête et porte-la au peuple. Dans sa reconnaissance, il proclamera Laurent duc de Médicis.

LORENZO

Non, ma sœur, non ! Je n'ai pas tué cet homme pour mettre sa couronne ducale sur ma tête. Je l'ai tué pour ses forfanteries, pour les affronts que j'en ai reçus, pour venger ton honneur et le mien. Je l'ai tué parce que je le haïssais mortellement et qu'il avait voulu m'avilir, parce que c'était la pensée unique de tous mes jours, le rêve caressé de toutes mes nuits, le besoin qui dévorait mon âme, le but de ma destinée. Je l'ai tué pour assouvir ma soif, pour guérir mes blessures profondes, pour retrouver le sommeil, le bonheur et le calme! A présent, je ne désire plus rien. J'ai ma propre estime.

CATTERINA

Mais la patrie, Lorenzo?

LORENZO

La patrie, hélas ! C'est une des chimères que le sceptique Lorenzo ne caresse plus. Vois-tu, ma sœur, j'ai soumis les hommes à une trop rude épreuve pour les estimer jamais, et ils ont trop grossièrement mordu à l'hameçon, ils ont trop abusé de ma patience pour que je puisse croire à la véracité de leur retour. Je serais un mauvais souverain. Je ferais le bien sans plaisir et peut-être le mal sans remords.

CATTERINA

Alors il faut fuir. Chaque instant peut te perdre. La faveur du peuple sera au premier qui voudra l'exploiter. Si tu ne profites pas de ton ouvrage, tu tomberas victime de l'ingratitude. Fuis, mon frère, fuis; je te le demande à genoux!

SCORONCONCOLO

Moi aussi, maître, je te le demande à genoux!

LORENZO

Fuir comme un coupable! Eh bien! soit. Jamais Lorenzo n'a travaillé pour les hommes; et dans ceci moins que jamais. Partons. Échappons à cette bête féroce qu'on appelle le peuple et qui a dévoré les Pazzi. Maintenant, la vie m'est douce et je veux vivre longtemps pour me rappeler tous les jours que mon bras a terrassé Goliath. Adieu, ma douce Catterina. Adieu, ma sœur, toi, la seule qui ne m'ait jamais condamné!

CATTERINA, *l'embrassant.*

Ah! tant d'émotions me tuent! (*Elle s'évanouit*).

LORENZO, *la prend dans ses bras.*

Portons-la à sa mère. Et toi, prends la clef de cette chambre. Je veux la porter à Venise à notre Strozzi. Je veux la garder toute ma vie, suspendue comme une relique à ma chaîne d'or.

GEORGE SAND

PRISCILLE SÉVERAC

Les époques troublées comme la nôtre font surgir des illuminés, maniaques, innocents ou terribles, qu'agitent une inquiétude éternelle et une éternelle espérance. Ils vont par le monde, à la recherche d'un trésor mystique, poursuivant un rêve qui recule devant eux comme l'horizon. Aucune déception ne les décourage. Pour eux, « tout est signe et signe de signe ». Sourds aux raisons de la raison, écoutant au fond de leur âme un commandement impérieux, indifférents à la pauvreté, à la souffrance, à la moquerie, ils supporteraient le martyre, pour défendre ce qu'ils appellent la vérité.

Certains ont joué leur rôle dans la tragédie européenne. D'autres, demeurent obscurs, comme cette Priscille Séverac que j'ai bien connue.

Elle était infiniment émouvante, par sa beauté morale, son désintéressement, ses vertus évangéliques, son intelligence sans culture et sans équilibre, dure maîtresse d'un corps maladif. Cette femme, née dans la plus humble condition, vouée aux plus humbles travaux, pleine de sens et de sagesse dans les choses de la vie quotidienne, a passé toute son existence à errer, de maison en maison, cherchant « Celui qui sauvera le monde ». Elle était de la même race spirituelle qu'Ysabeau, la prophétesse dauphinoise, que les Cévenois de Jean Cavalier, et comme eux, dans les assemblées

du désert, elle se fût levée au chant des psaumes, animée de l'esprit prophétique, pour annoncer la victoire des enfants de Dieu.

Il m'a semblé que cette figure étrange méritait d'être étudiée, et que Balzac n'eût pas dédaigné Priscille pour illustrer une de ses admirables études philosophiques.

La vie de Priscille Séverac contient des épisodes qu'il faudrait « arranger » pour les rendre vraisemblables. Celui que j'ai choisi est à peine transposé. J'ai modifié les noms, les lieux, et quelques circonstances du dénouement, par un scrupule de discrétion que l'on comprendra, mais pour tout le reste il m'a suffi de regarder, d'entendre, et de traduire la vie. Les romans qu'elle nous propose dépassent par leur fantaisie extraordinaire ceux que nous pourrions imaginer.

M. T.

I

C'était une gare de banlieue, avec des murs de briques souillés d'affiches, des escaliers de fer, des ponts de fer, un passage souterrain que la foule bruyante et fatiguée du dimanche emplissait d'un piétinement de troupeau. La pluie avait cessé. Sur le ballast charbonneux, il y avait encore de grandes flaques qui reflétaient, en morceaux d'argent terni, le morne ciel crépusculaire. Du côté de Paris, la masse grise des nuages se déchirait faiblement contre une bande de clarté sulfureuse, derrière un premier plan d'usines, d'ateliers, de cités ouvrières, couleur de suie et de cendre, dominé par les cheminées colossales, d'un rouge mort, qui ne fumaient pas.

Le même sentiment de détresse émanait de l'heure équivoque, de l'automne défaillant, du paysage minéral où rien ne restait de la nature que d'affreux petits jardins.

Un peuple, marqué par le travail quotidien, enlaidi par un luxe pauvre, déferlait des profondeurs du passage sur le quai mal éclairé par deux lampes : familles empêtrées d'enfants et de parapluies mouillés, couples bourgeois guindés dans leurs beaux habits, vieillards qu'on traîne comme des ballots,

ménages ouvriers, jeunes gens braillards. La vulgarité des propos s'accordait à la laideur des visages, et la gaîté de tous ces gens tombait, à mesure qu'ils sentaient venir la lassitude et le froid, dans le déclin de la lumière.

On entendit un sifflet lointain, un roulement sourd, et brusquement, le train, caché par la courbe de la voie, apparut, noir et grossissant. Il y eut des clameurs et des bousculades. Les portières s'ouvrirent et les roues patinaient encore sur les rails, que des gens se ruaient à l'assaut des marchepieds. Des voix crièrent : « Attendez l'arrêt... Laissez descendre!... » mais le flot qui descendait se heurtait au flot montant. Une femme fut projetée hors d'un compartiment de troisième classe, suivie par une valise de toile brune qu'un employé cueillit au vol. Il mit la valise par terre, regarda la femme, haussa les épaules, et commença de courir le long du train, en fermant les portières. Déjà le convoi s'ébranlait.

La femme regarda fuir le feu du fourgon et s'étonna d'être seule, sur le quai qui séparait les deux voies. D'une main, elle rajusta son chapeau de crêpe : de l'autre main, sans lâcher un vieux parapluie déroulé, elle ramassa péniblement sa valise. A dix pas d'elle, une plaque bleue et blanche signalait l'escalier du passage souterrain. Elle regarda cette issue éclairée, ne comprit pas, et se préparait à traverser la voie, directement, quand un homme assez bien vêtu s'approcha d'elle.

— Est-ce que vous seriez la nouvelle bonne de madame Bridain? dit-il sans aménité... Une demoiselle Prisci... Prili... qui arrive d'Aubeterre?

— Priscille Séverac... Oui, monsieur, c'est moi... Je ne savais pas être attendue à la gare... Oh! vraiment, c'est trop de bonté... Je suis confuse...

— Comment vous seriez-vous débrouillée toute seule? Vous alliez vous faire écraser... On ne traverse pas la voie comme ça. Il y a un passage... Vous ne voyez pas l'écriteau?

— L'écriteau?

— La plaque bleue... Là, devant vous!... Là!... Vous ne savez donc pas lire?

— Pardon, monsieur, je sais lire, mais je n'avais pas remarqué... Une plaque bleue?... Oui, je vois... Et il y a un

passage... Oh! comme c'est ingénieux!... J'admire, vraiment, j'admire...

L'homme, chétif et renfrogné, avait un profil presque concave, par l'avancée du front et du menton. Il releva le col de son pardessus et bougonna :

— Je m'enrhume... Allons! Dépêchons! Votre billet?... Donnez-le moi... Votre malle?... Vous n'avez pas de bulletin?

— Je n'ai pas de malle.

— Une valise, alors?... Ah! c'est ça!

— Oh! elle me suffit bien, monsieur.

— Alors, en route.

Et d'un ton moins brutal :

— Je suis monsieur Pouldu, le gendre de vos patrons... La maison n'est pas bien loin. Vous pouvez marcher?

— Oh! certainement, monsieur.

— Si vous êtes fatiguée, je porterai votre valise.

— Je remercie bien monsieur, mais je suis forte...

M. Pouldu considéra le grand corps un peu courbé, la figure osseuse et douce, les cheveux grisonnants sous le crêpe noir du chapeau, et il fit seulement :

— Pff!...

D'un geste autoritaire, il prit la valise.

— Allons!... Pas de ce côté!... A droite!... La sortie est à droite.

Il pensait que cette domestique, venue du fond des Charentes, était bien vieille et semblait bien usée pour faire le service des Bridain; et il conclut, dans le style qui lui était familier :

— Un peu gourde, mais polie.

Au bas de l'escalier, ils trouvèrent le passage qui sentait l'ammoniaque et le moisi. Priscille marchait auprès de M. Pouldu, et quand un voyageur accourait en sens inverse, elle s'arrêtait, indécise, toujours prête à céder le pas. Un bourdonnement tournait dans sa tête vide. Ses genoux et ses reins lui faisaient mal. Il fallut remonter des marches, et voici qu'à travers un brouillard mêlé de lueurs dansantes, elle vit une place, des arbres, un monument sur un rond-point, des boutiques illuminées, vision merveilleuse éclipsée soudain par l'apparition d'un tramway jaune à deux voitures, espèce

de monstre animé, grinçant, trépidant, fulgurant, qui se dressa devant Priscille, la frôla, faillit l'écraser, et se perdit dans la trouée noire d'une avenue.

— Vous avez eu peur? demanda M. Pouldu.

— Oh! oui, monsieur.

— Il n'y a pas de véhicules comme ça dans votre patelin?

— Dans?

— Votre patelin, votre pays, quoi? votre village...

Il était presque indigné que cette servante ne comprît pas son argot.

— A Aubeterre? Oh! non, monsieur... C'est une petite localité... On y vit simplement... J'ai toujours habité la campagne, de-ci, de-là, et mon premier voyage est pour ce grand Paris... Quel changement!... J'admire... Oui, j'admire ces ouvrages de l'homme, mais ils ne valent pas ceux du Seigneur... Ainsi, ce tramway, qui ressemble au Léviathan...

— Au quoi?

— Au Léviathan... Monsieur doit bien savoir? C'est dans l'Écriture...

— Ah! se dit M. Pouldu, elle est bigote! Elle parle comme un curé...

Aussitôt il conçut un profond dédain pour l'intelligence de Priscille.

Ils suivaient maintenant une rue bordée de jardinets et de villas. Les becs de gaz s'espaçaient à longs intervalles, et Priscille, haletante, la vue tout à fait brouillée, pataugeait dans les flaques d'eau.

— Nous y voilà! dit M. Pouldu.

Il poussa une porte qui éveilla une sonnette, et de la maison à peine visible, une voix féminine cria :

— C'est toi, Léon?

— C'est moi... Éclairez... J'amène votre Priscille...

— Papa va vous ouvrir.

Il y eut un bruit de verrous et de clés. Un homme corpulent, sans faux-col, sortit de la villa sur le petit perron orné de vases en faïence. Il élevait une lampe qui éblouit les yeux hallucinés de Priscille.

— Entrez, ma fille... Vous avez fait un bon voyage?

Et, sans attendre la réponse :

— Tant mieux!... Ça va bien! Ça ira bien!

— Et votre malle?

— Voilà l'objet, dit Pouldu, en brandissant l'humble valise brune.

Le gros homme rentra dans la maison et Priscille qui suivait la lampe comme une phalène affolée, se trouva tout à coup seule avec lui.

— Asseyez-vous! dit le nouveau maître.

Elle était dans une salle à manger chauffée par un poêle « salamandre », éclairée par une lampe suspendue sous un dôme de porcelaine, et meublée dans le style « Henri II » cher aux petits bourgeois. Il y avait des chaises rangées contre le mur. Priscille s'assit tout près de la porte. Elle serrait son parapluie contre sa jupe, et toutes les choses qui l'entouraient, étaient vagues, tremblantes, dans une buée lumineuse.

Une voix, à travers le plafond, cria :

— J'arrive.

La maison de brique et de plâtre était perméable au bruit comme au vent. On entendait gémir les marches d'un escalier sous un pas lourd, et des gens parler, d'une façon sourde et confuse.

— Ma femme et ma fille changent de robe, dit M. Bridain qui se chauffait à la salamandre. Elles vont venir.

Priscille le considérait timidement. Il ressemblait à ces maquignons qui courent les foires de campagne et traitent leurs affaires chez l'aubergiste, entre deux bouteilles de vin. Sa figure congestionnée tombait en bajoues; ses yeux crapaudins étaient striés de fibrilles rouges et sa moustache, encore noire, paraissait humide, comme après un bon repas. Avec sa grande taille, ses épaules énormes, son ventre saillant, M. Bridain représentait bien ce type d'hommes exclusivement occupés de la vie matérielle, qui, récemment sortis du peuple, conservent la vénération de l'ouvrier pour la nourriture abondante, considérée comme le signe essentiel de la richesse et la condition première d'une bonne santé. Ce n'était pas l'air vif et le soleil cru qui avaient coloré sa face apoplectique, mais l'abus des vins et des viandes, si dangereux, quand l'homme de cinquante ans s'assoupit dans une indolence

sédentaire. M. Bridain portait sa sentence de mort inscrite dans ses yeux sanguinolents. Il le savait, sans y croire. Les avertissements du médecin étaient moins puissants sur son imagination que les délices coutumières de la gourmandise.

La porte se rouvrit et Priscille se leva si brusquement qu'elle lâcha son parapluie. Elle avait conscience de sa maladresse naturelle, accrue par l'excitation nerveuse du voyage et la dépression qui commençait. Des larmes lui vinrent aux yeux. Elle ramassa le parapluie en murmurant des excuses. Madame Bridain l'interrompit :

— Ca n'a pas d'importance, *Persille*... Mais vous êtes fatiguée, je le vois. Venez dans la cuisine. Vous boirez un bol de bouillon, et puis, je vous montrerai votre chambre.

Elle parlait avec ce ton comminatoire des matrones qui exercent une tyrannie affectueuse sur leurs proches, et qui sont persuadées de leur propre infaillibilité, parce que nul, enfant ou mari, n'oserait les contredire. Exactement assortie à M. Bridain par la corpulence et la couleur, comme il arrive aux vieux époux qui vivent dans le même milieu et suivent le même régime, cette ancienne belle femme avait, dans sa figure fraîche et commune, des yeux bruns, jolis naguère, et de grosses lèvres qui riaient toujours. De son menton à sa poitrine, trois bourrelets de chair descendaient, vers l'échancrure d'un affreux corsage en pilou. Dépouillée de sa toilette du dimanche, mais encore parée de ses bagues, les cheveux bouffants sur un *crêpon* régulier, madame Bridain était digne de trôner à la caisse d'une boucherie, entre deux carcasses éventrées, derrière une haie de gigots. Et certes, elle apportait, par son aspect, une confirmation à la loi de l'hérédité, car elle était née dans une boucherie de Vincennes, où sa mère et sa grand'mère avaient occupé le comptoir pendant quarante années consécutives.

Elle emmena Priscille à la cuisine et lui fit manger du pain trempé dans un bol de bouillon; puis elle la contraignit à boire un peu de vin.

— Je suis sûre que vous vous sentez mieux, dit-elle... Aviez-vous déjeuné, à Paris?... Non... Pourquoi?

Priscille baissa la tête... Elle n'osait avouer que Paris

l'avait épouvantée et qu'elle ne serait, pour rien au monde, entrée dans un restaurant.

— J'ai acheté un petit pain.

— Un petit pain!... Après une nuit en chemin de fer!... Reprenez encore du bouillon.

— Je remercie madame, dit Priscille.

Le moindre geste bienveillant faisait vibrer en elle une sensibilité maladive.

— Vous ne serez pas malheureuse chez nous, reprit la grosse femme. Nous ne sommes pas de ces gens qui privent leurs domestiques. Vous mangerez tout comme nous...

— Madame est trop bonne... Pourvu que j'aie du pain et des pommes de terres, je serai contente.

— On dit ça!... fit madame Bridain.

Cette déclaration de sobriété excitait sa méfiance. Elle demanda :

— Vous n'êtes pas malade?

— J'ai été très malade dans ma jeunesse. C'étaient les nerfs qui me tourmentaient. Quelquefois, j'avais une force de lion; et tout à coup, une faiblesse à tomber... J'ai passé trois ans couchée, comme une paralytique... Maintenant, je suis plus forte qu'à vingt ans.

— Hum! fit madame Bridain qui n'était pas convaincue... Quel âge avez-vous, Priscille?

— Quarante-huit ans passés...

— On vous donnerait davantage.

— Je le sais bien.

— Vous avez travaillé chez madame Lamare?

— J'ai remplacé sa cuisinière pendant quinze jours. Avant, j'avais été placée à Saintes, à Jonzac, à Rochefort, à Angoulême...

— Sans vous fixer?

Les yeux de Priscille s'élargirent et timidement :

— Le Seigneur, madame, me met comme un oiseau sur la branche : aujourd'hui là, demain ailleurs... Ma destinée n'est pas de rester longtemps au même endroit, cet endroit fût-il cher à mon cœur. J'ai toujours eu de bons maîtres que j'ai quittés en gardant leur amitié... Mais il faut que madame le sache bien : je ne m'appartiens pas à moi-même.

— Et pourquoi donc?

— Oh! ce serait bien long et bien difficile à expliquer... Mais madame peut être tranquille : je ne la laisserai jamais dans l'embarras.

— J'espère que vous resterez longtemps chez moi.

— Le temps que Dieu voudra. C'est lui qui m'a dirigée vers cette maison. Je ne désirais pas m'en aller à Paris, mais j'y devais aller... Madame Lamare m'en a fourni les moyens, au jour marqué

De ces paroles précipitées et confuses, madame Bridain retenait seulement ceci : Priscille, cette « perle » — un peu *originale* avait dit madame Lamare — mais honnête, vaillante, douce et très peu coûteuse, Priscille était dévote, d'une dévotion exaltée qui pourrait choquer M. Pouldu.

— Eh bien, ma fille, je respecterai vos sentiments. Vous irez à la messe et vous ferez maigre le vendredi; mais quant à nous, sachez-le, nous ne fréquentons pas les églises. Monsieur Pouldu, mon gendre, n'aime pas beaucoup les curés... Enfin, chacun est ibre!

Priscille se leva

— Je suis née dans la religion protestante, madame, et je n'ai pas besoin d'un culte extérieur. L'Écriture me suffit.

Il y eut un silence : madame Bridain ne savait rien du protestantisme, sinon que les prêtres de cette religion portent le vêtement civil et peuvent se marier.

Elle reprit :

— C'est votre affaire... Il y a une autre question plus importante et que je veux traiter tout de suite avec vous, parce que je crains les malentendus...

— Une question?

— Celle de vos gages...

— Mais, fit Priscille qui se troublait, madame Lamare qui m'a recommandée à madame, n'a-t-elle pas fixé elle-même mes gages?... Il s'agissait de... de... cinquante francs...

Madame Bridain respira :

— En effet, dit-elle... Cinquante francs... Nous sommes d'accord?

— Oui, madame...

— C'est ce que vous avez demandé... Je ne dis pas que plus tard...

— Je ne souhaite aucune augmentation, dit Priscille. Que j'aie le nécessaire et rien de plus, telle est la volonté de Dieu. Et si je suis venue ici, madame, c'est pour accomplir une tâche et non pour amasser de l'argent.

Madame Bridain, les mains croisées sur sa vaste ceinture, écoutait ce langage extraordinaire qui renversait toutes ses idées sur la mentalité des domestiques, et la figure de Priscille lui semblait, maintenant, aussi bizarre que ses discours. Les traits, plutôt agréables, étaient abîmés par le desséchement des muscles et les rides profondes de la peau; le cou, au-dessus d'un modeste col blanc, se révélait décharné; la bouche, très mobile, au sourire mélancolique, découvrait, en parlant, une denture irrégulière et jaune; mais les yeux étaient incomparables : grands, un peu enfoncés, ils avaient la transparence d'un cristal bleu où scintillerait une lumière intérieure, comme une âme vivante et visible. Les palpitations fréquentes des cils faisaient trembler cette lumière bleue qui eût été presque intolérable dans sa fixité. Madame Bridain, fermée à toute sensation fine, éprouva cependant une surprise mêlée d'inquiétude, sous ce regard qui brillait et s'éteignait au vent d'une pensée inconnue.

— Prenez la lampe à essence qui est sur le buffet... Je vais vous montrer votre chambre... Pour ce soir, vous ne ferez pas de service et vous vous coucherez immédiatement. Demain à sept heures, vous descendrez....

— Aux ordres de Madame, dit respectueusement la servante.

Elle percevait le froid léger qui avait passé entre elle et sa maîtresse. Tenant d'une main sa valise, de l'autre main sa petite lampe, elle monta l'escalier derrière madame Bridain. Au second étage, sous le pignon même du toit, il y avait une chambre mansardée, la classique « chambre de bonne », sans cheminée, sans armoire, meublée d'une table et d'un lit en fer.

— Vous serez bien couchée, dit madame Bridain, en retrouvant tout à coup sa bienveillance. Si vous avez froid, je vous donnerai un couvre-pied supplémentaire... Donc, *Parsille*...

— *Priscille*, Madame!

— Donc, *Précille*, ne vous gênez pas avec nous. Demandez... Et maintenant, il faut dormir... Bonne nuit!

— Bonne nuit, Madame!

Priscille, quand elle fut seule ouvrit sa valise. Elle en tira quelques vêtements râpés, une paire de chaussures, un gros livre noir.

Les vêtements furent accrochés à des clous plantés dans le mur; les chaussures se dissimulèrent sous le lit; il ne resta plus dans la valise qu'un peu de linge.

Tout ce que Priscille Séverac possédait en ce monde, était là, et jamais elle n'avait possédé plus de choses. Elle était allée de maison en maison, légère et joyeuse de sa pauvreté volontaire, riche du secret qu'elle portait en son cœur et consolée de toutes les peines par cette vieille Bible noire. Bien qu'elle fût recrue de fatigue, ce soir-là, avant de se coucher, elle s'assit auprès de la table, et sous la clignotante lueur, elle lut l'histoire de Joseph, esclave chez l'étranger, dans la terre d'Égypte et la maison de servitude.

II

Priscille était née dans un village des Charentes, sur la lisière de l'Angoumois. Son père se nommait Samuel Séverac. Il possédait une maison et quelques terres, qu'il travaillait lui-même avec ses nombreux enfants. Il est dit dans la Bible: « Que ta femme soit dans le secret de ta maison comme une vigne fertile! Que tes enfants soient autour de ta table comme de jeunes plants d'olivier! » Pour Samuel Séverac, cette parole s'était accomplie.

Dans les vieilles familles protestantes qui vécurent refermées sur elles-mêmes pendant les temps de persécution, l'autorité du père est restée grande. Il gouverne son foyer selon l'esprit de la Bible, comme un prêtre et comme un roi. Samuel Séverac, simple paysan, presque dépourvu d'instruction, était un homme d'un caractère antique, qui régnait véritablement

sur sa femme, ses cinq filles et ses quatre fils. Sévère pour lui-même et pour les autres, hospitalier, véridique, inflexible quand il défendait son droit, il tirait de l'Ancien Testament toutes ses idées morales et toutes ses règles de vie. Le Livre des livres, dont il lisait chaque soir une page, à voix haute, était son code et son recours. Et le Dieu qu'il servait était bien celui de Jacob et de Moïse, un Juge implacable, toujours irrité, qui suscite des prophètes contre les rois prévaricateurs et suspend d'épouvantables calamités sur les hommes. Samuel Séverac révérait ce Dieu terrible, auquel il parlait directement dans la prière, en l'appelant : « Toi, Éternel! »

A l'ombre de ce juste, Priscille avait grandi, dernière brebis du troupeau, aussi chère au vieux Samuel que Benjamin au vieux Jacob. Sa mère, épuisée de fécondité, n'avait pu la porter jusqu'au terme et la nourrir de son lait, comme ses autres enfants, et la petite, allaitée par une chèvre, était restée fort délicate. Trois fois, diverses maladies la mirent en péril de mort. Jusqu'à dix ans, elle ne put guère fréquenter l'école et son père lui apprit à lire lui-même, dans la Bible noire qu'il aimait tant. Priscille, selon ses forces, aidait sa mère au ménage et, dans le pré voisin de la maison, elle gardait les vaches en tricotant ces gros bas bleus que portent les paysannes. Le mouvement de ses doigts laissait sa pensée flottante et libre comme les nuages du ciel. Elle rêvait... Que savait-elle de l'univers, la petite Priscille? Elle se représentait le monde et l'histoire du monde à travers le livre saint. Ces grandes figures que le génie hébreu emprunte à la poésie orientale, le poème de la tente, du désert, des troupeaux errants, les autels dressés sur les hauts lieux, les vallées odorantes de lys, les saules penchés sur le fleuve de Babylone, Priscille traduisait toutes ces images en images modernes et familières et, comme les artistes du moyen âge, elle replaçait les drames bibliques dans le paysage français. Une femme auprès d'un puits, parlant à un vieillard, c'était Rébecca devant Eliézer; une moissonneuse endormie, c'était Ruth la moabite; l'ânesse grise de la ferme rappelait la monture de Balaam; et quand les corbeaux volaient sur les labours d'automne, Priscille songeait au corbeau du prophète Élie. Une faculté poétique qui ne trouvait pas

d'expression orale, était dans cette enfant sensible et silencieuse. Samuel Séverac, à son lit de mort, après avoir béni tous ses enfants, donna une bénédiction particulière à Priscille, et lui légua la vieille Bible noire qui aurait dû appartenir au fils aîné. Priscille avait alors treize ans. Comme à son père, le Livre saint lui tint lieu de maître et d'école. Il lui enseigna des idées et des mots qui n'étaient pas du langage courant. Elle lui emprunta un vocabulaire qu'elle accommoda singulièrement à son usage. Peut-être, dans un autre milieu, quelqu'un se fût trouvé pour observer cette fille, deviner les puissances secrètes de cette intelligence, la cultiver, l'équilibrer; mais Priscille, au village, après la mort de son père, était une énigme dont personne ne cherchait le mot. Elle perdit sa mère trois ans plus tard et s'en fut demeurer chez son beau-frère, menuisier à Angoulême. Là, elle fit son apprentissage de repasseuse, et, ne pouvant rester debout, sans fatigue, et supporter l'odeur du charbon, elle abandonna ce métier pour entrer au service d'une dame. Soudain, sa faible santé chancela. Des maux inconnus l'assaillirent, comme une possession démoniaque. Elle fut presque aveugle pendant un an, puis elle se coucha, les membres perclus, et dut être transportée dans un hôpital. Son martyre dura dix années. Elle était un objet de curiosité pour les médecins qui voulaient tous essayer des remèdes sur elle. L'un d'eux lui proposa de l'endormir; elle refusa, indignée, et se surveilla si bien qu'il ne put la dominer, par surprise. Et la maladie multiforme cessa, brusquement, comme elle était venue.

— Dieu, — déclara Priscille au médecin, — m'a forgée dans la souffrance, comme le fer dans le feu. Me voilà prête à servir ses desseins dont j'ai eu la révélation...

Le docteur sourit, sans répondre. Comme le beau-frère de Priscille l'interrogeait, il dit tout bas :

— ... Aucun danger... absolument inoffensive... Cependant, suivez-la de près... C'est une créature sans défense...

Et la seconde vie de Priscille commença.

III

Le séjour que Priscille Séverac faisait chez les Bridain, n'était qu'un épisode de cette vie changeante et mouvante où le rêve conduisait l'action. C'était, à la croisée des chemins, une halte.

Dès ce début, elle montra une douceur, une patience, un esprit d'abnégation qui étonnèrent ses nouveaux maîtres. Tant de qualités compensaient bien certaines bizarreries de caractère et une regrettable propension à briser les verres et la vaisselle. La nerveuse Priscille avait des moments de distraction où elle perdait à demi le sentiment des réalités. Son âme voyageait dans un monde surnaturel, pendant que ses mains posaient les assiettes de travers sur l'extrême bord de la table. Alors, on pouvait bien lui demander tel objet qu'elle maniait quotidiennement! Elle ouvrait ses grands yeux de rêveuse éveillée, et d'un air confus :

— Je ne connais pas... Je n'ai pas remarqué... Que Madame me pardonne! J'ai si peu de mémoire pour ces choses-là!...

— Oui, vous vivez dans la lune!...

Quand le désastre était considérable, madame Bridain éclatait en imprécations, et Priscille, transie, courbée, lamentable, proposait la seule réparation qui fût en son pouvoir :

— Madame voudra bien se payer sur mes gages.

Ses pauvres gages! Madame Bridain ne dédaignait aucun profit, mais elle savait quelles sont les prétentions des domestiques d'après-guerre, et quelle économie représentait le service de Priscille... Elle répondait brutalement :

— Ce serait mon droit, et il ne vous resterait rien du tout, ce mois-ci...

Et le mois écoulé, elle ne retranchait rien au salaire de la servante qui se confondait en gratitude.

Bien que les Bridain fussent les maîtres et Priscille la domestique, elle échappait à leur familiarité et ne permettait sur elle aucune prise. Elle avait, dans toutes ses manières, la dignité instinctive des paysans. Les gens de la terre sont, à leur façon, des aristocrates; ils possèdent une tradition de politesse cérémonieuse qui contraste avec le débraillé du bas

peuple citadin. Priscille servait et n'était pas servile, car il y avait dans sa tenue, dans son langage, une noblesse qui gênait les Bridain. Ils s'irritaient de la sentir si loin d'eux. Quelquefois, elle parlait, sur un mode sibyllin d'une « mission » qu'elle avait reçue, d'un « message » qu'elle devait porter à un certain destinataire, lorsque sonnerait « l'heure marquée par le Maître ». Ces discours, mêlés d'allusions aux malheurs d'un peuple élu, « dont Israël n'est que la figure », n'avaient point de sens pour les Bridain. Ils supposaient que toutes les dévotes protestantes employaient ce pathos mystique, et selon leur humeur, ils souriaient ou se moquaient; mais ce qui était particulier à Priscille, dans ce qu'ils appelaient des extravagances, ils ne pouvaient le définir. Ils disaient, en parlant d'elle : « Notre phénomène... » ou « Cette toquée ». Leur curiosité n'allait pas plus loin, parce qu'ils ne pressentaient aucun secret du genre comique ou scandaleux, dans le passé de la pauvre fille, et que les secrets de cet ordre seulement excitaient leur curiosité.

Malgré les vertus de Priscille, madame Bridain n'était pas sans regrets. Au lieu d'un « phénomène », elle aurait voulu posséder chez elle un être bien connu, sans mystère, la « bonne » du type banal qui dans les petits ménages bourgeois est presque un membre de la famille. Elle et ses « patrons » parlent le même langage. On l'emmène au cinéma. Elle est pour Madame une compagnie un peu inférieure et, au besoin, une confidente. Mais Priscille qui prodiguait ses soins et son dévouement, qui travaillait au delà de ses forces, cuisinait, lavait, repassait, cousait, avec un souci tout campagnard d'économie, sans quitter jamais la maison. Priscille vivait chez les Bridain; elle ne vivait pas de leur vie.

Un jour, madame Bridain, par besoin d'expansion, lui raconta toute l'histoire de la famille; comment elle avait épousé M. Bridain, comptable aux Établissements Lavallée — dans ce temps-là, elle n'avait pas de domestique et pourtant le ménage était bien tenu! — comment ils avaient travaillé toute leur jeunesse, et réalisé, dans leur âge mûr, le rêve de leurs pareils : posséder une maison et un jardin, s'y retirer, après le mariage de l'enfant unique, vieillir doucement, sans rien faire et sans dépenser leurs revenus...

Priscille, absorbée dans son rêve éternel, écoutait, les yeux fixés sur un verre qu'elle essuyait. Elle se réveilla pour dire :

— Ainsi, Madame est heureuse?

— Heureuse!... Pas tout à fait... Cette horrible guerre...

— Madame a perdu quelqu'un?

— Non pas quelqu'un, mais quelque chose... Beaucoup d'argent...

— L'argent n'est rien, — dit Priscille.

Cette affirmation choqua madame Bridain comme un blasphème.

— Parlez pour vous, Priscille! Nous sommes d'un autre avis, nous qui avons vu le quart de nos économies s'en aller avec les fonds russes!... On nous avait garanti ce placement comme avantageux et patriotique, et maintenant, que de petits rentiers sont ruinés! La Russie ne paiera jamais nos coupons, et le tsar que nous avons tant acclamé, où est-il, à présent, le pauvre homme?

— Le tsar...

— Il est mort...

— Le temps n'est pas encore venu où Dieu suscitera le sauveur de la Russie... le sauveur du monde... — murmura Priscille d'un ton mystérieux... — Mais celui qui est humilié sera exalté et celui qui est dans l'ombre montera dans la lumière, comme Lazare quand Jésus-Christ l'appela... Que Madame n'en doute point : les temps sont proches...

Une excitation secrète faisait battre ses paupières et trembler ses mains. Elle répéta :

« Les temps sont proches... »

Et elle cassa le verre qu'elle essuyait.

En janvier 1920, Priscille était encore chez ses maîtres et bien qu'elle fît des allusions ténébreuses à la possibilité d'un départ, les Bridain comptaient la garder longtemps. C'est vers cette époque qu'elle prit l'habitude de monter dans sa chambre, au milieu de la journée et de veiller une partie de la nuit pour lire et pour écrire. Madame Bridain lui représenta qu'elle affaiblissait ainsi sa pauvre santé

et que le travail du ménage en pouvait souffrir. Priscille répondit :

— Je le sais, Madame, mais je ne suis pas libre, et pour compenser le tort que je peux faire à Madame, je la prie de réduire mon gage... Je me contenterai de vingt francs.

Madame Bridain n'en douta plus : Priscille était folle!

Cependant, à force de vivre avec elle, les Bridain avaient fini par l'aimer. Il y a dans les êtres absolument purs, un charme que les êtres plus grossiers subissent sans le comprendre. Sancho Pança suivit Don Quichotte par intérêt, d'abord, et demeura près de lui par affection. Priscille chez les Bridain, c'était Don Quichotte au service de Sancho Pança, Don Quichotte incompris, absurde, obstiné dans sa chimère, moqué parfois et bafoué sans qu'il y prît garde, mais que Sancho devinait meilleur que lui, et plus noble. La pauvre servante avait quelques traits du bon chevalier et toutes ses vertus dont la plus rare, aux yeux du monde, est cette générosité royale qui fait mépris de l'argent.

Par les dimanches de février, les Bridain et les Pouldu déjeunaient de très bonne heure et prenaient le tramway pour Paris. Les jours étaient plus longs, attiédis de vague douceur printanière. Priscille, seule à la maison, s'attardait dans sa chambre sans feu. La Bible de Samuel Séverac était ouverte sur la table, auprès d'un cahier manuscrit. Il y avait, piquée au mur par de petits clous dorés, que traversaient quatre rubans tricolores, un portrait de Nicolas II, découpé dans un journal illustré. Priscille regardait souvent ce visage triste, dont l'expression n'avait rien de majestueux ou de militaire, et cette contemplation lui faisait oublier le cahier qu'elle couvrait, au jour le jour, d'une haute écriture gracieuse, avec quantité de mots soulignés. Sur la couverture de papier bleu, elle avait inscrit, en grosses lettres :

Messages.

Tout à coup, la porte de la maison claquait en se fermant et du vestibule, une voix aiguë appelait :

— Prisci-i-ille!...

Priscille apparaissait dans l'escalier, et descendant en toute hâte, elle répondait :

— Me voilà Madame.

— Où étiez-vous?

— Dans ma chambre.

— Vous deviez grelotter, là-haut?

— Oh! non, Madame. J'avais ma brique pour me tenir les pieds chauds, et mon fichu sur les épaules... Que Madame ne se tourmente pas à cause de moi.

— Vous tomberez malade.

— Non, madame, Dieu me donne la force...

— Et qu'est-ce que vous faisiez, dans votre chambre, par ce froid?

— Je lisais, Madame.

— Vous ne pouviez pas lire en bas?

— Non, Madame...

Le « non » était si ferme, que madame Bridain en recevait un petit choc.

— Bien, ma fille, comme il vous plaira.

Priscille disparaissait dans la cuisine et ses maîtres commentaient l'incident.

— Elle lisait!.. Pauvre créature!.. Elle ramasse les vieux journaux... Elle dévore l'imprimé... Sa malheureuse tête!...

Les voisines s'en mêlèrent. Madame Bridain leur avait trop vanté les mérites de la « perle », pour ne pas exciter leur jalousie. Par-dessus les clôtures qui séparaient les jardinets, ces dames confièrent à madame Bridain, à madame Pouldu, les résultats d'un espionnage sans bienveillance.

— Vous avez, à votre service, une fière travailleuse. Cette nuit, à deux heures, il y avait encore de la lumière chez elle...

— A deux heures, vous êtes sûre?...

— Parfaitement... D'ailleurs, il n'y a qu'à voir cette figure blême et ces yeux!.. Votre Priscille ne dort plus... Elle deviendra neurasthénique...

Madame Bridain s'avisa que Priscille résisterait mieux à la tentation de veiller, si elle restait, le soir, dans la salle à manger bien chaude. Surprise par cette proposition, Priscille n'osa refuser.

— Puisque Madame me l'offre avec bonté, je resterai quelquefois.

Elle prit donc sa place, sous la lampe, parmi les Bridain et les Pouldu, et elle se tenait un peu en arrière du groupe, comme pour s'en isoler. Muette et respectueuse, elle tirait l'aiguille, indifférente à la conversation de ses maîtres, aussi étrangère parmi eux qu'un Thibétain ou un Canaque. Ces gens, qui n'étaient pas méchants, lui inspiraient une répugnance invincible quand ils s'entretenaient de ce qu'ils avaient mangé ou de ce qu'ils mangeraient, quand ils récriminaient sur le prix des choses. Des ventres et des porte-monnaie, point d'âmes! Nulle inquiétude ne troublait cette matérialité épaisse. A la fin, M. Bridain s'endormait, engourdi par la digestion et la chaleur du poële. Léon Pouldu, l'homme au profil concave, au teint jaune de bilieux, se plongeait dans le journal du soir, et la chétive madame Pouldu qui ressemblait à un lapin souffreteux, malgré la suralimentation qu'elle avait subie dès l'enfance, comptait à mi-voix les points de son tricot... Cette femme de trente ans, inquiète et tatillonne, gâtée par ses parents et dominée par son mari, ne se consolait pas d'être stérile, et elle remplissait son existence vide avec de petits devoirs, de petits travaux, de petits soucis qu'elle s'inventait. Dix fois, elle interrompait la convertion, pour chercher son fil, ou son dé, remonter la mèche de la lampe, aller voir si la porte était bien fermée et si le gaz ne fuyait pas.

Ces veillées accablaient Priscille. Elle était torturée par le désir de sa chambre où elle se réfugierait tout à l'heure, où rien ne s'interposerait entre elle et son idée fixe, où les voix intérieures qu'elle connaissait bien lui parleraient dans le silence.

Parfois, elle levait sur ses maîtres ses yeux admirables, d'un bleu d'abîme. L'affreuse vulgarité de ces gens lui apparaissait plus affreuse, et elle se souvenait des paysans de son pays, des vieillards qui venaient, autrefois, faire la veillée chez Samuel Séverac. Figures évanouies, cendre et poussière! Qu'ils étaient beaux les feux de souches pétillants sous la noire crémaillère de l'âtre! Leurs rouges lueurs luttaient avec la lumière jaune de la lampe à huile. Une grosse

bouilloire, remplie de châtaignes, chantonnait doucement dans la cendre, et la petite Priscille s'asseyait sur la pierre du foyer, pour écouter cette chanson de l'eau fumante, auprès du gros chat couleur de pie qui reflétait la flamme joyeuse en ses yeux d'or.

Et pendant que les enfants travaillaient de leurs mains, Samuel Séverac lisait la Bible.

Chez les Bridain, on ne lisait que le journal. Léon Pouldu régalait sa femme et ses beaux-parents du feuilleton, — arrangé pour le cinéma — ou des faits divers drôlatiques... Enfin, le coucou de bois sculpté sonnait dix heures. Priscille devenait plus nerveuse, comme les maniaques dont les habitudes sont dérangées; elle redressait avec effort sa taille courbée; ses cils battaient sur ses yeux élargis; et n'y tenant plus, elle rangeait soigneusement son ouvrage dans la corbeille à couture.

— Ces messieurs et dames n'ont plus besoin de moi? Je peux me retirer?

— Oui, disait madame Bridain, mais il faut vous coucher tout de suite... Ne veillez pas!

Priscille se retirait. A minuit, sa lampe brûlait encore.

IV

Un soir, comme tant d'autres soirs, elle cousait, inattentive aux « faits divers » que Léon Pouldu lisait de sa voix sans inflexions. Soudain, elle tourna la tête, et sa main qui frémissait piqua l'aiguille au hasard, dans l'étoffe.

La légende du tsar ressuscité...

C'était le titre d'un article de journal. Les Bridain et les Pouldu ne paraissaient pas s'en émouvoir, enfoncés dans la torpeur que leur versait la lecture pour les préparer doucement au sommeil.

On nous écrit de Russie...

Il était question de l'amiral Koltchak, dont les troupes avaient pris et perdu Ekaterinbourg, de l'enquête commencée

par le précepteur du tsarevitch et continuée par une commission d'enquête... de la maison Ipatieff où la famille impériale avait vécu les derniers jours, les épouvantables derniers jours de son martyre... d'une chambre basse aux murs criblés de balles... d'une clairière, dans les bois de Koptiaki, où l'on avait trouvé, près d'un puits de mine abandonné, les traces visibles de trois bûchers, et dans les cendres de ces bûchers, des ossements, des bijoux, des débris de toute espèce, identifiés par les témoins qui avaient partagé la vie intime des captifs...

Ces phrases banales, écrites sans art, d'après le texte russe, contenaient tant d'horreur concentrée que l'attention des auditeurs somnolents s'aviva... M. Bridain ouvrit un œil torve... Madame Bridain et sa fille, effleurées d'un même frisson, se rapprochèrent, le buste tendu en avant et les épaules serrées... Dans la petite salle à manger où, choses et gens, tout, excepté Priscille, représentait la laideur incurable et l'irrémissible vulgarité, chaque mot prononcé semblait assombrir l'atmosphère comme dans une salle de cinéma, tandis que sur l'écran des imaginations passaient des formes confuses... Ni les Pouldu, ni les Bridain n'avaient cette puissance d'intuition qui, chez Priscille, suppléait à la culture intellectuelle et au sens critique. Entre un drame shakespearien et un film policier, entre l'assassinat d'un milliardaire par des anarchistes américains et la mort d'un empereur, tué, avec sa femme et ses enfants, après un atroce calvaire, dans la solitude de l'Oural, ils faisaient peu de différence. Mais, les circonstances de cette mort les secouaient physiquement, et les forçaient à la pitié. Quand Pouldu en vint à cette phrase : « ... *la grande-duchesse Anastasie qui vivait encore, malgré ses blessures fut achevée à coups de baïonnette* », madame Bridain s'exclama :

— Quels misérables!... Une jeune fille! tuer ainsi une jeune fille!... Et cette pauvre mère!... Et ce petit garçon!...

Elle ne pensait plus à la qualité des victimes, mais à leurs souffrances et, dans la bonté de son cœur, elle trouvait le mot simple et vrai, le cri de l'instinct arraché aux entrailles de la femme. A ce moment, elle regarda Priscille, comme si elle en attendait une parole qui fit écho à la sienne. Priscille

avait repris son aiguille. Elle s'était remise à coudre, et ne donnait plus aucune marque d'émotion. Madame Bridain l'interpella :

— Priscille!... Vous avez entendu?

— Oui, madame.

— Et que pensez-vous de cela?

— Rien, madame.

— Rien!... Vous n'êtes pas indignée, vous, Priscille, vous qui avez le portrait du tsar dans votre chambre?...

— Madame ne peut pas me comprendre... Pourquoi serais-je indignée, lorsque je suis sûre,... absolument sûre... Non, madame, non, je ne saurais m'expliquer, ce soir... je n'ai pas le don de parler... Mais que madame ne me croie pas indifférente!... J'écoute... Je compare... Je cherche...

Elle laissa tomber ses lunettes...

— Ah! mon Dieu! que je suis maladroite...

Léon Pouldu jeta un coup d'œil de côté vers Priscille et hocha la tête.

— Continue, dit madame Pouldu. C'est comme un roman...

Il reprit sa lecture... L'auteur de l'article résumait l'enquête faite par les Blancs en 1918, et concluait ainsi.

« ... *Il semble qu'on ne puisse garder aucun doute : l'infortuné Nicolas II et sa famille sont bien morts sous les balles des Juifs et des Lettons. Leurs cadavres ont été brûlés, dans la sinistre clairière de Koptiaki.*

Cependant, malgré les témoignages recueillis et les pièces à conviction rapportées par le général D..., une légende est en train de se former, dans la campagne russe, où les paysans ont profité de la révolution sans la comprendre. Une nouvelle court, de l'Ukraine à l'Oural, du Caucase à la Russie blanche, chuchotée dans les isbas, colportée par les rôdeurs et les pèlerins : « Le tsar Nicolas n'est pas mort... » Évadé miraculeusement, il se cache en un lieu inconnu, et les membres de sa famille qui existent encore, à l'étranger, ne soupçonnent pas sa retraite. Un jour, il sortira de l'humiliation et de l'obscurité. Il chassera les Bolcheviks et la Russie redevenue chrétienne, sera sauvée et guérie par le Petit Père... » Telle est la secrète conviction de nombreux moujiks, qui n'ont aucune idée du socialisme et du communisme, et qui continuent de

détester en bloc les riches, les Juifs et les étrangers. Comme ils ne lisent pas de journaux et ne soupçonnent même pas ce qui se passe dans les grandes villes, aucune propagande ne peut les toucher efficacement, aussi l'aventure du faux Dimitri se renouvellera-t-elle tôt ou tard, favorisée par la crédulité paysanne. On verra paraître de prétendus Nicolas II qui trouveront des fidèles pour les suivre et des historiens pour justifier leurs revendications. Déjà, un faux tsarévitch a paru dans un bourg de l'Altaï. Des moujiks lui firent cortège et des fonctionnaires lui présentèrent le pain et le sel... Le général D..., commandant la mission française, se fit amener le jeune garçon et le confronta avec l'ancien précepteur d'Alexis Nicolaïevitch qui reconnut l'imposture.

*On prétend aussi qu'un cousin de l'ex-empereur, le grand-duc *** qui se trouve actuellement à Constantinople partagerait cette croyance populaire. On lui attribue, sans certitude, des propos, tenus à des familiers, au sujet de la retraite du tsar... Mais le grand-duc s'est refusé à toute* interview. »

Léon Pouldu replia le journal et le posa sur la table.

— Si c'était vrai, pourtant! dit madame Bridain... Voyez-vous que les Bolcheviks s'en aillent, que le tsar reparaisse!... Peut-être bien que nos coupons...

— Bah! dit le gros Bridain qui n'avait pas ouvert la bouche, tout ça, c'est des inventions de journalistes. Le tsar est mort, et s'il était encore vivant, jamais il ne remonterait sur le trône. L'avenir est à la démocratie.

— Est-ce qu'elle paiera ses dettes, la démocratie?

— Des fois...

Une discussion suivit, où la politique, l'intérêt et le sentiment se mêlaient dans une complète confusion de mots.

Cependant, Priscille étendait la main vers le journal. Madame Bridain vit ce geste timide :

— Prenez, dit-elle, puisque ça vous amuse... Mais dites-nous votre idée, à vous...

— Je n'ai pas une « idée » à moi, répondit doucement Priscille... L'idée que j'ai me vient d'un autre, de celui qui sait tout et qui parle à mon cœur... Bientôt l'homme de son

conseil surgira de la mort apparente, où il est comme le prophète Jonas dans le ventre du monstre marin... Il y aura alors de grandes tribulations, telles qu'il n'y en a point eu depuis le commencement du monde, mais l'Élu de Dieu vaincra l'ennemi...

Les Bridain et les Pouldu, déconcertés par ce langage, considéraient cette maigre Priscille, au petit visage creusé, dont les yeux extatiques dardaient un double éclair insoutenable.

Elle répéta :

— Il vaincra l'ennemi. Ceux qui auront perdu leurs biens, les retrouveront au centuple.

Les paupières abaissées voilèrent les yeux, et la Sibylle s'effaça dans la servante. Priscille reprit son accent ordinaire pour demander :

— Madame a-t-elle encore besoin de moi?

— Non, vous pouvez monter.

Quand elle fut partie les Bridain et les Pouldu se regardèrent et Léon Pouldu éclata d'un rire forcé.

— La douche!.. Il lui faut la douche!.. Vous avez vu cette figure? Vous avez entendu ce sermon?.. Vite, un docteur!.. Et la douche!...

La grosse maman Bridain baissant la tête, répandait son triple menton sur son corsage, et ne riait pas.

— Qui sait? dit-elle... Priscille n'est pas seule à croire que le tsar n'est pas mort. On a vite fait de rire, mais tous ces gens de Russie, qui ont la même idée, tous ne sont pas fous, je suppose, puisqu'on parle d'eux dans le journal... Et ce qu'on dit, de ce grand-duc qui connaîtrait la retraite du tsar, cela me fait penser que Priscille, après tout, voit peut-être les choses qui sont loin et devine l'avenir... J'ai toujours cru qu'elle était un peu somnambule...

V

Après avoir décidé que Priscille était somnambule madame Bridain se demanda quel profit elle pourrait tirer de cette créature anormale, capable, pensait-elle, de marcher la nuit

sur les toits et de lire dans le futur. Par moments, elle considérait sa bonne avec une appréhension mal déguisée; d'autres fois avec une sorte de respect, comme une machine merveilleuse dont l'usage et le fonctionnement restent mal connus... Priscille qui ne soupçonnait pas les arrière-pensées de sa maîtresse, fut bien surprise quand madame Bridain, d'un air négligent, la consulta sur certain achat d'obligations à lots... Qu'il y eût un moyen de deviner le numéro sortant au prochain tirage, Priscille ne disait ni oui, ni non : les mots d' « obligations » et de « tirage » n'avaient pour elle aucun sens. Un instant, Madame Bridain douta de sa bonne volonté et de ses facultés prophétiques : mais lorsque des gens bornés sont arrachés à leurs préoccupations d'ordre matériel par l'espérance du miracle, ils perdent pied, et déraisonnent aussi bien que des imaginatifs. Madame Bridain ne renonça point à utiliser le pouvoir de la « devineresse » et son intelligence un peu alourdie commença de travailler dans un sens nouveau. On était au début de mars. Priscille avait écrit plusieurs lettres qui restèrent sans réponse. Elle ne dormait plus; son agitation nerveuse redoublait, et la moindre fatigue la cassait en deux comme une très vieille femme. Cependant, elle gardait son inaltérable douceur et s'excusait de ses maladresses avec le plus touchante humilité. Souvent, lorsqu'elle était seule, dans sa cuisine, elle chantait un psaume, de sa voix tremblante, voix d'exilée que tourmente une nostalgie et dont le chant n'est que désir et soupir. Madame Bridain et madame Pouldu se taisaient pour entendre cette faible voix qui leur semblait très lointaine... Elles pressentaient au delà des frontières de leur vie étroite un monde invisible où Priscille habitait en esprit, un monde qui leur serait toujours fermé. Bientôt, troublées dans leur quiétude épaisse, les deux femmes prirent peur. Des pensées inaccoutumées leur vinrent, suggérant l'existence de forces inconnues et posant de vagues problèmes. Avec l'étrange servante, le mystère était entré dans la maison. Madame Pouldu qui craignait la mort, fut obsédée par l'idée de l' « au-delà » et, sans l'avouer à son mari qui se glorifiait d'être libre-penseur, elle alla secrètement à l'église. Les entretiens du soir, sous la lampe, dévièrent vers des sujets scientifiques, tels que l'hyp-

notisme et la suggestion... Léon Pouldu acheta un livre sur Le *Spiritisme à la portée de tous*... Il essaya de faire tourner un guéridon, et s'inquiéta de savoir si la prétendue somnambule n'était pas, en réalité, un médium... Appliquant les principes enseignés par le livre, il voulut mêler Priscille à ses expériences. Elle, qui se souvenait des tentatives faites par les médecins pour l'endormir, refusa toute participation à des exercices diaboliques... Pouldu essaya de l'hypnotiser malgré elle. Quand elle servait à table, il la regardait dans les yeux... Un jour, il l'emmena dans la cave sous prétexte de vérifier l'état d'une pièce de vin et il lui fit tenir, à hauteur de sa figure, une bougie allumée... Il espérait qu'elle s'endormirait du sommeil hypnotique en fixant ce point lumineux... Dans la chambre conjugale, il prenait madame Pouldu comme sujet et l'enveloppait de passes magnétiques, si bien que la pauvre femme, épouvantée par le regard et les gestes de cet homme à la sombre figure, se défendait en faisant le signe de la croix. Alors, Pouldu se mettait à jurer, dans un accès de colère, et il traitait sa chétive épouse de « sotte arriérée » et de « bigote superstitieuse ». Seul, le père Bridain échappait à la contagion mentale qui s'exerçait sur sa famille, préservé par la masse de sa chair gonflée d'un sang lourd. Il mangeait voracement, tandis que sa fille et son gendre perdaient l'appétit. Priscille pouvait veiller ou dormir, être une sainte ou une folle, une voyante ou une comédienne! Le tzar pourvait être mort ou vivant! Lui, Bridain, n'en avait cure, pourvu que la maison fût bien tenue et la cuisine savoureuse. Il disait :

« Les histoires de l'autre monde ne m'empêcheront jamais de boire mon café chaud, avec une goutte de fine... »

Ce fut néanmoins un soulagement pour le bonhomme quand Priscille annonça son départ.

Elle avait dit, tout d'abord :

« Il se peut que je sois appelée subitement... Celui qui me dirige m'ordonne de reprendre ma course... »

Madame Bridain oublia les vertus prophétiques de Priscille pour considérer ses vertus ménagères. Elle entrevit la révolution de palais, la présence d'une nouvelle domestique peut-être exigeante, rapace, voleuse et mal embouchée...

— Comment? s'écria-t-elle. Vous voulez nous quitter! N'êtes-vous donc pas bien chez nous?... J'allais précisément augmenter vos gages...

Priscille rougit.

— Je n'ai pas besoin d'argent, Madame, et je suis pleine de reconnaissance pour les bons maîtres qui m'ont accueillie, mais je ne m'appartiens pas.

— Et quand partiriez-vous?

— La date n'est pas encore fixée.

— Si je trouve, dès maintenant, votre remplaçante et que je ne puisse vous garder...

— J'irai où Dieu voudra. Je ne suis pas inquiète et j'ai la paix de l'âme puisque j'obéis... Madame ne peut pas me comprendre, mais j'assure à Madame que personne au monde n'est plus heureux que moi.

Une semaine passa sans incidents. Madame Bridain se flattait de conserver encore Priscille quand celle-ci confirma sa décision. Elle partirait le 15 mars, et d'ici là, elle devrait aller à Paris pour obtenir un passe-port...

Madame Bridain, effarée, s'écria :

— Un passe-port?... Où allez-vous donc, Priscille?... Dans quel pays étranger...

— Le Maître m'envoie en Italie... à Venise...

— Vous entrerez chez des Italiens?

— Que sais-je, Madame?... Il faut que je parte, dussé-je faire à pied toute la route et demander mon pain aux gens charitables. L'heure décisive est venue... J'accomplirai ma mission et peut-être, si Dieu le permet, Celui qui sauvera le monde prendra soin de la pauvre messagère; il lui donnera, pour finir ses jours, une petite maison, figure temporelle de la Maison du Père où nous nous reposerons pour l'éternité. Je vieillis, madame; je suis faible et lasse, il me serait bien doux de toucher la Terre Promise avant de mourir... Mais n'importe! Je dois lutter, je dois marcher, d'étape en étape...

Madame Bridain lui représenta vainement les difficultés du voyage, dans un pays dont elle ignorait la langue et les mœurs, Priscille opposait à tous les conseils de sa maîtresse l'inexorable douceur de son refus.

Et madame Bridain se résigna, tel Sancho vaincu par Don Quichotte. Priscille avait eu raison d'elle. Subjuguée, la grosse femme accompagna sa servante à Paris, dans les redoutables bureaux de la Préfecture de police. Puis, un soir, à la gare de Lyon, madame Bridain et les deux Pouldu escortèrent Priscille. Léon Pouldu portait la valise brune, madame Pouldu un panier plein de provisions, et ces êtres, point mauvais, mais engourdis naguère dans un égoïsme animal, s'étonnaient eux-mêmes de leur générosité et, par pudeur, tâchaient d'en rire. Pourquoi le départ de Priscille leur laissait-il une tristesse? Quel élément avait-elle ajouté à leur vie, qui l'avait éclairée un instant et qu'elle emportait avec elle? Folle, elle avait failli les rendre fous. Ils le savaient, mais il y avait, dans cette personne mystérieuse, un charme qui ne tenait pas à la beauté physique, ou à la supériorité de l'esprit, une espèce de reflet, venu d'une lumière intérieure et qui la faisait aimer.

Les deux femmes, en lui disant adieu, l'embrassèrent. Léon Pouldu la recommanda aux bons soins des gens qui voyageaient avec elle. Il y avait là un prêtre, deux terrassiers piémontais et un peintre décorateur qui allait précisément à Venise...

Priscille, toujours craintive, toujours cérémonieuse, se dépensait en remerciements et craignait de gêner ses voisins. Les Pouldu et leur mère, redescendus sur le quai, virent sa maigre silhouette immobile contre la vitre de la portière, et ils se rappelèrent le soir d'octobre où elle était arrivée chez eux, coiffée de son chapeau de crêpe, vêtue de sa vieille robe noire, humble, épeurée et singulière.

Madame Pouldu cria :

— Donnez-nous bien vite votre adresse, et des nouvelles.

Priscille répondit une phrase qu'on n'entendit pas. Le train partait...

Où la conduisait-il, vers quel lendemain de bonheur ou de misère? Elle avait jalousement gardé son secret.

Les Pouldu et madame Bridain regagnèrent leur villa où M. Bridain dormait dans son fauteuil, auprès du poêle. Avant de se coucher, madame Bridain monta dans la chambre de Priscille, pour s'assurer que la fenêtre était bien fermée. Sur la muraille, couverte d'un méchant papier à fleurs, les quatre clous qui, la veille encore, fixaient le portrait de Nicolas II,

avaient marqué quatre petits trous. Un fragment de journal traînait sous la table.

Madame Bridain, qui aimait l'ordre, ramassa ce papier et elle allait le chiffonner en boule quand elle aperçut des croix à l'encre en marge du texte imprimé. Priscille avait marqué un entrefilet qui, pour elle, avait sans doute une signification particulière.

Et madame Bridain lut ceci :

*Le grand-duc ***, cousin de l'ex-tzar Nicolas II, est arrivé hier à Venise et s'est installé, pour la saison, à l'hôtel Danidi.*

MARCELLE TINAYRE

(*A suivre.*)

COMMENT J'AI NOMMÉ FOCH ET PÉTAIN

« Moult a appris qui bien connut ahan. »
(Celui-là a beaucoup appris qui a bien connu l'angoisse. *La chanson de Roland*).

Certains esprits estiment que, pour la santé de la nation, l'histoire de la guerre doit être un récit purement conventionnel, où aucune faute militaire n'apparaît, une sorte d'immense image d'Épinal, où tout est parfait, où des décisions infaillibles dominent et entraînent des événements toujours prévus. La vérité est autrement belle, émouvante et instructive. Elle est faite d'erreurs, d'hésitations, de tâtonnements, en même temps que d'énergies triomphantes, de redressements subits, de volontés héroïquement tendues dans la nuit. Voici, sur une des périodes les plus obscures de la guerre et qui a donné lieu aux plus audacieuses légendes, quelques pages où je me suis efforcé de servir uniquement la vérité.

***

A la fin d'octobre 1916, la bataille de la Somme expirait. Si elle n'aboutissait pas à une reprise de terrain considé-

rable, elle avait ébranlé profondément l'ennemi, et nous reconnaissons aujourd'hui, dans la méthode qui l'avait inspirée, le puissant procédé de martèlement par lequel, deux ans plus tard, avec des moyens multipliés, Foch devait effondrer les lignes de Hindenburg. L'armée de Kitchener, la grande armée levée, équipée, entraînée en trois ans par la Grande-Bretagne, avait fait héroïquement son apprentissage de la guerre; mais ses meilleures unités avaient subi des pertes sévères. L'armée française, encore meurtrie de Verdun, venait de fournir, elle aussi, dans les plaines de Picardie, un coûteux effort. Bref, il fallait souffler.

Dans la pensée de tous les chefs militaires alliés, cette interruption ne devait être qu'une courte trêve. L'entrée en scène de l'Amérique n'apparaissant pas alors comme vraisemblable [1], les Alliés ne couraient que des risques à attendre; la Russie qu'on sentait travaillée par des intrigues diverses et un sourd et profond malaise, tenait encore, mais pour combien de mois? C'est dans ces quelques mois qu'il fallait gagner la guerre.

Les 15 et 16 novembre 1916, les commandants en chef des armées alliées, ou leurs représentants, se réunissaient à Chantilly pour arrêter le prochain plan de campagne. De l'avis unanime, pour que ce plan donnât des résultats décisifs, deux conditions étaient indispensables :

1° Toutes les armées alliées : britannique, française, italienne, russe, russo-roumaine, armée de Salonique, devaient attaquer simultanément;

2° Ces attaques devaient embrasser de très vastes secteurs.

Si jusqu'alors les offensives de la coalition n'avaient pas eu raison des empires centraux, c'est qu'elles avaient toujours été discordantes ou limitées à des secteurs trop étroits.

Les résolutions furent consignées dans un protocole dont voici les deux passages essentiels :

Pour interdire à l'ennemi toute reprise de l'initiative des opérations, les armées de la coalition seront prêtes à entreprendre des offensives d'ensemble dès la première quinzaine de février 1917, avec tous les moyens dont elles disposeront.

1. La propagande allemande annonçait que le gouvernement de Washington allait mettre l'embargo sur les munitions destinées aux Alliés.

Si les circonstances ne s'y opposent pas[1], *ces offensives d'ensemble seront déclenchées sur tous les fronts aussitôt qu'elles pourront être concordantes...*

On définissait la *concordance* en spécifiant qu'il ne devrait pas s'écouler plus de trois semaines entre les dates initiales des offensives déclenchées sur les divers fronts.

Jusque là, il était décidé que des attaques partielles ne laisseraient à l'adversaire aucun répit.

Ces résolutions furent approuvées telles quelles par tous les gouvernements. En particulier, et contrairement aux récits fantaisistes de certains « renseignés », le Comité de guerre Français (dont je faisais alors partie) les adopta sans leur opposer aucune objection. Elles étaient l'expression même du bon sens.

Conformément à ces décisions, le général Joffre, dès le 27 novembre 1916, dressait le plan d'une puissante offensive franco-britannique sur l'ancien front élargi de la bataille de la Somme : le groupe des armeés du Nord attaquerait entre la Somme et l'Oise, tandis que l'armée anglaise attaquerait entre Bapaume et Vimy.

L'attaque devait être prête pour le 1er février 1917. Une attaque secondaire de la 5e armée, au nord de l'Aisne, se déclencherait quinze jours plus tard.

Ainsi, une nouvelle bataille de la Somme, poursuivie sur un front plus étendu et qui ferait tomber, sans les aborder de front, mais en les menaçant par le Nord, puis par le Sud-Est, le massif du Laonnois, et le redoutable plateau de Craonne : tel était dans ses lignes principales le plan du général Joffre.

Mais cette grande offensive, sur le principe de laquelle tout le monde était d'accord, quels en devaient être et la méthode et l'exécutant? C'est ici que les divergences se manifestaient.

Le général Foch, qui commandait les troupes françaises engagées depuis plus de quatre mois dans la bataille de la

1. Dans de nombreuses publications, et même dans des rapports officiels, qui prétendent reproduire textuellement le protocole, la phrase : « *Si les circonstances ne s'y opposent pas* » est remplacée par la phrase : « *Si les circonstances l'exigent* ». Cette falsification altère sensiblement le sens du document.

Somme (groupe des armées du Nord), eût voulu reprendre la bataille dans le plus bref délai, par les mêmes moyens et avec toutes les ressources disponibles de l'armée française. Mais son avis n'était pas partagé par le Grand Quartier Général.

La bataille de la Somme avait été, pour ce dernier, une déception. Il estimait que les résultats obtenus n'étaient pas proportionnés aux moyens employés. On reprochait au général Foch cette longue suite d'assauts à objectifs limités, cette prodigalité d'artillerie. On opposait cette progression lente et lourde au coup droit foudroyant qui, en octobre, à Vaux, avait crevé de part en part l'épaisse cuirasse de l'ennemi, ses huit lignes de tranchées, et amené la capture de son artillerie. Non, ce n'était pas la méthode massive et pesante de la Somme qui pouvait nous permettre de vaincre en quelques mois, pas plus que la tactique rationnelle et sage par laquelle Pétain, de février à juillet 1916, avait sauvé Verdun de la ruée allemande. C'est la jeune école de Verdun qui nous apportait la clef de la victoire. Après des années de guerre stagnante, elle avait pour elle les espoirs qu'elle faisait luire dans tous les cœurs.

Pourtant les critiques ne manquaient pas à la nouvelle méthode. Comparée à la grandiose offensive projetée, l'affaire de Vaux était-elle autre chose qu'*un coup de main* heureux, exécuté à l'aide de moyens puissants, sur un terrain toujours bouleversé où l'ennemi n'avait jamais pu s'incruster? Un tel changement d'échelle et dans des conditions si différentes était-il conforme à la prudence? — Ainsi, l'armée se partageait entre deux écoles : l'école sévère de la Somme et la jeune et brillante école de Verdun

Dans l'état des forces en présence, des deux écoles, quelle était la meilleure? La méthode qu'il fallait adopter, était-ce le martèlement répété du front retranché ennemi ou sa rupture en quelques heures de part en part? L'offensive à la Foch ou la ruée à la Broussilof? Angoissante alternative, dont pouvait dépendre le sort du pays et qui entraînait, suivant qu'on penchait dans un sens ou dans l'autre, des choix tout différents dans le haut commandement.

Cette alternative se posait immédiatement devant le cabinet que M. Briand, le 12 décembre 1916, venait de reconstituer.

Si, malgré les instances amicales de son chef, je refusai de demeurer dans son nouveau ministère, c'est que la majorité de ses membres — je le savais — était, sur cette question essentielle, d'un avis opposé au mien et acquise à la nouvelle méthode de Verdun contre la méthode de la Somme.

Aujourd'hui, par les documents allemands, et notamment par les mémoires de Ludendorff et de Hindenburg, nous connaissons toute la gravité de la situation dans laquelle se trouvait l'armée allemande à la fin de la bataille de la Somme, la formidable secousse qu'elle avait subie, son énorme usure en hommes et en munitions. Nous savons que, *dès octobre 1916*, pour ne pas subir encore une pareille attaque sur le même front, l'ennemi préparait fébrilement, à 30 kilomètres en arrière, la fameuse ligne fortifiée de Hindenburg, et que *le 4 février 1917*, aussitôt cette ligne achevée, il donnait l'ordre du repli méthodique. Nous savons enfin que, si les hommes non entraînés ne lui manquaient pas encore, ses réserves de soldats *endivisionnés* étaient épuisées autant que ses stocks de munitions. Le général Ludendorff déclare que l'automne 1916 fut la période la plus critique qu'ait connue l'Allemagne jusqu'à l'été de 1918.

Le maréchal Foch est donc fondé à dire que si on avait voulu ou pu suivre son avis et poursuivre, ou du moins recommencer promptement, la bataille de la Somme, l'armée allemande vraisemblablement aurait été incapable « d'étaler » et qu'elle eût été mise à genoux dès 1917. Cette constatation ne vise pas d'ailleurs à une injuste et trop facile critique du passé. Durant la guerre, c'est dans l'incertitude de l'état exact de l'ennemi qu'on doit prendre les décisions les plus graves, et aucune ne va sans risque. Pour les apprécier et les comprendre, l'équité commande de les confronter non avec les renseignements qui nous viennent une fois la paix faite, mais avec ceux qu'on possédait à l'heure où il fallait décider. Instaurer une méthode de guerre plus rapide, qui accrût nos chances de vaincre avant que la Russie ne fléchît, voilà les motifs profonds des choix arrêtés en décembre 1916, à une époque où nul ne pouvait escompter l'intervention de l'Amérique. Ceux-là mêmes qui préconisaient — et c'est mon

cas — d'autres décisions, ne sauraient méconnaître la gravité de ces motifs.

***

C'est le général Nivelle, ayant sous ses ordres le général Mangin, qui commandait l'armée de Verdun, lors de la brillante reprise de Vaux en octobre 1916. C'est à lui que le général Joffre résolut de confier le commandement du groupe des armées du Nord, c'est-à-dire du groupe d'armées auquel incombait le rôle principal dans la grande offensive projetée. Dès le début de décembre 1916, il faisait part au général Nivelle de cette intention et de ses projets.

Ce choix, — logique, puisqu'il s'agissait d'appliquer, sur une échelle grandiose, la nouvelle méthode de Verdun, — entraînait une grave conséquence : le général Foch devait être relevé, au préalable, du commandement du groupe d'armées du Nord.

Mais des modifications plus importantes encore allaient être apportées au Haut Commandement. Le 12 décembre, le général Joffre, tout en gardant le titre de commandant en chef des armées françaises sur tous les fronts, était nommé conseiller technique du Gouvernement à Paris. Conformément à son avis, le général Nivelle était nommé commandant en chef des armées du Nord et du Nord-Est.

La victoire de Douaumont (15 décembre 1916), plus brillante encore que celle de Vaux et conduite suivant les mêmes principes, ne pouvait que justifier cette décision.

Le 15 décembre, après cette victoire, le général Nivelle disait adieu en ces termes à l'armée de Verdun :

« L'expérience est concluante. Notre méthode a fait ses preuves. La victoire est certaine, je vous en donne l'assurance. L'ennemi l'apprendra à ses dépens. »

Le commandement du groupe des armées du Nord redevenait libre. Il ne fut pas laissé au général Foch, mais confié au général Franchet d'Esperey.

Je touche ici à un point d'histoire particulièrement délicat et qui a donné lieu aux légendes les plus surprenantes et les plus tendancieuses.

On a prétendu que le général Foch avait été disgracié à la suite d'interventions de certains partis politiques. C'est une invention pure et simple.

Si l'amiral Lacaze, chargé de l'intérim de la Guerre avant l'arrivée du général Lyautey, a signé, après une vive résistance, le décret qui relevait le général Foch de son commandement, ce fut sur la demande formelle et réitérée du général Joffre au Comité de guerre.

Le général Foch gardait son titre de commandant de groupe d'armées et était placé à la tête d'un bureau d'études militaires à Senlis. C'était une disgrâce déguisée, mais pourtant une disgrâce, qu'il supportait avec dignité mais non sans en être profondément meurtri.

Ce n'est pas seulement sur les choses futiles que *la mode* exerce son empire mais dans les domaines les plus graves. L'engoûment provoqué dans certains états-majors, par les récentes victoires de Verdun créait contre la bataille de la Somme et contre son chef un état d'esprit que nous avons peine aujourd'hui à imaginer, dans l'atmosphère de gloire qui enveloppe le maréchal Foch. Ses qualités les plus caractéristiques avaient cessé de plaire. On le disait maintenant obscur dans ses ordres, incohérent, « apocalyptique » (*sic*); une grave maladie, qu'on décrivait, lui enlevait cette lucidité supérieure, cette logique héroïque dans l'action qui avaient fait sa gloire. Tout en rendant hommage à son passé, on le roulait « dans le linceul de pourpre où dorment les Dieux morts ».

Répétons-le : le décret qui, en décembre 1916, releva le général Foch de son commandement actif fut d'initiative purement militaire et motivé par des raisons purement militaires. C'est là un fait qui ne saurait souffrir aucune contestation.

***

Une autre conséquence importante des décisions générales adoptées fut la publication, le 16 décembre 1916, d'une nouvelle instruction « visant le but et les conditions d'une action offensive d'ensemble ». A la fin de 1915, après les leçons de l'Artois et de la Champagne et sur l'initiative notamment du général Foch et du général Pétain, une instruction géné-

rale, rationnelle et prudente, avait été substituée à celle du début de la guerre. C'est cette Instruction que le général Foch au cours de la bataille de la Somme, rappelait en ces termes (31 juillet 1916) : « Nulle attaque d'infanterie ne devra être déclenchée sans qu'on ait acquis la certitude, par l'examen approfondi des photographies aériennes, que la position à enlever est mûre pour l'assaut ». L'instruction de décembre 1916 s'efforçait de codifier les principes de la nouvelle méthode offensive : excellente en maintes parties où elle tenait compte des progrès remarquables réalisés par la tactique et l'instruction de notre infanterie, elle semblait sur d'autres points revenir aux errements de 1914, et les règles plus hardies qu'elle édictait n'étaient pas sans comporter des interprétations téméraires.

De toutes ces mesures, la plus caractéristique était la nomination du général Nivelle comme commandant en chef.

Le général Foch écarté, et la décision de principe une fois prise d'appeler au haut commandement un des chefs, plus jeunes, révélés par la guerre, le choix du gouvernement pouvait hésiter entre deux noms : Pétain et Nivelle. Le général Pétain, le sauveur de Verdun aux jours sombres de février et mars 1916, jouissait auprès des troupes, officiers et soldats, d'un prestige et d'une popularité exceptionnels; commandant le groupe des armées du Centre, dont l'armée de Verdun faisait partie, il avait par conséquent présidé aux batailles de l'automne autour de la forteresse, mais on savait qu'il était loin de tirer de ces brillants « coups de main » les mêmes conséquences illimitées que la jeune École de Verdun. Puisque la future offensive devait être conduite suivant les principes de la nouvelle École, le choix du général Nivelle était un choix logique, comme le premier choix qui le destinait au commandement du groupe d'armées du Nord.

Le lecteur qui a bien voulu me suivre jusqu'ici sera je crois, persuadé, contrairement à la malignité de certaines indiscrétions, que dans les décisions que je viens de rappeler, ce sont des questions de doctrines et non des questions de personnes qui ont joué le grand rôle. Les partisans de Pétain pas plus que ceux de Nivelle, et c'est à leur honneur, ne songeaient à la gloire d'un homme, mais au succès de la guerre.

***

Lorsque le général Lyautey, appelé du Maroc pour devenir ministre de la Guerre, arriva à Paris le 22 décembre, il se trouvait en présence de tout un ensemble de mesures arrêtées sans son assentiment : le général Joffre nommé conseiller technique auprès du gouvernement; le général Nivelle remplaçant le général Joffre; le général Franchet d'Esperey remplaçant à la tête des armées du Nord le général Foch qui était relevé de tout commandement effectif.

La conséquence fut que le général Lyautey refusa tout d'abord de s'installer rue Saint-Dominique. Il estimait qu'une décision capitale comme celle du choix du nouveau général en chef, n'aurait pas dû être prise en son absence, et les pouvoirs attribués au général Joffre lui semblaient prêter à une confusion d'autorités. Les négociations furent laborieuses pour venir à bout de sa résistance. L'élévation du général Joffre à la dignité de maréchal de France permit (26 décembre) de lever les dernières difficultés.

La crise du commandement se trouvait ainsi résolue. Un des premiers actes du nouveau ministre fut de confier au général Foch le commandement du groupe d'armées de l'Est durant la mission en Russie du général de Castelnau. Mais ce n'était là qu'un intérim.

***

Aussitôt nommé, le général en chef s'occupait activement de dresser les plans de la future bataille et d'en fixer la méthode.

En premier lieu, il modifiait profondément le plan du général Joffre.

Au grand front rectiligne Nord-Sud : Vimy-Arras-Soissons, sur lequel devaient attaquer les armées britanniques et le groupe des armées du Nord, il ajoutait le front d'attaque non moins important Soissons-Reims. A l'énorme bataille frontale se substituait ainsi une bataille en équerre plus grandiose encore. Abordant de front le formidable plateau de Craonne, pierre angulaire des lignes allemandes, que Joffre

voulait manœuvrer, lui, par les ailes, c'est entre Soissons et Reims qu'il comptait briser d'un seul choc toute l'épaisseur des lignes allemandes.

Quant à la méthode d'attaque que prescrivait, dès la fin de décembre 1916, le général Nivelle, c'était celle des récentes batailles de Vaux et de Douaumont, amplifiée à une échelle décuple. Même conception, mêmes instructions essentielles :

préparation d'artillerie embrassant toute la profondeur des positions allemandes;

assaut brutal ininterrompu dépassant la dernière ligne de l'ennemi et capturant son artillerie lourde;

feu roulant, c'est-à-dire voûte de feu précédant de 70 mètres la première ligne d'infanterie lancée à l'attaque; vagues rapides d'assaut se succédant à courts intervalles réguliers et dépassant hardiment les organisations ennemies non détruites, qu'achèveraient de réduire de petites colonnes de réserves.

Dans une note pour le Comité de guerre, le général Nivelle écrivait, le 14 janvier 1917 :

« Nous romprons le front allemand quand nous voudrons, à condition de ne pas nous attaquer au point le plus fort et de faire l'opération par surprise et attaque brusquée, en vingt-quatre ou quarante-huit heures ».

Passé ce délai, si la rupture n'était pas obtenue, il serait inutile d'insister. Dans l'horaire définitif, c'est en *huit heures* que devaient être traversées les trois et quatre positions allemendes, soit neuf à douze lignes de tranchées, réparties sur une épaisseur de huit à douze kilomètres.

L'assaut entre Reims et Soissons devenant l'opération principale, un puissant groupe de trois armées, le G. A. R. ou groupe d'armées de rupture, fut affecté à cette offensive. Le général Nivelle avait songé tout d'abord à mettre à sa tête le général Pétain; mais celui-ci n'approuvait pas l'attaque directe de Craonne et proposait de « travailler en plaine », c'est-à-dire, en fait, de revenir au plan primitif de Joffre. A la suite de cette discussion, le général Nivelle lui fit savoir qu'il assumerait lui-même la direction des opérations, et il chargea le général Micheler (qui s'était distingué dans la bataille de la Somme) du commandement du G. A. R.,

mais sans faire ratifier [1] cette désignation par le gouvernement. L'ordre portait qu'il exercerait *par délégation du commandant en chef et sous réserve de son approbation*, les pouvoirs de commandant du groupe d'armées.

La situation du général Micheler vis-à-vis du commandant en chef n'était donc pas parfaitement nette. Sa situation vis-à-vis de son principal subordonné, le général Mangin, commandant la 6e armée, ne l'était pas davantage. Des trois armées du G. A. R. la 6e avait la plus rude tâche à remplir et disposait aussi des ressources les plus puissantes; c'est elle qui devait déboucher dans la plaine de Laon, à l'aube du second jour; mais le général Mangin se plaignait d'être à la fois bridé et mal secondé par son chef hiérarchique. A la suite d'un conflit qu'il avait eu peine à apaiser, le général Nivelle écrivait, le 13 février, au général Micheler, pour l'inviter à la conciliation : « S'il reste une divergence de vues, ajoutait-il, vous me la soumettrez ». Le général Micheler se plaignait, par la suite, de ne plus pouvoir donner d'ordres au général Mangin, et les relations entre les deux chefs restaient tendues et hostiles.

Néanmoins les préparatifs étaient poussés avec ardeur et confiance. Dans sa note du 14 janvier, le général Nivelle avait marqué avec force la nécessité d'attaquer le plus vite possible, dès février ou mars. Mais, si le front de la Somme se trouvait tout appareillé, l'organisation du secteur Reims-Soissons exigeait des mois de travaux. En avril, les préparatifs étaient loin d'être terminés.

Aucun secret n'était, d'ailleurs observé sur ces préparatifs non plus que sur les plans d'offensive. A travers toute la France, dans les salons comme dans les villages, il n'était question que du grand assaut qui mènerait « les Noirs de Mangin » jusqu'à Laon. Mais, chose curieuse, il semble que les Allemands se soient méfiés des renseignements trop abondants que leur procuraient ces indiscrétions. N'y avait-il pas là un piège pour dissimuler une offensive dans d'autres secteurs? La disproportion leur apparaissait trop grande entre les plans ainsi claironnés et les préparatifs que leur révélaient

1. Les commandants d'armée et de groupes d'armées devaient être nommés par un décret signé du Président de la République et du Ministre de la Guerre.

leurs observateurs. Jusqu'au milieu de février, leur vigilance se trouvait ainsi dispersée sur tout le front. Nous savons aujourd'hui, par les mémoires de Ludendorff[1], comment le 15 février 1917 ils connurent, avec une précision complète, nos projets.

Dès le début de janvier 1917, le général en chef, escomptant un déclenchement prochain de l'offensive, envoyait aux généraux Micheler, Franchet d'Esperey et Pétain des instructions détaillées pour être transmises à toutes les unités qui devaient participer à la bataille. Pour stimuler l'ardeur des soldats, ordre était donné de les initier à la grandiose opération dont ils allaient être les acteurs; à cet effet, chaque commandant (ou faisant fonctions) était mis en possession, non pas seulement du plan d'opérations intéressant son unité, mais d'un plan bien plus étendu indiquant les objectifs du corps d'armée et des deux corps d'armée adjacents, l'horaire prescrit de leur progression, les effectifs engagés, etc. Bien que l'attaque fût retardée au delà de mars, tous ces renseignements se trouvaient, avant le fin de janvier, entre les mains notamment des officiers de la 2e division d'infanterie qui, à cette époque, occupait encore un secteur de Champagne, mais devait être transférée en temps utile devant le plateau de Craonne pour lui donner l'assaut. Or, le 15 février 1917, dans un coup de main, un élément de tranchée fut emporté par les Allemands devant Maisons-de-Champagne et, sur le corps d'un capitaine tué, appartenant à cette division, les Allemands trouvèrent un plan précis de l'offensive projetée sur les plateaux de Vauclerc et de Craonne. Ils eurent ainsi deux mois pleins pour organiser, entre la première et la seconde ligne de leur première position, par un entrecroisement de mitrailleuses et de canons-revolvers sous coupoles bétonnées, « cette ligne de mort infranchissable » sur laquelle devait expirer l'élan héroïque de notre infanterie.

1. Voici le passage de Ludendorff (*Souvenirs de ma vie*, t. II, p. 16, traduction française) : « Vers le milieu de février 1917, en Champagne, sur le théâtre des combats de septembre 1915, nous avions réussi une action locale destinée à améliorer notre position. Parmi les prises, se trouvait un ordre de la 2e division d'infanterie, en date du 29 janvier, qui annonçait clairement une grande attaque sur l'Aisne pour le mois d'avril. C'était une indication extrêmement importante, qui nous permit de ne prêter qu'une oreille distraite aux nouvelles relatives à des attaques en Lorraine et dans le Sundgau. »

Cette trouvaille, pour nous tragique[1], ne livrait pas seulement à l'ennemi le secret d'une attaque locale, elle lui révélait à la fois et le secteur principal de notre offensive et sa méthode. Il lui suffisait d'exécuter sa retraite méthodique sur la ligne de Hindenburg pour pouvoir accumuler sur un court secteur, déjà formidable, ses moyens de défense.

***

Le haut commandement sut-il, à l'époque, qu'une partie de ses plans était (ou pouvait être) tombé entre les mains de l'ennemi? Il semble qu'aucun indice ne l'en ait averti. Pendant tout le mois de février, l'optimisme et la confiance régnaient au Grand Quartier Général. L'accord était complet avec les Anglais, complet avec tous les grands collaborateurs de la future bataille. Sans doute, à mesure que les semaines passaient, le général Mazel, qui commandait de Reims à Craonne, s'inquiétait davantage des préparatifs allemands considérables qui, depuis le 4 février, lui étaient signalés devant son front, et son inquiétude se communiquait peu à peu au général Micheler. Mais un vaste et magnifique espoir emportait tout cela, l'espoir de la victoire libératrice, qui rejetterait en quelques jours l'envahisseur derrière la Meuse, peut-être derrière le Rhin.

Toutefois, pour que la rupture escomptée et son exploitation intensive donnassent tous leurs fruits, le mode d'entente, si cordial qu'il fût, tel qu'il existait entre les états-majors français et britannique, ne pouvait suffire. Comment coordonner la marche foudroyante des deux armées vers Bruxelles, vers Namur, si une même volonté ne commandait à tous? C'est pourquoi, le 26 février, les deux gouvernements signaient

1. Il ne faut pas confondre cet incident avec l'incident analogue de la tête de pont de Sapigneul, dont il a été mainte fois parlé et qui, le 5 avril 1917, fit tomber aux mains des Allemands le dispositif de l'attaque du fort de Brimont et des deux tiers du secteur Reims-Craonne. Ce dernier incident fut porté immédiatement à la connaissance du Grand Quartier Général qui, d'ailleurs, le laissa ignorer du Gouvernement et n'apporta aucune modification à ses ordres. Cette capture permit à l'ennemi d'organiser à loisir (notre plan d'attaque sous les yeux), ses divisions et ses batteries d'intervention. Mais l'incident, bien plus grave, de Maisons-de-Champagne ne nous a été révélé que par les Mémoires de Ludendorff.

à Calais une convention qui subordonnait le général Haig aux directives du général Nivelle, et chargeait celui-ci de *coordonner* les mouvements des deux armées. Cette convention, tout à l'honneur de M. Briand et de M. Lloyd George, est très analogue à celle qui fut signée, en mars 1918, lors de la fameuse entrevue de Doullens. Mais elle était essentiellement transitoire; elle devait prendre fin aussitôt que le gouvernement anglais estimerait terminées les opérations de l'offensive qui en avait été le motif.

A l'heure même où se signait cet accord si important, des événements considérables se produisaient ou allaient se produire, qui bouleversaient la situation.

Et tout d'abord, le repli allemand. Ce repli, nous l'avons dit, avait été décidé en principe dès l'automne 1916 : la ligne de Hindenburg aussitôt terminée, l'ordre d'exécution méthodique était donné, *le 4 février*, sous la forme conventionnelle arrêtée d'avance : « Exécutez Alberich [1] ».

L'évacuation fut si habilement conduite que, durant trois semaines, et en dépit de certains renseignements apportés par les réfugiés, elle échappa aux états-majors anglais et français. Le 24 février, les troupes anglaises cantonnées dans la région de l'Ancre, constataient avec surprise qu'elles n'avaient plus d'ennemis devant elles.

L'attaque projetée de la 5e armée anglaise tombait, dès lors, dans le vide. Cet événement provoquait un conflit immédiat entre les hauts commandements français et anglais, conflit que rendait plus aigu la forme impérative et peu protocolaire de la première directive adressée le 27 février par le Grand Quartier Général au maréchal Haig, en vertu de l'accord signé la veille à Calais. La jugeant inacceptable dans le forme et dangereuse quant au fond, le maréchal Haig la transmettait à Londres sans répondre et saisissait son gouvernement des inquiétudes que lui inspirait l'attaque projetée dans les conditions que créait le repli allemand. La grande offensive britannique n'allait-elle pas, désormais, être un coup d'épée dans l'eau, cependant que l'ennemi, sachant que le gros des forces anglaises donnait dans le vide, frapperait plus au nord?

1. Ludendorff, *Souvenirs de guerre*, t. II, p. 11-16 (traduction française).

C'est dans ce sens, *et le 4 mars seulement*, après avis du War Committee, que le général Haig répondit au général Nivelle qui saisit de son côté le gouvernement français. L'incident s'envenima. M. Briand, dans une lettre à Lloyd George (6 mars) accusait « les tendances répétées du maréchal Haig à se dérober aux instructions qui lui sont données, à remettre sans cesse en question l'offensive elle-même, le plan d'opérations, et cela à un moment si voisin de l'exécution ». Il demandait, en conséquence, que le « maréchal Haig fût mis en demeure de se conformer, sans aucun retard, aux décisions de la conférence de Calais et aux instructions du général Nivelle ». Sinon, celui-ci renoncerait à assurer l'unité des opérations.

Tandis que ce conflit se déroulait, le repli allemand se poursuivait sans être d'aucune manière inquiété par les Alliés. Vainement le général Franchet d'Esperey, à plusieurs reprises et notamment par une lettre du *4 mars*, avertissait le général en chef de la retraite vraisemblable et prochaine de l'ennemi devant son front et lui demandait l'autorisation de précipiter l'attaque : *le 7 mars* seulement, le général Nivelle lui répondait que l'hypothèse était invraisemblable et que rien ne devait être changé au plan d'opérations [1].

Quelques jours plus tard, les Allemands effectuaient en toute tranquillité leur grande retraite entre Arras et Soissons, laissant derrière eux toute une zone dévastée sur une distance rectiligne de 250 kilomètres.

Ce repli neutralisait les trois quarts du front d'attaque projeté; d'Arras à Soissons, l'offensive franco-britannique tombait dans le vide.

En même temps, le général Mazel voyait se développer devant lui, de Craonne à Reims, les formidables préparatifs de la résistance allemande. Il s'ouvrait directement de son

1. Voici le passage essentiel de la réponse du 7 mars du général Nivelle :

« Il paraît peu vraisemblable que l'ennemi abandonne sans combat, ou même sans résister à outrance, l'un des principaux gages qu'il tient sur notre sol, c'est-à-dire la ligne la plus rapprochée de Paris, jalonnée par Roye, Noyon, Soissons.

» Quoi qu'il en soit, on ne peut baser un plan sur des hypothèses.

» Je décide, en conséquence, de ne pas changer, dans son ensemble, le plan d'opérations de 1917. L'attaque préparée par le G. A. R. ne paraît pas devoir être influencée par le repli allemand.

« *Signé* : NIVELLE. »

angoisse au général Lyautey, estimant désormais irréalisable la rupture en profondeur. Le général Micheler, de son côté, s'efforçait de convaincre le général en chef de la nécessité de modifier profondément le plan et les méthodes d'attaque en présence des circonstances nouvelles.

Un autre événement, d'une portée incalculable, aggravait encore la situation : la décomposition du régime tzariste, entraînant la révolution à Pétrograd et la paralysie de l'armée russe. C'est le 12 mars que la révolution triomphait, le 16 que le tzar abdiquait; mais, dès le début de mars, aucun homme renseigné ne pouvait se faire illusion sur l'état de la Russie et l'impuissance (au moins momentanée) de son armée. Il fallait donc renoncer à l'espoir d'une offensive quelconque sur le front Est. La paralysie de l'armée russe entraînait celle de l'armée roumaine, et par suite celle de l'armée de Salonique. Elle entraînait aussi l'immobilité de l'armée italienne, car celle-ci n'était pas à ce moment en état de prendre l'offensive alors que l'Autriche disposait contre elle de toutes ses forces.

Si donc les armées franco-britanniques attaquaient, elles attaqueraient seules.

Un dernier événement, prodrome d'un autre événement d'une portée, lui aussi, incalculable, achevait de transformer complètement la situation des belligérants : le 1er mars, l'incident germano-américain au sujet du Mexique, puis l'armement des bateaux américains contre les sous-marins, aggravaient encore la tension qui existait entre l'Allemagne et les États-Unis depuis la rupture (1er février 1917) des relations diplomatiques. La guerre était inévitable et prochaine [1].

***

Tandis qu'en quinze jours ces coups de théâtre se succédaient avec une surprenante vitesse, quel était le rôle du Ministre de la Guerre?

Dès le début, le général Lyautey avait marqué quelque surprise devant les plans de la future offensive, qui lui semblaient plus grandioses que solides. Il demandait des projets

1. C'est le 3 avril, comme on sait, que les États-Unis proclamèrent l'état de guerre avec l'Allemagne.

bien établis « et non de la littérature ». Lorsqu'au début de mars, la situation s'étant modifiée du tout au tout, il constata que le général en chef estimait n'avoir rien à changer à ses instructions, sa surprise se changea en une réelle inquiétude.

Le général Lyautey a souvent conté, depuis la fin de la guerre, sa dramatique conversation avec le colonel Renouard, chef du 3e bureau (bureau des opérations) au Grand Quartier. Celui-ci avait été chargé par le général Nivelle d'exposer au ministre les plans définitifs de l'offensive. Le colonel avait longtemps servi sous les ordres du général Lyautey qui avait pour lui beaucoup d'affection et d'estime et le tutoyait. Le colonel, raide et guindé, développait son exposé, quand brusquement le général Lyautey lui demande ce qu'au fond de lui-même, il pense de tout cela. L'officier refuse de répondre : il n'a pas d'avis personnel à exprimer; il n'est que le porte-paroles du général en chef. Le ministre insiste; il le prend par les épaules; il l'adjure d'oublier pour un instant qu'il est en mission commandée et de parler à cœur ouvert. Celui-ci se trouble, s'émeut et d'un mot foudroyant révèle toute son angoisse.

J'ai longtemps cru — et toute l'armée a cru comme moi — que le colonel Renouard était le stratège obstiné qui, malgré tous les avertissements, avait maintenu inchangés les plans de l'offensive de 1917. En 1918 j'ai appris par des officiers du 3e bureau, qu'en réalité, il avait, en temps utile, écrit au général en chef une lettre où il lui présentait respectueusement ses objections. Cette lettre n'avait eu aucun résultat, mais la copie en figurait dans le registre de la correspondance du 3e bureau. Quand le général Nivelle quitta Compiègne, son chef de cabinet, le colonel d'Alençon serait venu au 3e bureau et aurait fait arracher du registre la pièce en question.

Le colonel, depuis général, Renouard est mort tristement en juin 1918 lors de la retraite du Chemin des Dames. Il avait supporté stoïquement, en silence, une responsabilité qui ne lui incombait pas. Ce n'est que justice de rétablir la vérité.

On a dit et écrit que, si le général Lyautey était resté ministre de la Guerre, il aurait changé le généralissime et évité l'offensive d'avril. Ce qui est exact, c'est que, dans les pre-

miers jours de mars, le général Lyautey a songé effectivement à mettre un autre chef à la tête de nos armées. Il ne s'en est point caché, et j'ai d'ailleurs trouvé au ministère des traces écrites de cette intention. Mais il s'est bien vite convaincu que la chose était moralement impossible et il s'est alors employé à rétablir l'accord entre le général Nivelle et ses subordonnés, en même temps qu'à ramener le chef des armées à une appréciation plus exacte des possibilités.

Il fallait, avant tout, mettre fin au conflit Haig-Nivelle. A cet effet, le général Lyautey partit le 12 mars pour Londres, avec M. Ribot (qui remplaçait M. Briand retenu à Paris) et le général Nivelle. L'accord ne fut point aisé. Satisfaction fut avant tout donnée, quant à la forme, au maréchal Haig : la lettre du 6 mars fut retirée. Quant au fond, on s'accorda sur une interprétation moins stricte de la convention de Calais, le maréchal Haig restant libre de ne pas exécuter les directives qui lui seraient indiquées dans le cas où il les estimerait de nature à compromettre la sécurité de son armée. Dans ces conditions, le maréchal signa l'acceptation suivante :

J'accepte la convention ci-dessus, étant toutefois entendu que, si je suis parfaitement décidé à appliquer l'accord dans son esprit et dans sa lettre, l'armée britannique et son commandant en chef seront considérés par le général Nivelle comme des alliés et non comme des subordonnés, sauf pendant les opérations particulières qu'il a exposées à la conférence de Calais.

Dans ces conditions, et bien que, depuis le repli allemand, il eût préféré marcher plus au nord, le maréchal Haig consentait à maintenir son armée concentrée plus au sud qu'il ne le jugeait prudent, et à attaquer la côte de Vimy. Mais il n'acceptait de se maintenir dans cette position, d'après lui exposée, que si l'offensive se déclenchait dans un bref délai, au plus tard dans les premiers jours d'avril.

A peine rentré d'Angleterre, le 14 mars, le général Lyautey donnait sa démission à la suite d'un incident de séance à la Chambre. On a prétendu qu'il avait *cherché* cet incident pour s'évader de la situation sans issue où le mettaient et l'impossibilité de changer le général en chef et l'obstination de celui-ci à maintenir un plan que le ministre jugeait chimérique et dangereux. C'est méconnaître le caractère du général Lyautey.

La vérité, c'est que, s'il eut quelque amertume de sa chute, cette amertume fut sûrement atténuée par la pensée qu'il ne porterait pas la lourde responsabilité d'événements militaires que, par la force des choses, il lui fallait subir au lieu de les diriger. Cette pensée accrut peut-être son intransigeance lorsqu'au cours de la séance du 14 mars, on s'efforçait au Palais-Bourbon d'arranger l'incident.

Cet incident ne fut d'ailleurs qu'un véritable malentendu. Le général Lyautey, après sa démission, a fait connaître le texte intégral du discours qu'il avait préparé. Tel quel, ce discours n'eût fait qu'aggraver le différend entre la Chambre et le ministre. Mais il aurait suffi à un parlementaire expérimenté d'en modifier quelques phrases pour changer l'accueil en triomphe. C'est ainsi que le général Lyautey parlait à plusieurs reprises de *ses officiers*; car un général dit « mes officiers », comme un ministre dit : « mes collaborateurs », comme un professeur dit : « mes élèves », sans attacher à ce possessif un sens *Louis quatorzien*. Mais cette expression réitérée, d'autres encore, en même temps que cette apparence de hauteur et d'impassiblité que prend toujours à la tribune l'homme d'action qui dissimule sa timidité, énervèrent l'assemblée.

S'il fallait, d'autre part, une preuve de plus que le général Lyautey avait renoncé à l'idée de remplacer le général Nivelle, on la trouverait dans la partie finale du discours, où le ministre de la Guerre affirmait avec force, et malgré les bruits tendancieux, son entente complète avec le général en chef. Mais cette preuve est bien inutile, puisque le général Lyautey venait d'employer à Londres toute sa diplomatie et tout son prestige pour restituer au général Nivelle son autorité sur l'armée anglaise.

***

Le 14 mars au soir, le général Lyautey était donc démissionnaire. Le 17, le cabinet Briand tout entier le suivait dans sa retraite. Le 19 au soir, le cabinet Ribot était formé; j'y entrais comme ministre de la Guerre.

Personnellement, je connaissais à peine le général Lyautey,

mais j'avais pour sa personnalité et pour son œuvre dans l'Afrique du Nord la plus haute estime. Je déplorais l'absurde malentendu qui l'écartait du pouvoir où il pouvait, à mon avis, être si utile à la Défense nationale. Mon premier acte fut une démarche auprès de lui pour le presser de reprendre au Maroc la tâche un instant interrompue. Le général Lyautey ne voulait rien entendre : après son aventure ministérielle, disait-il, il n'aurait plus là-bas l'autorité sans conteste qui avait fait sa force; et puis, en acceptant, il attirerait sur moi la rancune de ceux qui l'avaient renversé et cela à une heure où le nouveau ministre de la Guerre, assumant une responsabilité écrasante, avait besoin de l'appui de tous. Mais ce n'est pas en vain que je fis appel à son patriotisme; je le quittai convaincu que j'avais apaisé son double scrupule et qu'il accepterait comme un devoir de reprendre son poste de combat.

Au cours de cet entretien, il m'exprima brièvement les inquiétudes que lui donnait la grande offensive prochaine, et me donna le conseil amical de lui consacrer immédiatement et exclusivement mon attention, toutes autres affaires cessantes.

***

L'offensive était en effet imminente.

Le 20 mars, avant même d'être installé au Ministère, j'apprenais, je puis dire par la voix publique, que le jour était fixé au 8 avril.

Le jour J, c'était le jour où devait se déclencher l'assaut du G. A. R. En vertu de la cadence prévue des offensives conjuguées, l'assaut de l'armée britannique devait, par suite, se déclencher le 4 avril, celui de nos armées du Nord le 6 avril. En tenant compte de la durée de la préparation d'artillerie, cela signifiait que les batteries britanniques devaient se mettre à l'ouvrage *dans cinq jours*.

Le 21 mars, la nouvelle m'était officiellement confirmée.

Si le jour J se trouva en fait reporté au 16 avril, ce fut par des délais quotidiens successifs, que motivaient surtout les intempéries.

Dans de telles circonstances, mon unique préoccupation

était d'aider le général en chef à remplir sa lourde tâche et de rétablir aussi complètement que possible, avant la grande bataille, l'unité de vues dans le haut commandement dont les quelques paroles du général Lyautey m'avaient fait entrevoir les divergences.

Quel était le litige?

En novembre 1916, un plan général d'opérations avait été adopté par les gouvernements, puis confirmé en janvier 1917; ce plan prévoyait, comme conditions *indispensables* du succès, des fronts d'attaque considérables et la concordance des offensives de *toutes* les armées alliées. Ni l'une ni l'autre de ces deux conditions n'était plus remplie : par suite de la paralysie du front russe, l'offensive franco-britannique serait isolée et les réserves allemandes affluaient déjà vers le front occidental; d'autre part, la retraite de Hindenburg faisait tomber dans le vide les trois quarts du front d'attaque projeté. Les deux côtés (Vimy-Soissons et Soissons-Reims) de la fameuse équerre, qui devaient enserrer et capter le contenu de la vaste poche que dessinaient antérieurement les lignes allemandes, n'enserraient plus que du vide.

Dans ces conditions, fallait-il exécuter, telle quelle, l'offensive prévue? Fallait-il y renoncer? Sans y renoncer, fallait-il en modifier les objectifs et la méthode? C'est sur ces questions capitales qu'en arrivant au Ministère, et presque à la veille de la bataille, je trouvais le haut commandement profondément divisé.

Dès le 22 mars, j'avais avec le général en chef une longue entrevue qui débuta par une explication cordiale : que mes préférences eussent été à un autre quand on l'avait choisi, il le savait, mais cela c'était le passé. Il était général en chef, l'offensive était prochaine, il pouvait compter sur tout mon appui.

Le général Nivelle semblait ne pas douter de son complet accord avec ses trois grands lieutenants. Il venait de recevoir une lettre du général Pétain qu'il me montra et qui l'assurait de son loyal dévouement; il s'en montrait enchanté. Si le gouvernement, comme il croyait le savoir, songeait à créer à Paris un poste de chef d'Etat-Major général, il serait heureux de le voir confié au général Pétain.

Je répondis que le gouvernement n'envisageait pas pour le moment cette création, et j'abordai immédiatement la question brûlante : la conduite générale de la guerre appartenait au gouvernement, l'exécution des opérations au général en chef et à lui seul. Or depuis que le plan général d'opérations avait été approuvé par les gouvernements, de grands événements avaient bouleversé la situation militaire, auxquels allait s'ajouter l'entrée en scène, désormais certaine, de l'Amérique. La question se posait donc de savoir si le plan adopté ne devait pas être profondément modifié. Cette question, le gouvernement demandait au général en chef de l'examiner en toute indépendance, sans se croire lié par les espoirs qu'il avait pu concevoir ou exprimer antérieurement. Une situation nouvelle devait être considérée avec des yeux nouveaux.

La réponse du général en chef manifestait une confiance inébranlable. La retraite de Hindenburg ne le gênait nullement. Elle libérait plus de divisions françaises que de divisions allemandes; il aurait ordonné lui-même les mouvements de l'ennemi pour servir ses propres desseins, qu'il n'aurait pu faire mieux. Il remédiait au rétrécissement du front d'attaque en le prolongeant au delà de Reims par une opération sur Moronvilliers [1]. Le front ennemi serait rompu autant dire *sans pertes*; le plateau de Craonne (cette redoutable forteresse naturelle où l'ennemi s'incrustait depuis trente mois et sur laquelle nous n'avions aucun observatoire), « il l'avait dans sa poche ». La seule chose qu'il redoutait, c'était une dérobade de l'ennemi : plus celui-ci se renforçait, plus la victoire serait éclatante, à condition d'accroître toujours la violence, la brutalité, la rapidité de l'attaque. Peut-être, le troisième jour, faudrait-il souffler un instant sur la Serre (à 30 kilomètres en avant des lignes de départ) : encore pensait-il que les troupes seraient emportées d'elles-mêmes à la poursuite de l'ennemi.

Cet optimisme n'était partagé à aucun degré par les grands lieutenants du général en chef, non plus que par les états-majors exécutants. J'étais à peine installé rue Saint-Domi-

1. C'est le 15 mars que le général en chef avait ordonné à la 4e armée (du groupe des armées du Centre) de préparer cette attaque. Le général Pétain rentrait ainsi dans l'offensive.

nique que les échos de leurs inquiétudes me parvenaient de vingt côtés divers. C'est ainsi qu'un des plus brillants colonels d'état-major du G. A. R. remettait secrètement à M. de Freycinet, comme l'avis d'un groupe important de ses camarades, une note qui décrivait, d'une façon, hélas! trop prophétique, le télescopage et le massacre des vagues d'assaut au nord de l'Aisne, dans le cas où les instructions données seraient maintenues.

Durant ces quinze jours (20 mars-6 avril) où la bataille était comme virtuellement commencée, les fers engagés jusqu'à la garde, et où je sentais cette dissension profonde au sein du commandement, la responsabilité qui pesait sur moi fut une des plus lourdes que puisse connaître un homme.

Dans son livre *Comment finit la guerre*, le général Mangin m'a accusé de n'avoir consulté à dessein que les généraux que je savais hostiles à l'offensive.

J'ai interrogé directement les trois commandants *de groupes d'armées* qui devaient y prendre part et eux seuls. Si *tous trois* étaient convaincus que la rupture était désormais impossible, ce n'est pas mon fait.

Le général Franchet d'Espérey avait devant lui un désert où il reconstruisait des routes. La ligne de Hindenburg, qu'il trouverait au bout, n'était-elle qu'« un fossé », comme l'affirmait le Grand Quartier Général, ou au contraire un retranchement formidable, comme l'annonçaient les réfugiés? En tous cas, même cette ligne franchie, c'est un autre glacis dévasté qu'il trouverait à nouveau devant lui. Comment rêver dès lors de « progression foudroyante ».

Le général Pétain estimait qu'à condition d'opérer par le beau temps (condition essentielle) et après une sévère préparation d'artillerie, l'attaque pourrait donner — non sans pertes — les deux premières positions ennemies (six lignes de tranchées); mais les réserves allemandes qui affluaient et afflueraient encore, la *coifferaient* sûrement sur cette seconde position. Il était chimérique d'espérer aller plus loin.

L'avis du général Micheler se rapprochait beaucoup de celui du général Pétain. Toutefois, en recommençant une préparation d'artillerie, il ne croyait pas absolument impossible de crever, le troisième ou quatrième jour, les troisième

et quatrième positions ennemies et d'arriver jusqu'à Laon. Mais cet effort coûterait si cher qu'ensuite il faudrait s'en tenir là. La grande exploitation stratégique de la rupture n'était plus qu'un rêve.

Les trois chefs étaient d'ailleurs unanimes à reconnaître l'inconvénient qu'il y aurait à laisser l'ennemi ressaisir l'initiative des opérations; unanimes à dire que si nous n'attaquions pas, il fallait sans délai envoyer une armée dans le Trentin. Ni le général Micheler, ni le général Franchet d'Espérey ne prenait la responsabilité de me donner ce conseil. Seul, le général Pétain déclarait un tel plan *possible*, notre offensive pouvant être réservée comme riposte foudroyante à une attaque éventuelle sur notre front : encore faudrait-il pour cela convaincre le général en chef, dont la démission devait être à tout prix évitée.

Deux solutions seulement étaient possibles : ou remplacer le général Nivelle et renoncer à l'offensive; ou s'efforcer de rétablir l'accord dans le haut commandement en persuadant le général Nivelle de tenir compte des profondes modifications de la situation et des objections des exécutants [1].

La première solution, le général Lyautey l'avait envisagée un mois auparavant, lors du repli de Hindenburg et du conflit Haig-Nivelle, et il y avait renoncé. Elle était aujourd'hui plus inadmissible encore. Renoncer à l'offensive, c'était déchirer l'accord de Calais, manquer de parole aux Anglais à qui le 13 mars, nous venions de faire adopter une position jugée par eux dangereuse, sous la promesse formelle d'attaquer en avril. C'était disgracier un chef qui comptait à son actif les victoires de Vaux et de Douaumont, avant que sa méthode, qui soulevait tant d'espoirs chez les combattants, eût subi l'épreuve des faits. C'était laisser à l'ennemi et le temps de se refaire complètement et l'initiative des opérations sur les fronts qu'il eût choisis. Au lieu de la victoire libératrice de notre sol, annoncée au pays depuis plus de trois mois, c'était

1. Je ne parle pas d'une troisième, qu'on m'a reproché de ne pas avoir adoptée : maintenir le général Nivelle en lui donnant l'ordre de ne pas attaquer. Contraindre un chef à garder une telle charge et en même temps lui imposer une stratégie jugée par lui néfaste, j'ai pensé, je pense encore que c'eût été un défi au bon sens en même temps qu'un inqualifiable abus d'autorité.

l'envoi immédiat, hors de France, dans le Trentin, d'une partie de son armée. Lors même qu'une décision si ingrate m'eût paru s'imposer, j'eusse été seul de mon avis dans le gouvernement. Ma seule ressource eût donc été de donner une démission qui, sans empêcher l'offensive, eût jeté dans les âmes le trouble et la défiance à la veille d'une des grandes batailles de la guerre.

Donc une seule issue restait ouverte : rétablir l'accord dans le haut commandement.

Le 3 avril, je crus y être parvenu. A cette date, par mes entretiens réitérés avec le général en chef, par une entrevue (24 mars) avec le maréchal Haig, par mes conversations avec les trois commandants des groupe d'armées engagés dans la future bataille, j'étais en possession de tous les renseignements qu'il m'était possible de me procurer. On connaissait, d'autre part, avec précision, l'importance et la position des divisions et des réserves allemandes[1]. L'heure des décisions ne pouvait tarder davantage.

Entre les conceptions du chef et celles de ses lieutenants, des divergences existaient, profondes et irréductibles. Elles présentaient pourtant une partie commune : bien menée, dans des conditions favorables, l'offensive devait, de l'avis de tous, nous donner au moins les deux premières positions allemandes, ébranler et affaiblir l'ennemi, le paralyser pour longtemps. Si le succès de la vaste opération était plus grand, on l'exploiterait, mais ces seuls résultats suffiraient à payer les sacrifices consentis. Sur ce terrain, l'accord était-il impossible?

Le 3 avril au soir, une conférence avait lieu sur ma demande au ministère de la Guerre. Y assistaient, avec le général en chef, M. Ribot, président du Conseil, les trois ministres de la Défense nationale (l'amiral Lacaze, M. Albert Thomas et moi), et le ministre des Colonies, M. Maginot. J'avais convoqué M. Maginot, parce qu'il faisait partie du Comité de guerre, que l'emploi de troupes noires devait être discuté, et aussi parce qu'il avait la confiance du général Nivelle.

En m'efforçant d'y apporter autant de précision que de

1. Le nombre des divisions ennemies sur le front franco-britannique s'élevait alors à 151, soit 25 de plus que lors de la bataille de la Somme.

mesure, j'exposai au général en chef les inquiétudes et les objections récentes de ses trois grands subordonnés, ainsi que les résultats qu'ils jugeaient possible d'obtenir dans les conditions actuelles.

Avec cette assurance *impressionnante* qui donnait confiance aux uns et inquiétait les autres, le général en chef répondit que la victoire complète était certaine. Il donna ses raisons. La ligne Hindenburg n'était qu'un trompe-l'œil : Saint-Quentin, déjà enserré, serait attaqué et pris dans la même journée. Entre Reims et Soissons, la rupture ne faisait pas question. En trois jours au plus, les armées du Nord et celles de l'Aisne feraient leur jonction au nord de la Serre, et la grande poursuite commencerait immédiatement.

Les deux premières positions seraient enlevées *avec des pertes insignifiantes*. Il en faisait son affaire. Croyait-on qu'il ignorât que pour prendre les troisième et quatrième positions, il fallait commencer par prendre la première et la seconde? Quant aux conditions météorologiques, personne mieux que lui, ne savait que le beau temps était une condition essentielle de la rapidité de la progression, et sa méthode exigeait avant tout une foudroyante rapidité. Que craignait-on d'ailleurs, puisque de par sa tactique même, tout devait être décidé en vingt-quatre heures, quarante-huit heures au plus : si, passé ce délai, la rupture n'était pas obtenue, il serait inutile d'insister. Et reprenant une formule qui lui était familière : « Sous aucun prétexte, affirmait-il, je ne recommencerai une bataille de la Somme. »

La conclusion fut que, si vastes que fussent ses espoirs, le général en chef se garderait de sacrifier la préparation des deux premières positions à celle de la troisième et de la quatrième. Il déclencherait et conduirait librement son offensive, mais il était entendu que l'infanterie n'attaquerait qu'après la destruction des deux premières positions ennemies et dans des conditions météorologiques favorables.

Nous estimâmes, M. Ribot et moi, que l'accord était ainsi réalisé aussi complètement que le permettaient les circonstances. Une réunion mettant en présence le général en chef et ses lieutenants nous parut inutile et susceptible seulement d'entraîner des heurts de personnes, sans rapprocher davan-

tage les idées. Le général Nivelle nous quitta donc convaincu que cette discussion était la dernière.

Mais des incidents nouveaux en décidèrent autrement.

Ce même jour, 3 avril, les présidents du Sénat et de la Chambre rapportaient d'une visite au G. A. R. et de leurs conversations avec plusieurs de ses généraux, une impression si pessimiste qu'ils en faisaient part aussitôt au Président de la République et à M. Ribot. D'autre part, le 5 avril au matin, le général (alors colonel) Messimy se présentait chez le Président du Conseil, et lui remettait une lettre écrite, affirmait-il, presque sous la dictée du général Micheler, et qui traduisait « l'opinion des chefs les plus réputés de l'armée française ». Cette lettre rassemblait avec force tous les arguments qu'on pouvait faire valoir contre l'offensive : évidemment, disait-elle, nous ferions des prisonniers, nous prendrions des canons, en même temps qu'une étroite bande de terrain de 10 à 12 kilomètres, mais au prix des plus lourds sacrifices et sans résultats stratégiques possibles; par ce début de printemps pluvieux et froid, c'était une aventure sans issue, et quand la belle saison favorable aux grandes opérations serait venue, nous serions paralysés, faute d'hommes.

La lettre se terminait ainsi : « Conclusion la plus urgente : donner tout de suite, sans perdre une heure, l'ordre d'attendre les beaux jours pour entamer les opérations offensives en France. »

Devant ces divers incidents et le trouble des esprits qu'ils semblaient révéler dans les états-majors, le Président de la République et le gouvernement estimèrent qu'avant de laisser s'engager une bataille qui mettait en jeu le sort de nos armées, il était nécessaire de réunir les grands chefs qu'on opposait ainsi, pour confronter directement leurs avis. C'est dans ces conditions que fut décidé le Conseil de guerre du 6 avril.

***

Ce Conseil, présidé par le Président de la République, se tint à Compiègne, dans le train présidentiel : il comprenait M. Ribot, les ministres de la Défense nationale, le général en chef et les quatre commandants de groupes d'armées.

Jusqu'ici mes relations avec le général Nivelle avaient été confiantes et cordiales, mais ce matin-là son attitude n'était plus la même : il était amer et hautain. Ignorant les incidents des 4 et 5 avril, il pensait que c'était moi qui, contrairement à mes assurances du 3 au soir, avais exigé cette réunion : on racontait au Grand Quartier que la décision avait été prise dans une sorte de complot secret des généraux Micheler, Pétain, d'Esperey et du ministre de la Guerre, pour contraindre le général Nivelle à démissionner.

La réunion de ce Conseil a été vivement critiquée, comme un fait *sans précédent*. Or, avant l'offensive de Champagne, en septembre 1915, un Conseil de guerre, composé exactement de la même manière, s'était tenu dans des conditions tout à fait analogues, et personne ne s'en était ému.

C'est ce Conseil extraordinaire, a-t-on dit, qui a engendré la dissension entre les chefs. Renversement trop audacieux des faits. C'est parce que le désaccord existait et s'aggravait entre les chefs que le Conseil a dû se réunir.

Certains lui ont imputé la responsabilité de l'échec du 16 avril, un « conseil aulique » ne pouvant mener qu'à la défaite. Pauvre conseil aulique! Quel homme de bon sens croira que c'est à cause de lui que devant Craonne, devant Brimont, devant Juvincourt, l'élan de nos troupes s'est brisé, en quelques heures, sous le feu des mitrailleuses?

En fait, ce Conseil de Compiègne, dont on a fait tant de bruit, n'ajouta rien aux décisions ni à la discussion du 3 avril. Les esprits étaient trop tendus, les animosités trop vives pour que la controverse y fût sereine. Le général Nivelle fit ressortir les dangers de l'attente, l'initiative repassant à l'ennemi, 23 divisions allemandes en formation à l'intérieur, le développement de la guerre sous-marine. Lorsqu'on demanda l'avis du général Micheler, celui-ci se levant pâle et nerveux, affirma : « Il faut attaquer, attaquer le plus vite posible [1] ». Cette déclaration causa une vive surprise. Quand le général Pétain eut donné brièvement son avis, le général Nivelle, portant la main à son dolman, déclara que puisqu'il n'était d'accord

1. C'est la veille que l'ennemi avait tenté sur la tête de pont de Sapigneu le coup de main heureux dont j'ai parlé, p. 12 ; ils avaient montré beaucoup de mordant et le général Micheler redoutait de leur part une offensive brusquée.

ni avec le gouvernement, ni avec ses subordonnés, il n'avait plus qu'à remettre sa démission entre les mains du Président de la République. Celui-ci se récria, comme M. Ribot et moi-même : il ne s'agissait pas de démissionner, mais de s'entendre. La conclusion fut exactement la même que celle du 3 avril. Le Conseil de Compiègne n'avait apporté aucune clarté nouvelle, rien que d'inutiles froissements de susceptibilités.

On a prétendu que, les jours suivants, le général Nivelle avait maintenu sa démission et que le gouvernement avait dû faire auprès de lui des démarches réitérées pour qu'il la retirât. Je n'ai, quant à moi, jamais entendu parler de la démission du général en chef après le 6 avril.

Alors que se tenait le Conseil de guerre de Compiègne, le canon retentissait déjà devant la côte de Vimy; la préparation britannique commençait. Les dés étaient jetés. La jeune école de Verdun, la méthode de Vaux-Douaumont, le nouveau règlement de décembre 1916 allaient subir ensemble la suprême épreuve.

PAUL PAINLEVÉ

(A suivre.)

LE CULTE D'ICARE[1]

Dans les tabagies de la Petite Place, dans les cafés devant la Comédie, dans les estaminets de la rue Ernestale, dans les cabarets de la Basse Ville, les badauds se pressaient comme le dimanche, afin de vider une chope mousseuse, en aspirant quelques bouffées avec les amis pansus et sardoniques venus pour voir la pompe des obsèques. On se communiquait les nouvelles des journaux. Des archers de village travestis en francs-tireurs et des mobiles à l'instruction se promettaient merveille de Mac-Mahon et de sa marche vers Metz. Sur le parcours du cortège funéraire, ces gaillards en blouses à parements rouges s'étaient entassés devant les comptoirs, le képi sur la nuque. Les pompes à bière fonctionnaient aux bras nus des servantes qu'on n'oubliait pas de lutiner. Des républicains de la ville, des bonapartistes de la campagne s'opposaient *l'Avenir* et *le Courrier du Pas-de-Calais*. A la porte des auberges les carrioles dételées, les cabriolets, les chars à bancs, rangés à la file, étaient escaladés par les villageoises aux parapluies bleus, aux bas noirs, aux coiffes blanches et aux fichus jaunes, désireuses de contempler ce luxe extraordinaire pour elles. Les mobiles de Beaurains appelaient ceux de Vimy. Ils se rencontraient en criant leur joie. Aux fenêtres, les familles s'accoudaient, en dépit de la coutume jadis imposée par la jalousie des Espagnols qui défendait aux

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er décembre 1921.

femmes l'accès du balcon. Et peu à peu, les orphéonistes, les archers, réunis en corps pour la cérémonie, s'en détachaient un moment, se glissaient dans la foule des spectateurs. Ils pénétraient dans les tavernes pour une courte détente, avant de reprendre leur place dans la théorie funéraire. Ceux de Saint-Éloy reconnaissaient ceux de Boiry-Becquerelle. Les porte-étendards couchaient les hampes sur leurs épaules et les faisaient, avant eux, s'insinuer dans les porches, sous les linteaux. Les sociétés philharmoniques et les fanfares des bourgs introduisaient leurs timbales et leurs trombones dans les hôtelleries familières aux gens de leurs quartiers ou de leurs villages, ne fût-ce que pour obtenir là, de leurs femmes retrouvées, un mouchoir propre, ou allumer, avec leurs frères, une cigarette. « Hé toudis, toudis qu'e ch'rencontre! » se criaient les amis en se joignant, partis de l'Est et de l'Ouest, de Souchez comme de Mercatel, de Givenchy comme d'Achicourt, ceux en képi à bandeau rouge, ceux en casquette de soie, ceux en chapeau de paille. Ils se demandaient d'abord les nouvelles de leurs fils soldats dans les armées de Bazaine, de Frossard ou de Mac-Mahon. Des mères en deuil répondaient par des larmes le long des rides. L'un parlait de son neveu prisonnier, l'autre de son garçon déjà manchot. Les plus hardis accusaient les généraux, les ministres de Napoléon III, Lebœuf et Olivier. Jules et Émile se reprochaient leurs votes du plébiscite. Ils ricanaient en rappelant aux mobiles de Beaurains la phrase fameuse : « L'empire, c'est la paix! »

— Si du moins ç'avait été la victoire, comme du temps de l'Autre! — s'écriait le vieux Gossart.

— Mais on avait cédé au Mexique, — remarquait un vicaire, — dès la menace des Américains, avant de céder sur le Rhin, en Alsace et en Lorraine.

Des bonapartistes, au contraire, citaient Sébastopol, Solférino, l'Italie délivrée, Pékin conquis, l'Exposition, merveille des merveilles. Quoique poussif, leur journaliste s'exaltait, le cigare aux doigts, et allant de cabaret en cabaret, car la convocation des mobiles amenait là nombre de frères, de pères, d'oncles accompagnant leurs conscrits. Les blonds et les rougeauds, les barbus, les flamands de race, un peu par-

tout, s'acharnaient le plus à critiquer le régime. Par contre, la plupart des bruns, des secs, des sévères, attestant ainsi le legs du sang espagnol, tenaient pour le souverain, pour « le neveu de l'oncle », pour les pouvoirs établis, pour le clergé. Et ils haussaient les épaules en aspirant mieux la fumée de leurs pipes noires. Au passage du cortège, les uns approuvaient avec ostentation Omer Héricourt. Les autres saluaient le général de Praxi-Blassans, citaient ses exploits en Afrique et en Italie, la victoire d'Uhde en Valteline; puis devant les bannières des confréries, ils se signaient, tête nue, tout rasés, quelques-uns mettaient le genou en terre. Jules et Émile cherchaient partout leurs quatre sœurs, ou du moins leur char à banc qui n'était pas, comme d'habitude, à l'auberge.

Dans la rue Méaulens où tintaient les maréchaleries encore, où l'on ferrait de gros chevaux blancs, dans l'étroite rue des Chariottes dont le couvent sonnait son glas modestement par la main des religieuses, dans la rue des Trois-Visages où les dentellières surgies de leurs caves se signaient, de maison en maison, la querelle se propagea. Au seuil de la pharmacie Allerand, l'avocat des Rouges déclamait bientôt, à travers sa barbe. Il brandissait *l'Avenir*. Il frappait l'air impérial de sa crochette. Il saluait une fois de plus la silhouette mince d'Omer Héricourt, en le louant tout haut d'avoir protesté contre le Deux-Décembre. Il enseignait à des mobiles ahuris dans leurs blouses courtes et leurs pantalons à bandes, que Maximilien Robespierre, Le Bon, Fouché, Carnot, les grands conventionnels, avaient joué avec cette Caroline Cavrois, tout enfant alors, celle-ci que le corbillard, hélas! emmenait quatre-vingts ans plus tard avec ce mont de fleurs, ces hauts panaches et ces écussons d'argent, vers la porte Ronville, vers le chemin du cimetière. Et Delannoy plaignait la fille de Maître Héricourt qui eût pu revoir, pour la troisième fois, la République enthousiasmer les peuples.

Dans l'hôtel ancien des Hauteclocque, aux fenêtres ouvertes, eurs amis, des officiers de mobiles en bleu-clair très chamarrés, les Niesbach et les Malametz, les Hamelincourt, baissèrent la tête avec déférence devant le général de Praxi-Blassans. Ralliés en fait à l'Empire, bien que sincères légi-

timistes, les uns redoutaient le changement qui eût ramené les Rouges, les autres une métamorphose en faveur du parti orléaniste bien plus exécré. Seuls les Niesbach, à cause de leurs affinités avec la cour d'Autriche, avec la famille de Marie-Antoinette et de Marie-Louise, eussent voulu la chute de Napoléon III et le retour du comte de Chambord. Mais ils ne ressentaient que de la sympathie à l'égard des Praxi-Blassans qui avaient participé, comme Talleyrand, à la restauration de Louis XVIII, puis boudé Louis-Philippe, au rebours des Cavrois, pour soutenir Napoléon III contre les orléanistes et les républicains. D'ailleurs le vieux de Hauteclocque avait combattu au retour d'émigration avec le colonel et le maréchal Héricourt, d'Austerlitz à Wagram, et à la Bérésina. De son fauteuil, où il trônait, plus qu'octogénaire, vieillard en barbe blanche, dans une large redingote à la mode impériale, il se leva pour s'incliner devant la sœur de ses compagnons d'armes. Attitude vivement discutée par une séquelle de jeunes abbés en observation sur le trottoir, à la porte de leur chanoine, et qui se compromettaient franchement pour Henri V, depuis Gravelotte. Ils récitaient leur Joseph de Maistre avec l'espoir de rétablir l'autorité de l'Église sur l'État comme à l'époque de Charles X.

Mais les clercs d'avoué haussèrent les épaules à la fenêtre de leur étude. L'un d'eux, costumé en franc-tireur, avec une ceinture écarlate, un sabre et un képi vert, les excitait. Ils manifestèrent au mieux leur respect démonstratif pour Omer Héricourt et pour Dieudonné Cavrois, tandis que le franc-tireur critiquait les généraux « choisis par le favoritisme éhonté du régime impérial ».

Ainsi, Caroline Cavrois émouvait, en son cercueil, toutes les passions de la ville qui, cent ans, avait partagé celles des Héricourt, des Cavrois, des Praxi-Blassans et de leur parentage. La vision d'Omer Héricourt, défenseur intransigeant de la Loi, prophète, au Deux-Décembre, des fautes bonapartistes et des malheurs nationaux, excitait les discussions des politiques, dans les cafés, dans les tavernes, autour des tables où s'installaient les familles, dans les grandes cuisines d'apparat brillant par tous leurs cuivres fourbis, par tous leurs bahuts cirés, dans les salles basses garnies

de leurs vaisseliers flamands et de leurs horloges en caisse de chêne, dans les salles à manger aux lambris gris, où luisait l'acajou des dressoirs et des chaises à la mode du premier Empire, sous les gravures représentant « La Mort d'Hippolyte », « Le Chien du Régiment ». Partout, en dépliant les serviettes, on rappelait la vie de l'orateur. Son père lui-même, le dragon, avait tant haï Bonaparte « le rival », avant de périr dans la banlieue de Presbourg en y poursuivant les vaincus de Wagram ! « Le fils était toujours le prêtre irréductible de la Loi », enseignaient les notaires et les avoués à leurs enfants qui s'asseyaient devant les assiettes. A cette déesse de Rome, l'orateur avait, courageux, sacrifié sa carrière de ministre brillamment commencée sous le règne constitutionnel de Louis-Philippe. Quel beau caractère, vraiment ! Un père comme M. Delamme pouvait offrir en exemple à ses deux fils, Charles, Édouard, entomologiste et électricien amateur, cette vie de probité intellectuelle et de bravoure civique, pendant qu'ils dégustaient, avec l'oncle Dubron invité, une bouteille de vieux madère après la soupe verte à la crème, en attendant le brochet de la Scarpe cuit dans le vin d'Espagne. Le père reprochait à ses fils leur existence d'oisifs en leur versant du Johannisberg. Omer Héricourt était d'une autre taille. Il le dit même aux trois chiens braques, blancs et roux, attentifs entre les dîneurs, car ces animaux écoutaient bien sages, avec l'espoir d'un croûton trempé dans la sauce, d'un os pris au lièvre de Mercatel qui rôtissait encore dans le four et que dégustait leur triple odorat par le moyen de six narines noires humides, frémissantes au bout des museaux tendus. Bien que le portrait du prince de Joinville en grosses épaulettes ornât le lambris grisâtre, et que l'on aperçût, dans une autre gravure, le duc d'Aumale et ses chasseurs sabrant la smalah d'Abd-el-Kader, cette belle âme de légiste latin émouvait les quatre gourmands, toujours guêtrés pour la chasse, toujours en jaquettes de nankin, le col lâche, la cravate mal nouée, pour manger plus à l'aise une tourte feuilletée pleine de quenelles aujourd'hui. Contre l'empereur, contre ses folies guerrières de Sébastopol, de Chine et du Mexique, la coalition des orléanistes et des républicains leur semblait indispensable, tandis

qu'ils vidaient dans leurs chopes de cristal une bière blonde et mousseuse. L'oncle Dubron, de nouveau, parlant, le verre en main, des gardes mobiles que, capitaine, il organisait, rappela le temps où, ruiné par sa sucrerie grandiose, il avait, sur le conseil de l'orateur libéral, rejoint le comte de Paris en Amérique pour la guerre de Sécession, avec les Héricourt de Dunkerque, afin d'affranchir les noirs, de combattre les Sudistes oppresseurs. Habile à couper le fond de la tourte, pur froment d'Artois, il ne ménageait pas ses éloges au fils du colonel Héricourt, à « l'enfant d'Austerlitz » conçu là-bas, le lendemain de la bataille. Le père Delamme avait bien connu la mère. A tout prix, elle avait alors voulu rattraper en chaise de poste son beau dragon, même au delà du Danube, sur les champs de Moravie. Quelle époque héroïque, 1805! Mais le lièvre arrivait dans son plat jaune, et tout pétillant aux mains de la servante. Elle riait, blonde, fière du mets, de son parfum. Elle frôla Édouard, son maître préféré. Charles, penché, crispa sa figure de lord entre ses favoris crépus, pour arracher progressivement du goulot le long bouchon qui, depuis sept ans, gardait en cave l'élixir d'un précieux Volnay dans une bouteille oblongue, poussiéreuse, doublée par le dépôt du vin, et vêtue d'honorables moisissures. En découpant la bête de Mercatel, l'oncle Dubron évoquait la marche sur Richmond, en Virginie, avec l'état-major de Mac Clellan, l'affabilité du comte de Paris, l'anxiété de troupes subites, sorties la veille des usines, des magasins et des ateliers, encadrées par les vainqueurs des Mexicains. Et il les comparait à ses gardes mobiles que le préfet du Nord rassemblait de même, en hâte, que lui-même, capitaine, équipait. Il les obligeait à faire coudre des bandes et des parements rouges sur les pantalons de noces, d'enterrement, sur les blouses du dimanche. Il faudrait du temps pour les transformer en militaires, ces brasseurs, ces meuniers, ces tanneurs, ces laboureurs, ces bateliers. Édouard redemande du lièvre. Sa chair fondante en sauce épaisse donnait de l'extase.

— Napoléon III avait trop négligé l'instruction des réserves, — s'écria cependant le père Delamme, — et cela, c'était son devoir d'empereur instruit par les difficultés de Sébas-

topol, de Solférino, du Mexique; quand on est empereur d'un pays qui produit à la fois la liqueur parfaite du Volnay, la succulence des endives bouillies dans le jus de volaille.

L'oncle eût voulu qu'Édouard acceptât une lieutenance dans la compagnie en formation. Le père contrecarrait. Édouard et Charles jugeaient d'ailleurs la guerre absurde. Ils citaient telles phrases de Jules Favre sur la folie de ces égorgements. Dubron s'indigna devant la tarte aux framboises. L'ennemi envahissait le sol national. Blanqui lui-même revenait de Bruxelles pour organiser le peuple comme celui de 1792. Oui. On disait que, dans la gare d'Arras, il s'arrêterait cette nuit pour causer avec Delannoy et Topino, l'expert de la Loge, peut-être avec Omer Héricourt. Ne se connaissaient-ils pas depuis 1830? N'avaient-ils pas ensemble dressé les barricades contre les Suisses de Charles X?

La servante apportait la cafetière d'argent, les tasses claires, parmi la fumée des cigares, puis annonça la visite de « chès frères Camus ». Le père, l'oncle, les fils se levèrent en tumulte, la serviette au poing, le rire aux yeux. Ils appelèrent ensemble, par leurs rires de buveurs un peu gris, les deux cousins de Bellevue. Comment allaient leurs sœurs, la brasserie, le cheval blanc, les dindons, la cuisinière? Y avait-il beaucoup de perdreaux sur Beaurains? Et sur Boiry? Les deux blonds riaient en répondant, dépeignés par la sueur et les képis trop étroits. Pour eux, la servante épanouie remplissait les verres à Volnay. Elle rapporta le reste de la tarte. Elle leur donna des serviettes. Ils s'assirent, plaisantèrent, gros et blonds, avec des moustaches tombantes, sur leurs joies. Mais quand ils eurent humé leur tasse de moka, ils annoncèrent que les fusils arrivés à l'adresse des mobiles de Beaurains étaient de vieux modèles à tabatière. La compagnie de Souchez avait reçu pis encore, des fusils à piston. Le capitaine d'armes devrait bien réclamer à l'état-major de Lille. « Chès fieux y n'sont mie contents! » L'oncle Dubron devint grave. Sans mot dire, il fut endosser sa tunique à trois reflets d'or et coiffer son képi.

Dehors, le glas redoublait. Il domina la danse lente du carillon qui s'acheva. Le gros bourdon de Saint-Vaast continua seul d'apprendre à la ville que le cortège funèbre de

Caroline Cavrois s'allongeait dans la lumière d'août. Il convenait de s'y joindre. Le père Delamme et ses fils endossèrent des redingotes toutes prêtes, se firent apporter leurs gibus. Tous gagnèrent la Petite Place. Ils se glissèrent sous les arcades encombrées. Aux fenêtres se penchaient mille curieuses déférentes. Sous les faîtes à volutes blanches, les domestiques aussi se signaient pour Caroline Cavrois. On traversa la Grand'Place presque vide, plus solennelle, regardant néanmoins de toutes ses façades historiques, de toutes ses croisées anciennes où les familles des courtiers en grains paraissaient. La foule murmurante continua d'aller derrière le char funèbre, entre les champs de tulipes mauves que sont les œillettes à leur maturité, et les champs de blé roux qu'entame la faux des moissonneurs, vers le cimetière de sable, de saules, d'ifs et de lourdes dalles.

Comme on approchait de son portique où déjà tintait la cloche à coups lents et lourds, on entendit derrière une fanfare de clairons. Par ce même chemin, le bataillon des mobiles, qui s'entraînait à la marche sur la grande route, s'engagea dans la campagne pour se déployer ou s'exercer aux manœuvres de combat. Le commandant, à la vue du cortège, fit taire les clairons et rectifier les files. On n'entendit plus que le rythme lourd de huit cents garçons battant le sol ensemble d'un même pas. Bientôt ils rejoignirent les deuillants. Parallèles, les deux colonnes humaines se coudoyèrent. Le commandant fit porter les armes quand la clique parvint à hauteur du général de Praxi-Blassans, de Dieudonné, de Caroline Cavrois. Et, en dépit du silence obligatoire, les parents, les amis dans le cortège funéraire reconnaissaient leurs fils, neveux et cousins en sueur sous le képi, sous le poids du sac et de la toile à tente. Les amateurs de livres saluèrent les petits-fils du libraire Topino qui avait combattu parmi les aérostiers de Juste-Emile Héricourt à Valmy et à Fleurus. Leur descendance à présent, celle de toute la cité jadis émue par les Robespierre et les Carnot, s'apprêtait pour de mêmes luttes contre le roi de Prusse et ses reîtres, encore. Au lieu du bicorne et du plumet rouge, de l'habit bleu et des hautes guêtres noires, revêtant les courages de 1792, les petits-fils portaient ce minuscule képi sur l'oreille, ces blouses à pare-

ments écarlates, ces guêtres de toile bise; mais c'étaient les mêmes idées, les mêmes sentiments, et sans doute les mêmes vaillances qui s'en allaient vers les victoires nécessaires au destin de la France. Et, chose excellente, la Nation n'était plus divisée par l'émigration. On pouvait, au passage, s'incliner devant le commandant de Malametz, que voici sec avec ses hautes bottes jaunes, le capitaine de Niesbach, que voilà colossal et grave sous les galons d'or, le capitaine de Hauteclocque, épais et roux sur son cheval gris, le sabre au poing. Ils n'étaient point de Coblentz comme leurs ancêtres, ou dans l'avant-garde du roi de Prusse. Ils marchaient loyalement pour l'honneur du drapeau tricolore, avec ce Joseph Druon, le neveu de l'architecte, ce Boniface Bécourt, le jeune hercule portefaix de la Grand'Place, le fils Wartelle si rougeaud, et ses brasseurs, le petit sergent Minart et les couvreurs de son oncle, le svelte fourrier Taffin et les mécaniciens-ajusteurs de son grand'père, le gros propriétaire Delebecq, le fruitier Gossart, trop voyou, le clerc d'avoué Camus, si coquet, les bouchers gouailleurs de la maison Pamart, les lourdauds maçons de Jules Delattre, le spirituel télégraphiste Briois, l'ingénieur de la sucrerie, le sévère lieutenant Bourdrez, le capitaine procureur Dekoninck, l'archiviste, l'adjudant major de Cardevacque, le riche adjudant Cattaert, de la Trésorerie générale, l'électricien loustic Flament et ses compagnons les manieurs de foudre. Ensemble, légitimistes, orléanistes, rouges et bonapartistes défilaient, unis, dans l'armature du bataillon, avec les propriétaires terriens des deux cantons, les cultivateurs des blés, de la betterave, de l'avoine et du scourgeon, les fils Delœuvacque, ces géants qui ont la Sucrerie de Souchez, les de Laderrière, friands et railleurs, qui possèdent trois cents mesures à Mercatel, les Demonchaux qui font l'élevage des bovins à Monchy-le-Preux, les Flahaut, mineurs de Lens, Ferdinand Hacot de la Banque d'Artois, les maraîchers cossus de Saint-Laurent, les Payens ivrognes et toqués de Boiry-Becquerelle, qui possèdent un pigeonnier pareil à un donjon, le Gheerbrandt des moulins à vapeur, le Boyenval qui fabrique avec les pieds des bœufs l'huile à graisser les machines, les fils blonds du quincailleur Fardel, celui, le flandrin, du docteur Ledieu, la science et le commerce

d'Arras, l'agriculture et l'industrie du Pas-de-Calais, tout cela dont Caroline Cavrois et les Héricourt avaient développé pendant un siècle l'opulence, en donnant l'exemple du travail créateur.

Défilant à côté de la morte, les mobiles regardaient. Sous ce suprême habit de fleurs rares, sous ce poêle à galons d'argent, sous ces panaches de plumes blanches, ils cherchaient à deviner encore la silhouette massive de la fondatrice que tiraient les quatre chevaux en cagoules noires. Nul de ces soldats n'ignorait depuis son enfance les mérites de la défunte, ni sa féconde influence. La plupart savaient que le bien de leurs parents avait été, une époque ou l'autre, compris dans l'activité de la famille Héricourt, défendu par ses guerriers, administré par ses fonctionnaires, enrichi par ses navigateurs et ses banquiers. Maintenant c'était sa mémoire qu'ils allaient défendre autant que leurs terres, leurs fabriques, leurs mines, leurs négoces, leurs salaires, leurs appointements et leurs rentes. C'était l'effort du siècle, de son intelligence, qu'ils contemplaient dans ce carrosse majestueux accueilli par le glas du cimetière, loué solennellement par les oraisons des chantres, vénéré par les postures de l'assistance. Le cortège s'arrêtait à l'approche du portique où, sculptés dans la pierre du linteau, la faux et le sablier, le phénix, indiquaient l'œuvre du temps qui tue, qui ressuscite éternellement les forces des mondes.

La foule sombre cessa peu à peu de se mouvoir sur le gravier du chemin. Elle piétina, puis s'immobilisa toute. Chauves ou bien coiffées, toutes les têtes se découvrirent, les ombrelles se replièrent. Un latin fut psalmodié par les voix des prêtres. Caroline Cavrois entra par ce porche dans l'éternité de la terre et de ses métamorphoses tandis que les compagnies du bataillon, à droite et à gauche du cimetière, divergeaient, se déployaient dans la plaine, entre les étendues violettes de betteraves, sur l'espace blond des champs moissonnés.

A se diviser par sections de tirailleurs, à s'allonger par les flancs, à fouler la terre des avoines, des scourgeons, des œillettes et des froments, ces fils de cultivateurs, de brasseurs, d'industriels, de meuniers, de légistes et de négociants évaluèrent mieux la richesse de leur patrie que convoitait l'appétit

des Barbares. Ils l'aimèrent plus en regardant leur vigueur hérissée sur la campagne, avec la lumière des baïonnettes en ligne. Les visages des amantes, des épouses, des enfants, les faces des aïeux sourirent aux mémoires des conscrits. Fier de soi, qui crispait le poing sur l'acier du fusil ou sur la poignée du sabre, chacun des soldats, des officiers, attentif à son devoir, marcha vers l'est, comme s'il espérait entrevoir à l'horizon doré, ou même à la base du long nuage, leurs frères, les lanciers de Gravelotte, les voltigeurs de Rezonville, continuant la tâche des anciens Héricourt et chassant hors de la Lorraine les cavaliers de la Prusse avec les fantassins de la Bavière.

Ils allaient se souvenant. Suggéré par la mort de Caroline, le passé de l'Artois vivait en leurs âmes. Au trot de son cheval, le commandant Hauteclocque évoquait les récits épiques de son vieux père qui, de Friedland à Tilsitt, avait tant chevauché avec les dragons de Bernard Héricourt. Regardant ses trois compagnies évoluer, prescrivant du geste et de la voix leurs hâtes ou leurs prudences, il songeait à des escadrons en habits verts et en culottes de peau, casqués de cuivre étincelant, derrière ces capitaines du pays, les Corbehem, les Flahaut, les Lyrisse, buvant la gloire avec l'eau du Danube après les chocs sous Ulm contre les chevau-légers de l'Autriche. Aimard de Hauteclocque se souhaitait, ivre d'espoir, une pareille chance. Un petit-neveu de Corbehem faisait le serre-file à la gauche de la Troisième. Gros, mais coléreux autant que son ancêtre, il harcelait les plus rustauds de ses mobiles trop lents à faire demi-tour avec le rang. Un Flahaut persistait aussi. Zingueur et musicien dans le civil, il ordonnait là-bas aux clairons leurs sonneries diverses. La troupe s'habituait à comprendre leur signification, à se rassembler, à former le carré, à commencer, à cesser le feu, à s'allonger en lignes de tirailleurs.

Dociles, ces gros garçons de l'Artois et de la Flandre s'évertuaient à bien faire. A demi-voix, ils narguaient le maladroit, le retardataire, l'ahuri. Leur coutume de railler sans trêve les compagnons de taverne se plaisait au jeu martial, à cette recherche de promptitude si difficile pour les endormis, pour les « pleins-de-bière ». Ceux-ci grognaient un

peu. Ils pestaient contre « Badingue ». N'avait-il pas choisi des généraux incapables de battre tout de suite les Prussiens, d'en finir vite, ce qui eût exempté de ces fatigues, de ces turbulences, des périls possibles, ceux qui avaient naguère payé leur remplaçant fort cher ou pris un bon numéro dans l'urne du canton ? Tous en voulaient à l'empereur, à Lebœuf, à Bazaine, au ministre Olivier, si souvent critiqués par Jules Favre, Gambetta, Rochefort, dont ils aimaient les diatribes. Et considérant le nom de Badinguet comme la pire injure pouvant flétrir un militaire fanfaron, les brasseurs de Wartelle, les maraîchers de Saint-Laurent murmuraient ce mot à l'adresse du gros sergent Corbehem, du fourrier Taffin, de l'adjudant Cattaert, plus acharnés pour obtenir de leurs hommes un ensemble et une rapidité de manœuvres très pénibles.

Quel que fût l'entrain des meilleurs, quelle que fût leur fierté d'être soudain les héros de la nation, avec le poids du sac vide sur le dos, une cartouchière en forme d'enveloppe au ceinturon, un fusil à tabatière sur l'épaule, un fourreau contre la jambe, ils pensaient que ni Thiers ni les républicains n'eussent déclaré la guerre, après la renonciation du Hohenzollern au trône d'Espagne. C'était même le sentiment de la Banque d'Artois qui redoutait la baisse, à quoi pensait Hacot. Néanmoins, il proférait des ordres et des réprimandes de sous-lieutenant. Il houspillait les cultivateurs, les tanneurs, les brasseurs de sa section, le télégraphiste Briois, trop spirituel dans le rang, le jeune Boyenval qui se croyait las déjà, l'imprimeur Froissard, apôtre de l'Internationale, qui souvent affectait le dégoût de sa tâche militaire et grommelait des insolences à l'égard des sabreurs et des porte-galons. Il exaspéra les autres qui craignirent de partager sa punition. Ses voisins de rang l'invitaient à se taire. Les caporaux le menaçaient de consigne. On injuria sa personne mal barbue, brèche-dents, son dos en voûte, même sa femme trop connue pour le scandale d'une fugue à Lille avec un ténor de tournée, après la représentation du *Premier Jour de Bonheur*. Ce qui fit rire, chacun sachant sa mère, son épouse, très sages au foyer, devant les bonnes filles qui fourbissent les chaudrons, comptent les œufs chauds au poulailler, fauchent

les dernières gerbes de la moisson, étendent la lessive, ou bien enseignent l'abécédaire et l'histoire sainte aux enfants; cela, sous les solives brunies de leurs fermes, dans leurs champs, dans leurs cuisines aux bahuts monumentaux, aux vaisseliers de chêne bien cirés, aux vaisselles peintes, aux cuivres resplendissants. Elles apparaissaient, toutes ces femmes et ces choses, aux Payens jovials de Boiry, comme aux Demonchaux sévères de Monchy-le-Preux, comme aux Corbehem irritables de Vimy.

La bière fraîche qui mousse et déborde la chope, qu'ils la souhaitaient tous, les Gossart et les Wartelle, en chargeant à la baïonnette l'illusion de l'ennemi! Le café au genièvre, qui bout encore dans le verre où Céline verse la cassonnade, comme ils y pensaient, brasseurs, tanneurs et mineurs apprenant à tirer, un genou en terre! Le bourgogne et ses reflets fauves dans un très pur cristal, après le goût d'une dinde farcie, quel délice c'était pour la gourmandise de Cattaert, pour celle de Gheerbrandt faisant prendre à leurs hommes le pas gymnastique! Le pâté de pigeons dans sa gelée, ce timide Ledieu, cet orgueilleux Druon l'espéraient pour le soir, après la manœuvre, au milieu des faïences et des bouteilles habillées de moisissures héraldiques. Les grasses servantes qu'on embrasse, chaudes et rebelles, dans les couloirs, qu'on tripote, rieuses et dépoitraillées, à la cave, qu'on étreint, fougueuses et haletantes, à demi nues, au fond des alcôves, sur le lit qu'elles bordaient, comme ils les désiraient à cette heure, les jeunes sous-lieutenant fatigués par les maladresses de la section, époumonnés par leurs cris et leurs ordres, vexés par les remontrances que le capitaine leur avait à l'écart murmurées!

Ces tendres femmes, ces aspects de la maison, ces mets succulents de la province, ces breuvages délicieux, ces plaisirs sensuels de la Flandre, ne faudrait-il pas les abandonner tout à l'heure pour chasser de France les Prussiens attirés par l'imprudence des Tuileries? L'obstination de l'impératrice et de ses familiers, l'ignorance des ministres, la jactance de Gramont, la folle assurance de Lebœuf enlevaient à tous la sécurité de leurs joies. A ces vies plantureuses, à ces affections sûres, à ces amours faciles, fallait-il dire adieu pour aller

mourir, la poitrine sanglante, dans un village en flammes, ainsi que les cuirassiers de Reischoffen ou les turcos de Wissembourg? D'avoir tant couru en ligne, sous le sac et la toile à tente, les maçons du père Delattre regrettaient leurs tavernes et leurs pipes copieusement bourrées, une femme douce, mamelue et lascive, ses chansons dans leur chambrette et les gros baisers de leurs « p'tiots », la messe du dimanche et le jeu de boules après vêpres. L'Empereur n'avait donc pas su leur garder tout ça? Ni les tanneurs ni les brasseurs n'osaient lui en vouloir, puisqu'ils avaient voté pour lui, pour le souvenir glorieux de Sébastopol et de Solférino. Cependant ils ne comprenaient pas que l'esprit d'un Napoléon pût se trouver inégal aux événements de cette guerre déclarée par lui-même à la Prusse. Ils riaient moins aux taquineries du caporal Briois, implacable à l'égard du grand commis qui trébuchait sans cesse, du laboureur qui confondait la droite et la gauche, du coiffeur qui ne savait pas manier la tabatière du fusil, à l'égard du vannier trop petit, courbé sous le sac et la marmite de campement, à l'égard du bouvier taciturne, soucieux de bien faire. Le télégraphiste finit par craindre la sévérité de l'adjudant, et il se contenta de songer au plaisir de Maria, sa jolie dentellière, quand il lui décrirait les ridicules de ses compagnons. Elle aimait tant rire aux éclats, le soir, pendant leur promenade voluptueuse sur les remparts d'Arras. Les malices de leur passion nouaient leurs êtres en fièvre sur le banc, alors, dans les étreintes actives et silencieuses. Pour le risque de périr ou de triompher, faut-il donc abandonner ces chères délices que promet le carillon joyeux des heures au sommet du beffroi? Et la grâce de danser élégamment, comme lui, aux bals champêtres, avec tant de jeunes filles d'abord sentimentales, puis timides contre les tentatives, enfin chaleureuses, au retour par les sentes des bosquets. Et le succès de plaisanteries alertes à l'estaminet, devant les joueurs de billard épanouis en rires dans la fumée de leurs pipes, la chope au poing. Et l'amusement de manier la foudre, de transmettre les dépêches par l'appareil, si vite qu'aucun autre employé ne vous égale, ni le pustuleux Vanherdryck, ni l'adipeux Abel. Et les bons sommes dans la chambre ouverte à l'odeur des arbres, des herbes, aux premières lueurs de l'aube, aux pre-

miers trilles des passereaux. Et la vanité de se savoir un jeune homme séduisant. Et la saveur du bon grenache ou du vieux malaga, le dimanche au café Saupeur, la légère griserie qui vous rend bavard, gai, hardi, presque bondissant. Se pouvait-il que la mort effaçât brusquement toute cette existence! Non, la victoire ennoblira les heures. La croix d'honneur s'étalera sur la poitrine. Ramasser le drapeau tombé des mains faibles, l'emporter au centre de la bataille, le planter sur la barricade ennemie dans le village, et l'y maintenir comme le lion du beffroi, dans les airs, comme le Lion d'Arras! Voilà ce qui va compléter le poème de la vie. D'autres surent y réussir. Tant d'images le montrent. Ernest Briois veut devenir autant que ces zouaves, que ces chasseurs illustres. Et il allonge le pas. Il met promptement le genou en terre. Il vise droit. Il se relève d'un coup. Il excite son escouade. Il lui fredonne « As-tu vu la casquette, la casquette? » Il l'entraîne. Il la modère. Il sera tout à l'heure sergent, bientôt lieutenant, capitaine. Éprise de son héroïsme, la jolie mademoiselle de Cardenvacque l'épousera. Il aura ses chevaux, ses voitures, ses chasses. « As-tu vu la casquette, la casquette? »

— Briois! Gardez l'alignement, sacrebleu!

C'est la voix du comte de Malametz qui a surgi sur le tertre, les bottes molles, la canne à la main, les favoris au vent, et qui peste contre le flottement de la ligne, avec l'autorité d'un ancien officier aux guides de la garde impériale.

— Ils ne sauront jamais manœuvrer, ces croquants-là! — grommelle le comte. — Dire qu'en six semaines il faut les métamorphoser tous en héros. Rendez-moi, grand Dieu, prochainement après la victoire et l'abaissement de la maison de Bavière, rendez-moi notre hiver de Paris, les couplets d'Hortense Schneider, nos soupers du Café Anglais, les bals chez la princesse de Metternich, notre partie de bouillotte au Jockey, un bon roman d'Octave Feuillet, les sermons du Père Lacordaire et nos visites dans les loges de l'Opéra près de nos belles amies, de leurs boucles dorées, de leurs épaules tombantes, de leurs dentelles précieuses et de leurs sourires fardés! Et nous reviendrons reposés au printemps pour

entraîner nos meutes et nos hunters, pour semer nos betteraves et nos avoines.

— Compagnie!... A droite en ligne!... Pas gymnastique! Marche!...

— Marche! — répète le lieutenant Druon.

Mais il jure contre ce mauvais départ. Trop de mobiles sont encore chaussés des sabots qu'ils apportèrent de la ferme et que l'intendance tarde à remplacer. Ils trébuchent comme le bouvier des Demonchaux. Voilà ce qui gâte l'ensemble des mouvements. Et l'hercule de la Grand'Place qui s'arrête! Bon! la ficelle attachant le havresac aux épaules s'est cassée sur le trop large dos du coltineur. Ne touchera-t-on jamais les courroies? Everghens qui a perdu sa cartouchière! Le ceinturon de chanvre s'est dénoué autour de ce fermier ventru. Albert Druon appréhende les blâmes de ses chefs. Ah! ce n'est point facile de transformer sa mathématique d'architecte en science de lieutenant, après douze journées de conférences et d'exercices à la citadelle; surtout lorsque l'intendance ne distribue ni souliers, ni cuirs d'équipement, lorsque l'artillerie n'envoie que des fusils à tabatière ou à piston, sans même de cartouches, pour enseigner le tir, appris par soi-même, en peu d'heures, avec un chassepot, entre le maniement d'armes et le sommaire des règles propres au combat d'infanterie. Parmi ces butors de la campagne, ces malins de la ville, tant ne comprennent rien, tant dérobent leur attention. Les sous-officiers ignorent l'art de contraindre leurs hommes au rythme du pas général. L'adjudant Cattaert court en tous sens et n'obtient rien, bien qu'il crie, jure et tempête, lui qui d'ordinaire affecte le flegme anglais. Le gros Corbehem s'emporte en vain. Mieux vaut prendre par la douceur, sans les vexer, ces riches Payen de Boiry, qui pâlissent de fureur, ce Boyenval tout blême qui se désespère loin de sa vieille maîtresse et de ses chiens couchants. Et voici l'adjudant major qui galope avec son cheval bai, de compagnie en compagnie, qui gesticule, qui, de la canne, décrit dans l'air les courbes à suivre. Ce pauvre M. de Cardenvacque, qui dut abandonner sa bibliothèque, ses études archéologiques sur l'Artois, sa femme aux grands yeux tendres, ses excellents repas, et enfourcher un cheval de sa calèche,

pour se souvenir du temps où il faisait les guerres kabyles avec Canrobert et Praxi-Blassans.

Albert Druon le plaint comme il se plaint. On le payera trop cher le plaisir d'être botté, chamarré d'or sur les manches, de porter le képi à la manière du baron de Niesbach, de se cambrer dans la culotte à bande rouge et en tunique à parements, selon l'allure du commandant de Hauteclocque, d'avoir le ceinturon verni et la jumelle en sautoir du général de Praxi-Blassans, de jouer le rôle trop réel du héros bientôt éraflé par les balles ou bien éventré par l'obus. Certes, Amélie vous aime plus quand elle vous a vu défiler en tête de la compagnie, ou parader rue Saint-Aubert avec les autres traîneurs de sabre. Mais serons-nous les vainqueurs ou les morts? On a perdu toutes les parties de Wissembourg à Gravelotte, déjà. Pourquoi les Tuileries ont-ils voulu cette guerre? Pourquoi, quand ils savaient depuis Sadowa la force de l'ennemi? Pensait-on renouveler ainsi le prestige de l'Empire et lui permettre de refréner plus rigoureusement les émeutes de Paris, la révolution promise par la grève de La Ricamarie, par cette ouvrière qui vit tuer son enfant dans ses bras et qui jeta le cadavre ensanglanté à la face du capitaine commandant le feu?

A cette heure il importe de sauver la France, cet Artois plantureux, ces fabriques, ces meules énormes, cette ville ancienne dans l'anneau de briques roses et de verdure, ses remparts, ses clochers, son beffroi levant au ciel ce lion dressé contre la hampe de l'oriflamme et qui a dans le cœur l'effigie du dieu au bonnet phrygien, le dieu porte-lumière de la légion romaine, le dieu qui égorge la bestialité du taureau.

Adorer cette architecture de la Renaissance, ce beffroi, le plus beau des Flandres, quel plaisir pour Druon! et aussi de mener au combat les fils nés des familles qui, depuis le xve siècle se perpétuèrent sur ce sol en fredonnant l'air du carillon, dans leurs chaumières, dans leurs métairies, dans leurs manufactures, puis en allant les jours de fête admirer l'orgueil du lion debout sur la couronne de la tour.

Il est là dans les nuées du ciel, pour l'espoir des quatre compagnies. Noires et bleues, elles marchent parfaitement alignées, cette fois, à distance entière. D'abord celle du solide

capitaine de Hauteclocque recrutée parmi les brasseurs et les fermiers des campagnes, qu'entraîne le gros lieutenant Wartelle, que presse le petit sergent Minart trottinant derrière. Puis celle de l'insolent capitaine de Niesbach, de son lieutenant Camus; précédant les tanneurs, les commis d'Arras, ses bouchers dont le svelte fourrier Taffin rythme les pas en criant ses « Une... Deux... Une... Deux! ». Ensuite celle du procureur Dekoninck, capitaine majestueux que suivent les maraîchers de la banlieue, les boutiquiers de la ville, ses charpentiers, ses couvreurs, dociles aux ordres des lieutenants Delœuvacque et Boudrez aussi rogue derrière son lorgnon que dans son bureau d'ingénieur. Enfin celle du capitaine Hacot composée en grande partie de chasseurs réputés, de propriétaires, de manufacturiers, de commerçants auxquels s'imposent les riches lieutenants Delebecq et Gheerbrandt, le sergent-major de Laderrière méticuleux et persifleur. Et comme leur marche régulière monte la pente du terrain, tous ensemble en atteignant la crête regardent par-dessus des feuillages encore lointains apparaître le lion debout dans le ciel d'Artois et que le soleil illumine avec le piédestal orné de sa tour.

L'architecte de nouveau salue, dans toute l'émotion de sa pensée, le chef-d'œuvre de la Renaissance flamande, le signe de pierre savamment travaillé par les siècles artistes pour indiquer aux bonnes gens du pays, aux bourgeois, laboureurs, artisans, aux corporations et aux clergés, le privilège de la ville franche, la protection qu'assuraient son évêque, ses échevins, ses milices, sa basoche, ses juges, ses avocats.

« Ses avocats, ses Robespierre, ses Carnot... », murmure avec admiration le petit-fils de Wartelle qui fut à Valmy, à Fleurus, dans la compagnie d'aérostiers sous les ordres de Juste-Émile Héricourt.

— Dans ce beffroi Robespierre est monté certainement un jour, — dit-il au sergent Vanherdrick dont l'aïeul aussi parut en ces batailles de la première République.

— Robespierre! Il se méfiait de Bonaparte.

— Il avait prévu Brumaire.

— Waterloo.

— Le retour des Bourbons.

— Et que le général victorieux se substituerait aux représentants du peuple.

— Pour abolir la République.

— Perdre la nation.

— Et voici le second empereur qui ne semble pas loin de nous livrer à son tour à d'autres Blucher.

— Après d'autres Waterloo.

Ainsi parlent les mécaniciens, lecteurs de *l'Avenir*, les rouges, leur fourrier Taffin lui-même.

— L'Impératrice se laisse gouverner par les évêques, — ajoute le fils Delebecq, — dont les curés révèlent à sa mère les amours et les pertes de jeu... Elle nous a rendu les Italiens hostiles en exigeant que Rome fût gardée par nos troupes contre les libéraux, contre Garibaldi, Victor-Emmanuel et Cavour. Elle nous a privés de l'alliance italienne.

— Ah! l'influence des jésuites! — soupire le sale fruitier Gossart en remontant d'un coup de rein le sac qui lui pèse au dos.

— Ils nous conduisent à la catastrophe, — opine sévèrement l'entrepreneur Jules Delattre, sergent-major de la Deuxième.

Et tout le long des lignes, en regardant le beffroi d'où Robespierre conquit l'avenir, murmurent les mobiles fatigués, alourdis par la terre chargeant leurs chaussures et leurs guêtres, mouillés par la sueur coulant de leurs fronts au soleil, vexés par les menaces de punitions.

Successivement les capitaines enjoignent de faire le silence; les lieutenants répètent l'ordre. Seuls obéissent les cultivateurs, dociles à l'autorité; mais ceux de la ville, hier ouvriers, commis, clercs, marchands, disent à demi-voix :

— Ravise, min fieu, si ch'ti Robespierre y regarde point de là-haut?... A ch't heure, il serait temps qu'y revienne y vir...

Et le nom de Robespierre ressuscite sur toutes les lèvres, sous les moustaches fauves de la Flandre, sous les moustaches noires de l'Espagne, dans les barbes blondes, sur les lèvres rasées.

Les mobiles ont regagné la route montante. Ils marchent

en colonne de bataillon. La clique embouche ses clairons. Le commandant de Malametz surveille en tête sur son cheval qui se dandine. Et les rouges répètent le nom de Robespierre presque tout haut pour taquiner un peu celui qui les fit tant piétiner, courir, se coucher, se relever, s'aligner. « Robespierre... Robespierre. » Et voici le télégraphiste Briois qui soudain improvise, sur l'air du carillon, un couplet allusoire, comme la malice de certains en rime chaque année pour la fête d'Arras :

Iro-tu vir à l'fête d'Arras
— Disot Jaqline a ch'gros Colo —
Ressusciter ch'not' Robespierre
Pour nous fout' Badinguet par terre

Des rires éclataient. Le mineur Flahaut répéta le quatrain avec Briois. Deux couvreurs reprennent ensuite. Les fieux de Mercatel reprirent en chœur cette interprétation fantaisiste du refrain de fête. Sur l'air du carillon, en sourdine d'abord, puis à demi-voix, presque toute la colonne se mit à chanter. Cela gagna même ceux de Monchy-le-Preux qui sont orléanistes et dénigrent Napoléon III, comme le capitaine procureur Dekoninck, comme le neveu du trésorier général Cattaert. Le capitaine de Niesbach qu'on sait légitimiste feint de ne rien entendre, enchanté probablement d'une opinion populaire propre à renverser l'Empire et à rendre vacant le trône pour le comte de Chambord. De fait, le commandant ni les capitaines n'insistent pour imposer silence à la colonne. Elle murmure sa nouvelle chanson de route, excitée par l'électricien Flament dont la tignasse enfle le képi, par ses compagnons télégraphistes, farceurs redoutés, séducteurs de servantes, buveurs et joueurs incorrigibles, tapageurs de nuit, que la discipline militaire prive de leurs plaisirs amoureux, de leurs vacarmes, de leurs émotions à l'estaminet. Cet entrain déterminerait toutes les escouades, si la plupart des villageois ne gardaient le silence obstinément par crainte de punitions et aussi parce que beaucoup votèrent pour Napoléon vainqueur tour à tour des Russes à Sébastopol, des Autrichiens à Solférino, des Chinois à Palikao, des Mexicains à La Puebla, en Asie comme en Amérique. Au reste

l'impératrice visite les cholériques dans les hôpitaux. Le petit prince est déjà voltigeur. Il a ramassé les balles à Sarrebruck. Trinité familiale fort attendrissante; autorité favorable à la prospérité manifeste de l'agriculture. Jamais la terre n'a tant rapporté. Jamais on n'eut d'aussi bonnes routes pour charrier la betterave. Jamais on n'a tant construit de fermes ni de granges. Ainsi parlent à voix basse les cultivateurs entre eux, les betteraviers de Beaurains, les éleveurs de Boiry, les maraîchers de Saint-Laurent, les métayers de Vimy, en s'imaginant leurs fermes étendues, leurs vergers pleins de pommes, leurs prés fleuris, leurs cabriolets neufs, leurs bidets rapides, leurs sœurs en fichus de soie, leurs frères en blouses neuves. Très souvent ils entendirent, dans leurs cours, prêcher pour l'Empereur les riches Delœuvacque venus en beaux cavaliers sur leurs bêtes anglaises afin d'acheter les betteraves pour leur sucrerie de Souchez, ou les de Laderrière, ces maîtres puissants de Mercatel, friands et cossus, toujours en costumes de chasseurs, qui, vers le temps des élections, promenaient la préfecture dans le break à deux chevaux attelés en poste. Les voilà maintenant sous-officiers les uns et les autres. Les frères Delœuvacque, géants et roussâtres, guident la droite de la compagnie Dekoninck. Les trois cousins de Laderrière, leurs profils aquilins, leurs maigreurs hautes, trottent en flanc de la compagnie Hauteclocque que de leurs voix aiguës ils gourmandent. Le caporal-fourrier Demonchaux, maigre, silencieux, attentif, va, ne dit mot, sous sa moustache noire, mais du geste seulement il rectifie la ligne comme il fait dans ses prairies pour avertir les bouviers et leurs chiens de rassembler, de presser les troupeaux de ses magnifiques bêtes à cornes. Sa charmante femme n'est plus là pour lui sourire sous sa coiffure brune.

Valets de ferme, moissonneurs et charretiers s'amusent de voir leurs maîtres aussi dans les rangs, sous des uniformes poudreux, le visage en sueur et les mains sales. Les Payen de Boiry, toqués, ivrognes l'un et l'autre, Auguste, le grand rouge à favoris crépus, Henri, le mince à moustaches en crocs, ne sont même ici que de simples mobiles courbés sous le sac et le poids du fusil, l'aîné entre le forgeron et le marchand de

fumiers, le cadet entre l'aiguiseur de faux et le savetier de leur village. Ils ne boivent plus du vieux cognac à chopes pleines.

Le Gheerbrandt des moulins à vapeur, soldat aussi, pousse son ventre comme il peut afin de ne point perdre le rythme du pas que lui impose la vitesse de ses mécaniciens, chauffeurs et meuniers. Narquois, ils se le montrent de l'œil. Ils ne cessent de redire le couplet de Taffin pour agacer le patron, car ce légitimiste par mariage n'aime plus la mémoire de Robespierre que déteste sa petite femme espagnole, catholique, royaliste et si passionnée.

Désespéré d'être loin d'elle, il va, se la rappelant diablesse lascive la nuit, amoureuse décente le jour, dans les allées du jardin où elle entraîne ses falbalas noirs. Il voit la rose jaune dans les cheveux. Il voit les longues boucles d'oreilles en topaze qui oscillent et mettent de fines ombres mobiles contre le brun du cou nu en collerette de dentelles. Caroline Cavrois l'aimait tant, son « Andalouse ». Lui, il va soumis et désespéré, l'esprit même captif dans ce rythme de pas militaire qui règle le sien, dans cette posture de soldat, fusil sur l'épaule, dans cette marche lourde de mille garçons dociles aux cris des sergents. Ils passent, entre les bastions de briques pourpres, le pont-levis de la porte sur le fossé. Entre les piliers de la porte monumentale ils traversent les vieux remparts, leurs épaisseurs calculées par Vauban et que couronne la force séculaire des hauts peupliers. Dans la ville, au milieu de la foule accourue, des bouquetières, des deuillants revenus, le bataillon s'engage. Clairons sonnants, tambours battants, il défile entre les fenêtres aux servantes rubicondes, aux enfants émerveillés par le cheval du comte de Malametz, par celui de M. de Cardevacque, par leurs épées au clair, par les mille bras gauches qui se balancent ensemble, par les mille têtes inclinées sur la crosse du même côté. Surpris, les badauds écoutent le murmure incompréhensible de bouches qui fredonnent, avec le nom de Robespierre, ce refrain accompagné par le carillon de midi et toutes ses notes sautantes et malicieuses, qui tombent du lion debout contre la hampe de l'oriflamme au milieu de l'azur, tandis que les derniers glas de la cathédrale incitent aux prières encore pour Caroline Cavrois,

se mêlent aux tintements des angélus annonçant la nativité de nouveaux espoirs dans le sein de la ville plus consciente de sa force.

III

Sous le lion d'Arras gardant, au cœur, le signe de Mithra et tenant haute la hampe au soleil d'or dans le ciel des Flandres, tant de fois, le carillon salua, de sa danse sonore, la force de la nation qui s'en allait, selon les ordres de Carnot, selon les paroles de Robespierre, pour obéir au Comité de Salut Public, à la Convention, aux Cinq-Cents, aux Consuls, à l'Empereur de la République, pour rompre les rangs des Impériaux, des Prussiens, des Moscovites, pour briser les couronnes, les sceptres et les trônes.

Juste Héricourt et ses aérostiers, Bernard Héricourt et ses dragons, Augustin Héricourt et ses grenadiers emportèrent l'esprit d'Arras au fort des batailles libératrices, de Jemmapes à Moscou, tandis que maître Héricourt nourrissait avec la farine de ses moulins et les blés de l'Artois, équipait avec les cuirs des tanneries, armait avec les fers des Forges, les brigades qui marchaient de capitale en capitale.

La danse des sons allègres, bien des heures, émut les Rosati, les buveurs, les dentellières, les brasseurs, les marchands et les villageois qui levaient alors les yeux vers l'horloge du beffroi si noble parmi les atours de ses sculptures, au moment où tintait l'heure de nos victoires cassant les jougs dans les Italies, dans les Allemagnes, en Pologne, proclamant les indépendances des peuples, laurant nos brigades qui suivaient leur Miranda, leur Moreau, leur Masséna, leur Championnet, leur Bonaparte jusqu'au cœur de l'Espagne où les juntes de l'Inquisition perdirent le pouvoir d'opprimer les Amériques latines mêmes. La force de l'Encyclopédie traversait les espaces de l'Atlantique.

Que Juste Héricourt périt dans l'Océan après s'être rembarqué sur les bricks des corsaires, que les Robespierre,

puis Le Bon montassent sur l'échafaud de Thermidor, que maître Héricourt mourût, laissant à ses filles Caroline Cavrois et Aurélie de Praxi-Blassans le domaine et l'opulence des Moulins, que son fils Bernard fût tué devant Presbourg par un boulet autrichien protégeant les Kaiserlicks en fuite depuis Wagram, c'était peu de deuil, puisque l'essentiel de leur œuvre survivait par le monde.

Aux sons joyeux du carillon, les fumeurs des tavernes, en dépliant les gazettes de 1810, acclamèrent, entre les piliers des Deux Places, les libéraux du Venezuela, de la Colombie qui, les premiers, s'affranchirent, à la voix du général Miranda débarqué entre les palmes de Caracas, sous l'uniforme de la Révolution française, dans lequel dix-sept ans plus tôt, il avait, en Flandres et en Belgique, aux côtés de Juste-Émile Héricourt, commandé les troupes de la Convention contre les valets des tyrans.

Quelle fête ce fut dans la loge « Amitié » que le père de Maximilien Robespierre y avait, au milieu du XVIIIe siècle, doctement fondée!

Solide en sa carrure d'airain, le lion d'Arras, durant ces années d'apothéose, fut l'orgueil même des Héricourt, l'orgueil des Moulins et des Forges, par-dessus les cent églises et les quartiers populeux, chantant la force de leurs idées, les idées de Robespierre et de Carnot en essor autour de la planète.

Le carillon sonna, d'heure en heure, pour le réveil des enfants conçus dans le triomphe d'Austerlitz, d'Iéna, de Wagram. Ils devaient ne rien oublier de la foi mise en leur sang par leurs pères. A ces enfants qui, depuis 1814, grandirent sous le sceptre des rois ramenés par les Prussiens de Blücher, par les esclaves des tyrans, Virginie et Augustine, Cécile Héricourt, Caroline Cavrois, Aurélie de Praxi-Blassans contèrent toute la grandeur de l'effort latin, celui de leurs maris, de leurs frères, de leurs pères. Ainsi « l'enfant d'Austerlitz », Omer Héricourt, Dieudonné Cavrois, Émile de Praxi-Blassans s'instruisirent selon les paroles de leurs parents, les demi-soldes, qui furieusement avaient combattu parmi les dragons de Bernard Héricourt. Comme ils disaient bien leurs exploits! Quels enthousiasmes ils communiquaient à la jeu-

nesse de 1820 quand ils conspiraient encore pour l'indépendance de l'Espagne libérale, des carbonari napolitains, des Vénézuéliens ameutés par Miranda et Bolivar, des Grecs révoltés contre le Turc, avec lord Byron et le colonel Fabvier! A Dieudonné, Omer, Émile, à leurs camarades, quand les demi-soldes avaient parlé, le carillon du beffroi rappelait les orgueilleuses traditions de la Commune, et qu'Arras avait su les défendre contre le roi d'Angleterre, les ducs de Bourgogne, contre les rois de France, contre les princes espagnols, avant de mettre les espoirs de la cité en Maximilien Robespierre et en ses amis, en ceux qui moururent sur les champs de l'Europe pour le drapeau de la Convention devenu celui de l'empereur latin et de l'honneur national.

Les amis des Héricourt acclamèrent le chant du carillon, ce jour de 1830 où ils apprirent que Lafayette avait, par la ruse de leurs complots, rétabli, dans le soleil de juillet, avec les demi-soldes d'Edme Lyrisse, les carbonari d'Omer Héricourt, de Dieudonné Cavrois, les francs-maçons d'Arras, l'œuvre de l'Assemblée Constituante. Et le soir de 1848 où fut substituée au suffrage unique des riches la souveraineté des élites intelligentes et du peuple laborieux, par l'effort de Lamartine, de Ledru-Rollin et d'Omer Héricourt, les gens d'Arras trinquèrent au son des cloches enguirlandant de leur joie scandée le beffroi des libertés communales, tandis que les colombes s'envolaient des pignons, que les corbeaux s'envolaient des clochers, que leurs essaims clairs, que leurs essaims noirs tourbillonnaient autour du lion, debout sur la couronne ducale pour lever, dans le ciel, à la pointe de la hampe, le soleil épanoui des Flandres.

Ainsi, le fils puîné d'Omer Héricourt méditait, parlait aussi, en étudiant du haut du beffroi, avec sa filleule Marguerite, les essors des oiseaux que chassait le carillon de midi dans le soleil d'août 1870, par-dessus la ville où, là-bas, retentissait une fanfare de cavalerie prête à la guerre du Rhin, encore.

Dans la chambre du sonneur, et penchée par une lucarne vers l'espace, Marguerite demandait à Raoul Héricourt si l'aérostier de Valmy et de Fleurus, le père de la vieille tante Augustine qui fêtait son quatre-vingtième anniversaire, si

Juste-Émile l'Américain avait nourri l'espoir d'un appareil volant comme la colombe, l'aigle ou le vautour eux-mêmes, un appareil emportant avec lui cette force de la vapeur mal connue des premiers aéronautes. Raoul Héricourt le supposait sans le savoir. Comme Napoléon Ier et son Institut avaient nié la découverte de Fulton, Napoléon III, ses ministres et ses physiciens officiels niaient autant les mémoires sur le plus lourd que l'air, ceux de Raoul Héricourt. Il s'en plaignit furieusement. Marguerite en eût pleuré. Comment, à l'heure même où les hasards d'une campagne dangereuse entreprise contre la Prusse, la Bavière et les autres états des Allemagnes exigeaient l'emploi du génie français!

— On les a vaincus à Sarrebruck déjà, — répondit le sonneur en quittant son clavier.

— Sans doute, mais ce n'est là, mon pauvre ami, qu'une première rencontre de division contre garnison. Ensuite? Il y a leur multitude. Par peur de Jules Favre, rien n'a été préparé, ni l'aérostation militaire, ni l'artillerie, ni les gardes mobiles prescrites par le maréchal Niel.

Raoul Héricourt se retourna vers ce Leleu, qui l'écoutait en sa blouse, les mains jointes pieusement, et fier d'être pris à témoin par le directeur des Forges et Moulins, par ce savant qui le payait cher pour conserver en vingt cages là suspendues, pour nourrir et lâcher à point des corbeaux ou des canards, des buses, sujets d'observations méthodiques. L'odeur des plumes et des graines, occupait l'atmosphère.

— On a bien battu les Russes à Sébastopol et les Autrichiens à Solférino!...

— Ca ne prouve rien. La Prusse est plus redoutable, — dit Marguerite.

A considérer ce pauvre hère, en costume de toile crasseux, et si blême sous la chevelure jaune, le chercheur se railla. Il sourit. Quoi? Par besoin de bavardage, il s'adressait à ce nigaud, attendant de lui des répliques ou des approbations. L'esprit ne suffisait point à l'esprit. Vraiment la folie menace trop l'intelligence quand elle se passionne. Quel besoin de parler avec celui-là! Raoul Héricourt craignit, non pour la santé de son cerveau, mais pour l'opinion que susciteraient, parmi ses détracteurs, de pareilles façons. Quelles sottises

débiteraient la malveillance de la loge « Amitié », celle du Cercle Orphéonique et celle des principaux actionnaires, en apprenant ces dialogues entre le directeur des Forges et ce Leleu, dérisoire, chétif, confiné ainsi que ses parents, dans sa tour, avec sa femme malingre et ses trois enfants toussoteux? Pourtant ce Leleu se montrait capable d'observations exactes, très sincères. Brusquement Raoul le lui dit, indigné contre l'injustice secrète à l'égard de cet aide, et, aussi, pour donner à sa filleule un exemple d'équité, pour qu'elle l'admirât plus. Leleu ne savait-il pas étonnamment la vie, les mœurs, les forces des oiseaux nichés dans les vieilles pierres du beffroi ou dans les creux des sculptures?

— Bien peu de savants célèbres, — s'écria le chercheur, — sont, comme vous, Leleu, aptes à considérer le fait seul, le fait mathématique, Leleu, sans le déformer selon leurs ignorances acquises, ou les niaiseries de leur imagination, ou les erreurs de leurs théories préalables.

— Pensez-vous cela, Monsieur?

— Il me l'a dit souvent, — confirma madame Marguerite Malescot.

— Oui, je vous préfère, Leleu, à tous les barons Thénard, à tous les Quatrefages, à tous les Bonald. Ni Buffon, ni Cuvier, pas même Flourens n'auraient compris, au vol des oiseaux, le quart de ce que mon ami Mouillard et vous, mon cher Leleu, vous, dans votre beffroi, lui dans les sables du Caire, constatez de manière empirique, mais exacte. Exacte! Exacte!

Le blême Leleu sourit, s'inclina, pas très sûr au fond de sa supériorité sur ces personnages notoires. Néanmoins, l'émotion, peu à peu, empourpra sa pâleur. Ses mains sales tremblèrent. Il déniait son mérite. A vivre avec les oiseaux depuis la tendre enfance, son père étant là guetteur d'incendies, que pouvait-il faire sinon voir corbeaux, choucas, hirondelles, martinets, corneilles s'envoler, leurs petits s'essayer aux départs et les plus robustes lutter contre la bourrasque.

— Oui! — concéda Raoul Héricourt. Mais cette série de dessins sommaires qui cernent au fusain les contours des oiseaux morts ou capturés, fixés sur une page, mesurés dans

tous les sens, selon les principes de Mouillard, au décimètre et au compas. C'est du beau travail, savez-vous, Leleu. Cette collection de croquis avec leurs chiffres m'ont suggéré l'essentiel de mes espérances, je l'avoue! Si jamais je réussis à construire un « plus lourd que l'air », à quoi le devrai-je? Aux treize cent soixante-huit documents réunis à ceux de Mouillard par votre patience, Leleu. Parfaitement. De ceci se dégage une évidence de premier ordre, peut-être une théorie mécanique de l'essor... du vol planant... du vol sans battement. Comprenez-vous Leleu? Il ne me reste qu'à trouver un générateur de la force au poids léger... Il ne me reste plus qu'à...

Douloureusement Raoul Héricourt éclata de rire, en regardant sa filleule troublée par ce courroux, et qui souffrait de cette fureur. Le parrain aimait qu'elle s'émût à son intention. Et il persévère, sardonique. Il se raillait lui-même, non pas qu'il se crût certain de trouver la force utile. Il la tenait déjà; mais il apercevait son impuissance à faire adopter ses vues par la jalousie des ingénieurs officiels. Il voulait que Marguerite s'apitoyât.

— Mon pauvre Leleu, vous ne connaissez pas cette clique de fonctionnaires, ni l'animosité des politiques au pouvoir qui combattent en moi l'action libérale de Louis Blanc, de Raspail, d'Hugo, de Lamartine et de mon père.

Tout à coup il rageait furieusement :

— Ah! Marguerite, mon enfant, vous n'imaginerez pas ces blocs d'injustices et de stupidités contre quoi se brise, s'anéantit la vigueur créatrice du génie français! Nous serons vaincus par les Prussiens, Leleu, parce que les médiocres conduisent. Vous ignorez tout! Trahisons des émules! Haine des envieux! Vengeance des médiocres! Dédains et insultes des puissants, des arrivés! Leleu! Bon Leleu! Et le pis est que je veillis. Je vais décliner, mourir, Marguerite, sans avoir doté ma patrie du vol humain que mon esprit peut offrir au monde! A l'avenir du monde, Marguerite! Vous comprenez, Leleu?

Il se précipita sur Leleu. Il le prit aux épaules. Il le secoua. Satanique volontairement, il se plut à l'épouvanter par ses cris, ses invectives, ses adjurations, par la laideur de son

grand nez, de sa jambe boîteuse, de sa tignasse grise et de ses yeux derrière le binocle.

— Monsieur! Monsieur!

— C'est votre faute, votre faute, oui, Leleu, votre faute et celle de Mouillard, si je me suis obstiné dans cette recherche, si j'ai passé mes jours, mes nuits à calculer, sans jouir de la vie. Ce sont vos dessins et vos chiffres qui m'ont, Leleu, condamné à ce supplice, à cette obsession sans fin, à cette lutte sans victoire.

Il regarda Marguerite, et s'assura qu'elle partageait naïvement toute cette douleur.

— J'aurais pu, depuis dix ans, aimer de belles filles, savourer mille repas exquis, admirer des poèmes, voyager de ville d'art en ville d'art, avec vous et votre mari, Marguerite, m'enthousiasmer devant les paysages grandioses du monde entier. Au lieu de cela, j'ai bêtement peiné, peiné, peiné... à mourir. Et pour rien, Marguerite! Pour rien, Leleu! Vous entendez, pour rien! Et c'est votre faute, à Mouillard et à vous, veilleur inspiré d'Arras! sonneur de l'avenir!

Marguerite se réfugiait en un coin, tant son parrain gesticulait. Il fut content de la voir haleter, si grande, si agréable en ses vingt ans.

— Ma faute? — protesta Leleu. — Que non, Monsieur. Vous aviez ça dans le sang, Monsieur! Dans votre famille il y a eu l'Américain, l'aéronaute de Valmy et de Fleurus. Il y a eu son gendre que sa fille forçait aux ascensions. C'est le sang qui parle... quand vous cherchez. J'y suis pour peu de chose, moi, avec mes gribouillages et mes volières...

Il montrait, dans les cages de fer et d'osier, les oiseaux endormis ou sautillants, les tourterelles roucoulantes, des buses maussades en leurs masses obscures.

Raoul Héricourt lâcha Leleu, car son fréquent désir de meurtre le prenait. Saisir ce cou maigre à deux mains, et serrer, serrer, jusqu'à la fin de cette existence misérable. Voir pâlir, se ternir ces yeux incolores, et se tordre cette bouche sans lèvres, et râler cette agonie dans la barbe de chanvre, quel assouvissement pour une colère si franche! Que de fois il avait ainsi pensé tuer ses maîtresses!

— Oui, Leleu, vous avez raison. Mes aïeux me possèdent.

Ils me possèdent, Marguerite! Il le sait bien. Je le sais trop. Juste-Émile n'habite pas le fond de la mer. Il habite en son arrière-petit-neveu. C'est lui qui me tient, qui m'opprime. Il me fustige et me force à servir la manie de ma race. Oui, Marguerite, il m'empoigne là, et il me serre. Il me serre. Je ne plaisante pas. Il m'étrangle. Il me contraint par force à rechercher le sacrifice dans la gloire, moi aussi. C'est la manie de ma race! Oui, l'exemple du colonel Héricourt m'oblige, malgré ma terreur, au courage nécessaire pour mes ascensions. Il m'oblige à l'honneur, au travail exténuant, à tout ce que je déteste. La manie de ma race! Caroline Cavrois, forcée par son père, a joint aux Moulins du bisaïeul les charbonnages de l'Escarpelle et ses parts de fondatrice dans les mines d'Anzin. C'est elle qui ainsi a rendu plus importantes les Forges de Sainte-Catherine, gorgées de houille. Ce sont elle et ses ingénieurs qui, en établissant un atelier de réparations pour les machines de la gare, des sucreries, des huileries et des brasseries, ont créé un centre de recherches pareil à Fives-Lille pour l'amélioration des appareils mécaniques, pour l'invention de moteurs plus puissants et plus légers. Eh bien! Leleu, cette malice opiniâtre de ma tante Cavrois, qui m'a nommé administrateur de ses Forges, m'a mis, de cette façon, devant la possibilité de construire, un jour, le propulseur et l'hélice capable d'entraîner vers les cieux un grand vautour artificiel aux ailes étendues comme celles du gypsfulvus que j'étudiai dans les sables du Caire avec l'infortuné Mouillard... Madame Cavrois m'a fait l'esclave de sa cupidité. Et puis il y a le hasard. Pourquoi le hasard a-t-il, en 55, à Paris, mis en présence, dans l'atelier d'Ingres, ce rapin de génie et moi, moi, futur administrateur des Forges? Pourquoi nous sommes-nous plu au point de nous revoir tant de fois et de monter ensemble sur les tours de Notre-Dame dans l'intention d'observer le vol des corbeaux?

— Comme d'ici? — demanda Marguerite les larmes aux yeux.

— Comme d'ici, — répondit Raoul content de la voir pleurer. — Mouillard m'a rappelé les ascensions de Juste-Émile Héricourt et m'a demandé si j'avais hérité de ses Mémoires

aéronautiques. Et ce petit rapin lyonnais m'a fait honte de ne pas avoir mis ces papiers en ordre pour une étude. Et qui m'avait poussé dans l'atelier d'Ingres, Marguerite? Le seul désir d'avoir un portrait de mon grand'père en uniforme de dragon, dans le style de 1810, pour faire plaisir à ma mère. Oui, Marguerite, ce sont eux, le père et l'aïeul, qui m'ont poussé dans les bras de Mouillard, Leleu! chez monsieur Ingres, et qui m'ont livré à l'influence de Mouillard, qui m'ont contraint à le rejoindre plus tard en Algérie, en Égypte même, pour travailler avec lui.

— C'était dans votre sang, Monsieur, je vous dis.

— Et on se croit libre! Savez-vous, Marguerite, que monsieur Cousin, le philosophe, disserte sur le libre arbitre, en Sorbonne. C'est à mourir de rire, ma pauvre amie! A mourir de rire! Et les peuples depuis les origines se révoltent pour le nom de Liberté! Et moi-même je lutte pour rétablir la République avec Hugo, Rochefort, Louis Blanc, avec mon père qui m'a, tout petit, enseigné les noms de Brutus et de Danton, qui m'a reclus au lycée où l'on m'a révélé les crimes des empereurs romains, qui m'a renvoyé ici dans la ville des libertés communales, dans la ville des rébellions flamandes, dans la ville de Robespierre, celle où il connut les Carnot, Fouché, Joseph Le Bon, où, ensemble, ils imaginèrent la Révolution française! Et me voici républicain, prêt à mourir sur la barricade, comme Baudin, pour la Liberté. Ah! ah! ah!... Et vous êtes vrai républicain, Leleu! Et libre, mon ami? Libre de quoi faire?

— Pas grand'chose... La pauvreté m'oblige à veiller attentivement, jour et nuit, avec les miens... à servir le maire et les gens de l'Hôtel de Ville... à rester là, comme enchaîné par les devoirs de mon métier.

— Êtes-vous libre de vous tuer même? Êtes-vous libre, au moins, Marguerite, de vous précipiter par cette fenêtre sur le carreau de la Place?

— Oui, je peux me suicider... ou non.

— Pas du tout... Si vous vous jetez en bas, qui vous aura déterminé, Leleu? La misère. Qui vous aura déterminée, Marguerite? Le chagrin, le dégoût, c'est-à-dire les résultats de l'organisation sociale. Si vous vous tuez, Marguerite,

ou si vous vous tuez, Leleu, ce sont les mauvaises dispositions des lois instituées par les ancêtres qui vous auront, l'une et l'autre, conduits à cette extrémité. Et aussi une éducation insuffisante, l'influence d'un milieu immoral, mon influence, Marguerite, la chaleur étouffante, le froid excessif, un peu trop de vin, Leleu!... Vous, vous, Leleu, vous que je tiens là, entre mes mains, vous ne seriez pour rien dans votre suicide, ni dans le meurtre de votre ennemi... Rien... Rien... Rien... Mais rien. Pas ça.

Parce que deux larmes longues coulaient sur les joues de la jeune femme très pâle, Raoul Héricourt soupira d'aise. Il fit claquer son ongle sous la dent. Et de nouveau, il éclata de rire, d'un rire sardonique, coléreux, désespéré, retentissant. Puis il rajusta son lorgnon et se mit à boiter de long en large, les mains dans les poches de son pantalon, et la redingote ballante, le panama sur la nuque, la tignasse ébouriffée. L'aspect ahuri du sonneur, le chagrin de sa filleule lui étaient une jouissance.

— Tout de même... — ripostait timidement le sonneur.

— Tout de même? Quoi? Il n'y a pas de « tout de même ». Dieudonné Cavrois m'a contraint, comme sa mère, à préparer les examens de l'École Polytechnique, de l'École des Mines, parce qu'il convenait que les Héricourt demeurassent en nom à la tête des établissements possédés aujourd'hui par les actionnaires de la Banque d'Artois, des Mines de Lens et de la Compagnie Nord-Atlantique. Moi! Moi, Raoul Héricourt! Moi!

— C'est dans le sang, fit Leleu, je le dis.

— Alors où me retrouver en tout cela, moi? Un esclave des idées ancestrales, voilà ce que je suis. Je suis leur geste, leur parole. Je suis un esclave, un serviteur excédé, un forçat des ambitions et des cupidités paternelles. Marguerite, suis-je même? Moi? Existé-je? Je vous le demande, Marguerite. Je vous le demande, Leleu. Non, je n'existe pas. C'est Dieudonné Cavrois qui m'a donné le goût de la chimie, mon principal plaisir. Dix ans d'études abominables, tenaces, épuisantes, sur les explosifs dont il me fallait conquérir certaines énergies afin de les rendre dociles, de les asservir aux nécessités des travaux dans les ports, à celles du vol artificiel, Leleu. Je

vous l'ai déjà dit. Cela, mon plus extraordinaire effort d'esprit et dont je me permets d'être fier, vraiment fier! Marguerite, mon enfant, cela même, je le dois à M. Dieudonné Cavrois, de l'Institut! Oui, Leleu! De l'Institut!... Vous entendez, Leleu... Riez donc, mon ami... Riez...!

Il goûtait une étrange satisfaction à regarder sa filleule tout en douleur pour cette douleur qu'il déclamait : « Son affection devient véritable » pensait-il, « elle compatit ».

— Vous avez devant vous, — reprit-il, — non pas un homme, mais rien... rien... Un souvenir du passé. Un souffle des morts. Je n'existe pas, Marguerite! Raoul Héricourt n'existe pas, Leleu!

— Monsieur! Monsieur! Vous vous faites mal à la tête à vous agiter comme ça...

Marguerite intervint à son tour. Elle prit les mains du martyr :

— Un jour de chaleur. Ce n'est pas raisonnable, parrain.

— Voyons, Monsieur, il faut vous calmer. Qu'on vous ait fait des injustices, c'est bien sûr; mais vous réparerez ça tout à l'heure... Vous gagnerez au jeu.

— Gagner la partie?

Raoul Héricourt soufflait en s'essuyant le front. Il regarda le chétif Leleu, Marguerite en larmes, cette chambre de pierres anciennes, les cent cordes du carillon, le clavier aux manches de bois noir, les charpentes d'en haut où les cloches derrière les abat-son pendaient en ligne, et les cages, et les bêtes d'expériences. Déjà revenaient à leurs gites les choucas et les hirondelles.

— Comme son descendant, comme moi, Juste-Émile Héricourt n'a-t-il pas considéré ces choses en calculant l'essor de son ballon Arras-Egalité? Son arrière-petit-neveu n'est qu'une cervelle neuve, après tout, la même pour continuer de semblables calculs, qu'une main neuve pour les écrire, qu'une bouche neuve pour les annoncer, qu'une volonté neuve pour surgir dans les airs sous une sphère blonde, ou jaillir sous l'hélicoptère enfin stable et persistant dans sa course au zénith. J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans, comme dit mon ami Baudelaire de Paris. Vous ne le connaissez pas. C'est un employé des Postes qui aime rimer.

— Monsieur! Monsieur! vous vous faites mal inutilement. Qui donc est soi-même ici-bas? Tenez, mon père, mon prédécesseur dans les livres des veilleurs d'Arras me l'avait bien dit en me cédant la place, qu'on perd son quant-à-soi. Il faut trop veiller sur la campagne pour découvrir les fumées des incendies et la campagne s'impose à vos yeux, à votre anxiété. Elle s'étend dans votre corps. Elle s'allonge par-delà vos membres. Elle vous possède. L'heure aussi vous possède, puisqu'il faut l'annoncer au carillon quand elle va tinter ses coups simples, puisqu'il faut la faire danser sur la ville quand c'est midi.

— La campagne ou l'espace. L'heure ou le temps, — ajouta Raoul Héricourt pour Marguerite Malescot.

— Ici, me disait le vieillard, on devient l'espace et le temps, on n'est plus Jacques ni Casimir. On est la campagne et l'heure.

— Votre père, Leleu, ne manquait pas d'intelligence.

— Il savait, Monsieur. On est aussi, le bruit, disait-il, le bruit de la vie. Ce bruit de la force travailleuse et militaire.

— Oui! La vie créatrice et destructive, — dit encore Raoul à Marguerite, heureux de l'éblouir spirituellement.

— Voilà le roulement des tambours. Le vent l'apporte de la citadelle. Voilà le tumulte de l'express qui parvient ici malgré la brise contraire.

— L'espace, le temps, la vie, la force, voilà ce que vous êtes, Leleu, dans votre être maladif, sous vos vêtements usés de pauvre diable. Vous êtes l'espace et le temps! tout!

— Peut-être, Monsieur. Alors, l'espace vous parle par ma bouche. Le temps vous parle par ma bouche. Vous essayez de voir là-haut, madame Malescot, le lion dressé contre la hampe de notre soleil artésien. Il représente les cinq siècles d'histoire qui nous fuient, nos âmes, comme me le dit M. l'archiviste quand il vient consulter les registres anciens des veilleurs.

Marguerite ne répondit que par un signe. Elle contemplait son parrain plus calme, qui s'était mis à une fenêtre du beffroi.

— Il y a du vrai, Leleu, du vrai dans ce que vous dites. Je m'accoude ici et voilà que, selon la parole du sonneur, vous me parlez ce matin peines, rancœurs des citoyens.

Il s'apaisait. Il se livrait au changement des idées que le sonneur avait en lui suscité.

— Chaque son de l'horloge, chaque cri de la rue, chaque retentissement du travail me parlent, à moi, de manière intelligible. Oui! oui! Est-ce notre fantaisie qui interprète leurs bruits, ou leurs bruits qui cherchent à se faire comprendre par nos cerveaux d'homme, afin d'être exprimés dans les propos des foules, afin d'agir ensuite par leurs moyens de persuasion et de lutte? Je ne sais. Mais tout chante en moi, ce matin, l'heure qui sonne, Marguerite, le refrain qui monte, le marteau qui frappe. Le temps, la vie, la force s'exaltent en moi singulièrement. En moi? Moi?

— Ici, Monsieur, on est, si haut, un passage pour les vents et les brises, pour toutes les forces. Voulez-vous, Madame, monter jusqu'au Lion. Maintenant, par l'échelle, vous verrez le force de la cité, sa vieille force.

Marguerite grimpa. Ils se trouvèrent sur la plate-forme dans le vent. Le sonneur récita son boniment :

— Le lion est en airain de Rome apporté par les légions un siècle après le Christ. Il y a la matière des cuves où l'on versait la solde en sesterces des cohortes, le jour de paye.

— Donc, ce métal, — remarque Raoul Héricourt, — donnait aux guerriers l'humeur de boire, de se parer, de s'enorgueillir et de vaincre.

— Oui, et l'image de leur dieu secret, l'image de Mithra fut rivée au fond de la cuve, quand elles se mirent au culte du dieu militaire pour ses eaux lustrales. Plus tard, les néophytes du Christ ont fondu les cuves en une masse. Elle devint le baptistère où notre apôtre saint Vaast ondoyait les Atrébates. Avec cette eau, le disciple de saint Remi donna la force du martyr, car le dieu des braves avait été, par le forgeron païen, caché sous le fond du baptistère. Quand les Barbares brûlèrent l'église, l'airain s'écoula en flots ardents dans un creux du sol. Mais la plaque d'or et le relief de Mithra ne furent pas changés par le feu. Des forgerons recueillirent le métal et ils en firent une cloche.

— Alors la matière du lion a sonné d'abord les tocsins des calamités, les joies des couronnements, les liesses des noces, les deuils des funérailles.

— Que de sièges furent soutenus vaillamment parce qu'elle appela les milices à la rescousse.

— C'est, je crois, cette cloche qui envoya les Artésiens à Bouvines et à la Croisade. Elle a tinté pour rassembler les bonnes gens qui écoutèrent les premiers poèmes d'Adam de la Halle.

— On le dit. Quand il s'agit de placer le lion des libertés flamandes sur le beffroi en construction, nos ancêtres, les batteurs de cuivre, exigèrent pour la bête héraldique un métal déjà éprouvé au service de la cité, celui des Romains. Et ils replacèrent dans le cœur du lion la plaque d'or où l'on voit le dieu Mithra, coiffé du bonnet phygien, le dieu de la lumière civilisatrice, égorger un taureau, emblème de la Barbarie.

— Regardez, Madame, regardez. Regardez par cette fenêtre ce qui brille à l'intérieur, dans le cœur du lion.

— Et le bonnet phrygien, Marguerite, a coiffé Robespierre, les deux Carnot, Fouché, Joseph Le Bon.

— A ce lion, que de siècles ont travaillé ! — soupira-t-elle. — Que de siècles ont travaillé pour créer la force de la ville, du baptistère de Saint-Waast, du marteau pilon de vos Forges.

— Pendant ces époques, le temps a regardé la vie s'agiter. Il me semble que je l'entends, le vieillard au sablier. Il dit : « Vie, scintille, étincelle, transforme, éternellement vieille et jeune. Étourdie qui toujours meurs, toujours renais, qui fustiges la ronde éperdue des soleils et de leurs planètes, la course échevelée des comètes; qui forces les peuples à multiplier, à créer leurs religions, leurs politiques, leurs commerces, leurs arts, leurs sciences, à grandir avec leurs idées, à décliner avec leurs scepticismes, à disparaître en laissant derrière leurs supplices des ruines monumentales qu'immergent bientôt la broussaille et la forêt, que rongent les flots de la mer si plaintive pour t'obéir. Va... crée... modifie... fais triompher le juste et l'injuste tour à tour. Démence! Folie! Sais-tu pourquoi je te prie, pourquoi? Tout ce que tu engendres, je le détruirai. » Et la vie répond au temps : « Tu parles comme l'esprit des hommes, ô dieu à la barbe lourde ! Si la faux des anéantissements brille au bout de ton

bras, serait-ce aussi qui te coupe la connaissance des normes et des nombres que les peuples ignorent, que leurs élites supposent, mais que nous sentons comme les énergies de nos actes et j'entends le lion : Des nombres, des émeutes, des guerres, des étendards, des armes, des écus, des vaisseaux, des machines, des peuples au travail, des Prométhées créateurs... »

Ainsi divaguait Raoul Héricourt avec le plaisir de rêver, en haut du beffroi, par-dessus les toitures angulaires, les quartiers bruyants, les places encombrées.

— Quel vieux romantique je suis là! — avoua-t-il. — J'ai trop lu l'*Ahasvérus* de Quinet et les ballades allemandes. J'ai trop conversé avec Baudelaire. Écoutez Marguerite. Une heure encore a sonné. Les chaînes de la vieille horloge grincent. Les ressorts se détendent. Son mécanisme hésite. Pourtant elle agira sur les leviers, et le marteau frappera la cloche. Leleu! Préparez-vous à créer aux hommes la division du labeur, l'approche du repos et du plaisir, la permanence de la mort...

Marguerite se signa. Le vent drapait son manteau sur son grand corps.

— Oui, je suis prêt, — répondit Leleu. — C'est moi qui tiens la faux du temps pour tuer comme elle. Elle et moi nous fauchons les passions ardentes, les espoirs innocents, les souvenirs attendris. Car je sonne la destruction perpétuelle de la vie.

— Oui, oui. Le temps, la vie, apparemment, voilà les deux seuls êtres qui se puissent connaître comme des personnes. Mais nous, nous, les hommes! Hein, Leleu, nous les hommes? Hein, Marguerite? Existons-nous? Répondez-moi. Leleu, répondez-moi, je vous dis. Nous autres, existons-nous?

— Vous me faites peur, Monsieur, quand vous vous exaspérez ainsi... Comment vous répondrais-je? Je ne sais rien. Je suis là pour soigner vos corneilles, vos ramiers, vos hiboux, votre aigle.

Raoul Héricourt, qui l'avait empoigné, le rejeta :

— Idiot!... Et toi!... Et toi, Marguerite, es-tu? Réponds-moi donc!

Il lui saisit le coude en serrant, et lui fit mal.

— Parrain, mon parrain! — suppliait Marguerite qui ne retenait plus ses pleurs.

— Quoi donc?

Raoul Héricourt la regarda. Il sut que vraiment il l'effrayait. Sans doute le croyait-elle prêt à devenir fou, à moins qu'elle ne redoutât une colère pareille à celle dont il houspillait l'orpheline, autrefois, quand elle rapportait des Ursulines une mauvaise note, quand il la déclarait indigne d'un père admirable, parfaitement instruit, et qui avait su mourir à l'assaut de La Puebla, parmi ses soldats du génie, magnifiquement. Elle semblait aussi malheureuse aujourd'hui. Elle s'apitoyait sincèrement sur la torture spirituelle de son parrain, tuteur et bienfaiteur, comme il le souhaitait. Dans sa détresse il avait tant besoin de compassion. Néanmoins il se reprochait un peu de n'avoir pas dissimulé son irritation. Il avait rendu Marguerite chagrine, et Leleu triste. Mais il n'avait pu se dominer. Il lui fallait qu'on participât. Il lui fallait que cette jeune femme, éduquée par lui, s'inquiétât de ses tourments. Il ne pouvait plus supporter la solitude morale depuis qu'il vieillissait, grisonnant et boiteux.

Timide, Marguerite Malescot invoquait Descartes et sa définition du *Discours sur la Méthode*. Elle reniflait. Elle s'embrouillait dans une dialectique de pensionnat. Raoul Héricourt ne l'écouta plus. Il se vit, deux ans plus tôt, étendu sur le champ de betteraves, entre les débris de son hélicoptère, avec son désespoir et son membre rompu, la figure en sang. Les jours s'étaient ensuite succédé. En vain. Il demeurait dans le même état d'âme, avec le désespoir de la catastrophe. De plus en plus l'obsédait ce raisonnement. Lui-même n'existait pas, qui s'était ainsi trompé, lorsque tant d'études opiniâtres, de certitudes mathématiquement acquises l'avaient d'abord convaincu. D'autres éléments, des causes lointaines, hors de la raison et de ses pouvoirs, avaient donc, pendant ces travaux, faussé la logique du chercheur. Il avait été la proie de ces causes, de lois inconnues. Il n'avait pas été la force de son individu. Dès lors persistait la hantise d'être peu, rien, un simple agglomérat instable de phénomènes indéfiniment nécessités par les normes, les mères, et cela malgré son savoir, ses talents avérés, peut-être son génie...

— Suis-je? — grognait-il en dégringolant l'escalier tors du beffroi, après avoir abandonné sa filleule et le sonneur. — Suis-je?...

Il s'en allait, boitant, par les rues anciennes, sans rien voir qu'une ville trouble, obscure, des ombres grotesques ou hideuses, les stries de l'averse soudaine. Elle lui mouillait la face sans qu'il voulût même se garantir.

PAUL ADAM

(A suivre.)

LA MENTALITÉ PRIMITIVE

ET

LES MÉDECINS EUROPÉENS

Sous toutes les latitudes, sous les climats les plus divers, un des premiers rapports qui s'établissent entre les primitifs et l'Européen est celui de malades à médecin. Il est rare que l'explorateur, le naturaliste, le missionnaire, l'administrateur même n'ait pas à faire parfois fonction de docteur. Comment leurs soins sont-ils acceptés? Comment sont-ils compris? Nous avons sur ce point précis des témoignages assez nombreux et concordants. Peut-être, en les examinant, obtiendrons-nous une vue directe, et comme privilégiée, sur un certain aspect de la mentalité primitive.

Sans en préjuger par avance, sans définition préalable, laissons parler les faits. Nous verrons ensuite ce qu'on en peut tirer touchant les façons de penser et de sentir dont ils témoignent[1].

I

Nous passons tous les matins trois heures, dit Bentley, à panser des ulcères volumineux et infects, qui, sous l'influence stimulante et

1. M. Lévy-Bruhl a consacré à la mentalité primitive de nouvelles études qu'il doit faire connaître prochainement dans un volume de la collection Alcan. Nous sommes heureux de pouvoir dès maintenant publier l'intéressant travail que l'auteur a bien voulu nous communiquer.

heureuse de nos lotions, prennent vite un aspect satisfaisant. On penserait peut-être que la guérison de ces ulcères, qui datent de cinq ans, ou plus, en autant de semaines, arracherait aux témoins quelque signe de surprise ou d'admiration. On penserait aussi que ces soins médicaux, dispensés avec tant de bonté, de persévérance, et auxquels s'ajoutent, le plus souvent, le logement et la table, que ces efforts constants pour gagner la confiance et l'attachement, que tout cela enfin inspirerait parfois un peu de reconnaissance. Mais aucun signe de surprise ni de gratitude ne se manifeste, bien que le caractère des gens soit loin d'être froid. On commence à se demander très sérieusement si la reconnaissance est un instinct naturel chez ce peuple, — excepté en de très rares occasions [1].

Dans le cas suivant, le désappointement du missionnaire est encore plus vif.

Un jour ou deux après notre arrivée à Vana, nous trouvâmes un des indigènes très malade d'une pneumonie. Comber le soigna et le maintint en vie avec du bouillon de poulet; on dépensa beaucoup de temps et de peine à le soigner, car sa maison était proche de notre camp. Quand nous fûmes sur le point de repartir, il était rétabli. A notre grande surprise, il vint nous demander un présent, et lorsque nous refusâmes, il en fut aussi étonné et choqué que nous l'étions de sa demande. Nous lui fîmes entendre que c'était à lui de nous apporter un présent, et de nous témoigner quelque reconnaissance.

— Comment! Comment! — répondit-il, — vous autres blancs, vous n'avez pas honte? J'ai pris vos remèdes, j'ai mangé votre soupe, j'ai fait tout ce que vous m'avez dit, et maintenant vous me refusez une belle étoffe pour m'habiller! Vous n'avez pas honte!

En dépit de ses protestations, il n'obtint plus rien de nous [2].

On pourrait penser que les missionnaires avaient affaire là à un mauvais plaisant; mais d'autres faits tout semblables ne sont pas rares. Ainsi :

Nlemwo (un indigène qui accompagnait Bentley) nous raconte qu'un jour ils arrivèrent à un village où il y avait une personne très malade. Le docteur donna un remède à cet homme. Au retour, en repassant par cet endroit, il demanda à ce malade s'il allait mieux. L'homme répondit qu'il était tout à fait bien, et il demanda au docteur a être payé pour avoir pris son remède [3].

Tout le pays, dit encore Bentley, admire la rapide guérison du chef : on ne parle plus d'autre chose. Je suis plus connu comme le blanc qui

1. W. H. Bentley. *Pioneering on the Congo*, I, p. 444-5.
2. *Ibid.*, I, p. 414.
3. W. H. Bentley. *The life and labours of a Congo pionneer*, p. 128.

a guéri don Daniel que sous mon nom de « Bentele ». J'allai le voir : il n'était pas d'humeur très reconnaissante, tout en admettant que je l'avais guéri.

— En avez-vous fait des histoires! Il a fallu que je mange de la volaille, que je sois bien nourri! Quelles drôles de gens vous êtes, vous autres blancs! Et pourquoi ne m'avez-vous pas fait un présent en partant? Quel type avare vous faites![1]

Serait-ce là une singularité particulière aux indigènes de la région du Congo? — Tant s'en faut : nous allons la retrouver dans d'autres contrées de l'Afrique, et même dans les autres parties du monde. Par exemple, Mackenzie avait soigné et guéri un indigène, dont la figure, lacérée par un tigre, portait une affreuse blessure. L'indigène lui rend visite. Il vient, pense Mackenzie, pour faire voir que sa plaie est fermée, et pour exprimer au moins en termes touchants l'obligation qu'il a envers moi. Le visiteur s'assied, et il raconte toute l'histoire de sa blessure depuis le commencement, sans omettre un seul des divers médicaments qui lui ont été donnés, etc. Il termine en disant :

— Ma bouche n'est pas tout à fait à la place où elle était d'habitude... mais la blessure est tout à fait guérie... Tout le monde disait que je n'en reviendrais pas : vos herbes m'ont sauvé. Vous êtes maintenant mon blanc. S'il vous plaît, donnez-moi un couteau.

Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Qu'est-ce que vous dites?

— Je n'ai pas de couteau : donnez-m'en un, s'il vous plaît. Vous voyez, — ajouta-t-il, tandis que, stupéfait, je cherchais quoi lui répondre, — vous êtes maintenant mon blanc, et je viendrai toujours vous demander!

Cela me parut un renversement des rôles extraordinaire, et je commençai à penser que la bouche n'était pas la seule chose qui fût de travers chez cet homme. J'insinuai doucement qu'il pourrait au moins me remercier pour mes remèdes. Il m'interrompit.

— Eh bien! n'est-ce pas ce que je fais? N'ai-je pas dit que vous êtes désormais mon blanc? Est-ce que je ne vous demande pas justement un couteau?

Je quittai la partie, considérant cet homme comme un cas très étrange de confusion dans les idées[2].

Il arrive que l'Européen constate quelques signes de recon-

1. W. H. Bentley. *The life and labours of a Congo pionneer*, p. 317.
2. Mackenzie. *Ten years north of the Orange river*, p. 44-5.

naissance, mais il a toujours soin de noter que c'est une exception.

Le 30, je reçus un présent, le premier témoignage de gratitude qui m'eût été offert pour mes soins médicaux (après des années de pratique). La reconnaissance est une fleur rare [1].

La plupart, après avoir reçu des soins, s'en iraient sans même dire merci, si je ne l'exigeais pas. Une seule fois, j'ai reçu un plat de nourriture, en signe de reconnaissance, et cela d'une femme, bien entendu. En revanche, il n'est pas rare qu'un patient réclame un cadeau, symptôme curieux d'une amitié naissante [2].

Pour un peu plus, dit un autre missionnaire de la même région, je serais si habitué à la mendicité qui règne ici, que je trouverais normal, non seulement qu'on ne me remercie pas, mais qu'on réclame un morceau d'étoffe ou un autre cadeau, après avoir reçu mes soins. J'obtiens, mais non sans peine, que les patients me saluent au moins en arrivant et en partant; beaucoup semblent exiger un remède comme un dû. Il y a des exceptions heureusement, et, par-ci, par-là, un témoignage de reconnaissance me réconforte. Ainsi hier, une fillette guérie apporta... à notre bébé un superbe épi de maïs après m'avoir bien remercié [3].

En Nouvelle-Guinée, les choses se passent précisément de même.

Dans les premiers temps, dit M. Newton, un homme qui avait à la jambe des ulcères épouvantables vous demandait de le payer pour vous permettre de le soulager. Il peut paraître bizarre que ce soit le malade qui réclame des honoraires au médecin [4]...

A chacune de nos missions, on pourrait vous raconter des histoires de malades qui y sont été soignés, et renvoyés une fois guéris, et qui ont alors demandé ce que les missionnaires allaient leur donner (sous forme d'un présent de tabac), pour avoir pris tous ces remèdes des blancs, et pour être venus de si loin, pendant tant de jours, à la mission [5].

A Sumatra, les missionnaires allemands ont fait des expériences toutes pareilles.

Les Battaks reçoivent les soins médicaux... sans laisser paraître le moindre signe de reconnaissance ou de remerciement. Le missionnaire Max Bruch en rapporte un exemple vraiment classique. Sa

1. A. et E. Jalla. *Pionniers parmi les Marotse*, p. 167.
2. *Missions évangéliques*, LXXXVI, 1 (1911), p. 22 (de Prosch).
3. *Ibid.*, LXXIX, I (1904), p. 404 (Reutter).
4. H. Newton. *In far New-Guinea*, p. 272.
5. Chignell, *An outpost in Papua*, p. 206.

femme avait secouru une femme battak en grand danger et lui avait sauvé la vie. Les gens refusèrent de ramener chez elle la femme du missionnaire, et quand ils s'y décidèrent, à la fin, ils réclamèrent à M. Bruch du tabac parce qu'ils s'étaient tellement fatigués [1].

Beaucoup, disent ailleurs les mêmes missionnaires, sont reconnaissants pour les soins médicaux; mais d'autres sont assez naïfs pour penser qu'il faut qu'ils reçoivent quelque présent, parce qu'ils ont fait au missionnaire le plaisir de se laisser traiter par lui [2].

J'avais en traitement un jeune homme qui s'était grièvement blessé en abattant un arbre... Quand il fut en état de monter à cheval je le fis venir à la station pour le panser.

— Tu reviendras après-demain, — lui dis-je.

Mais il répondit qu'il préférait que je vinsse chez lui.

— Tu as pourtant plus de temps que moi.

Naïvement, il répliqua :

— Mais, réfléchis, *Tuan* (seigneur), que je n'ai pas le cheval pour rien!

La course lui coûtait cinq *cents* (quelques centimes).

— Et pour que toi, qui n'es pas pauvre, tu fasses l'économie de cinq *cents*, il faut que je continue à me rendre chez toi!...

Je fus très mortifié de voir que mes services étaient prisés si bas, et que ce jeune homme n'avait pour eux aucune considération [3].

A Bornéo, « en passant par ce village (sur la rivière Limbang), j'avais donné un peu de sulfate de zinc à un homme qui avait mal aux yeux. Le remède avait sans doute agi, et, en signe de reconnaissance, l'homme m'apporta un pot d'arack, et insista pour m'en faire boire... Je cite ce trait, attendu que, quelle que soit la gratitude de leur cœur pour un service rendu, les indigènes ne la montrent guère. Je n'en ai pas vu six exemples pendant tout mon séjour en Orient [4].

M. Williams écrit, de son côté :

Une expérience de quatre ans chez les indigènes de Somosomo (îles Fidji) m'a appris que si l'un d'eux, malade, recevait de moi un médicament, il me considérait comme obligé de lui donner de la nourriture. Le fait de recevoir cette nourriture constituait pour lui le droit de me réclamer des vêtements. Ceux-ci obtenus, ils se croyait dès lors autorisé à me demander tout ce qu'il voulait, et à m'injurier si je n'accédais pas à ses requêtes déraisonnables. J'ai traité le vieux roi de Somosomo, Tuitkatau II, pour un dangereux accès de maladie que les docteurs indigènes ne pouvaient soulager. Pendant les deux ou trois jours où il reçut mes soins, il fit venir de chez moi du thé et de

1. *Berichte der rheinischen Missionsgesellschaft*, 1900, p. 294.
2. *Ibid.*, 1902, p. 225.
3. *Ibid.*, 1909, p. 225.
4. Sir Spenser St John. *Life in the forests of the Far East*, II, p. 132-33.

l'arrowroot, et quand il fut rétabli, sa fille vint me trouver pour me dire qu'il ne pouvait pas bien manger, et qu'il l'envoyait me demander un pot en fer pour faire sa cuisine! Encore un exemple. Le capitaine d'un bateau de bêche de mer entreprit de soigner un indigène dont la main avait été fracassée par un mousquet qui avait éclaté. L'armurier du bord fit l'amputation, et l'homme fut entretenu sur le bateau pendant près de deux mois. Quand il fut guéri, il dit au capitaine qu'il retournait à terre, mais qu'il fallait lui donner un fusil, pour le payer d'être resté à bord si longtemps. Naturellement sa demande fut repoussée. Après lui avoir rappelé la bonté qu'on lui avait témoignée, et à laquelle il devait probablement la vie, on renvoya à terre cet individu peu raisonnable. Il y montra son sentiment de gratitude en mettant le feu aux séchoirs du capitaine, qui perdit de ce fait du poisson pour une valeur de trois cents dollars [1].

II

Dans les cas que nous venons de citer, et dont la liste pourrait être allongée indéfiniment, la conduite des indigènes qui ont reçu les soins des Européens paraît déraisonnable et même inexplicable. Ceux-ci, selon leur tempérament, en ressentent plus ou moins de surprise, de colère, de découragement, ou d'indignation amusée. Les uns se fâchent pour de bon, les autres haussent les épaules. Aucun, à ce qu'il semble, ne se demande s'il n'y a pas là un problème psychologique à résoudre, et si le malentendu entre le docteur blanc et son client ne proviendrait pas d'une incompréhension mutuelle. Le docteur a une certaine idée de la maladie et de la thérapeutique : cette idée lui paraît si naturelle, qu'il la suppose présente aussi chez l'indigène. En fait, celui-ci en a une très différente. Si le médecin blanc prenait la peine d'examiner de près comment l'indigène se représente les soins dont il est l'objet, il s'étonnerait moins de les voir si mal compris, si peu appréciés, et même de s'entendre réclamer une indemnité pour sa peine.

En premier lieu, aux yeux de la mentalité primitive, guérir une maladie, comme on sait, c'est vaincre le charme qui l'a causée par le moyen d'un charme plus fort.

Même dans les cas les plus simples, les *lingaka* (docteurs indigènes)

1. Williams, *Fiji and the Fijians*, I, p. 128-9.

impriment dans les esprits la croyance que, tout en donnant des médicaments, c'est eux, et non pas ces médicaments, qui sont cause de la guérison. Ils agissent magiquement sur la maladie par le pouvoir qu'ils possèdent, et ils ne la guérissent pas par le simple effet des drogues[1].

C'est essentiellement, selon l'expression de miss Kingsley, l'action d'un esprit sur un esprit. Si les indigènes attribuent quelque vertu aux remèdes eux-mêmes, elle consiste uniquement à être les véhicules du pouvoir magique.

Comment, dès lors, auraient-ils une idée différente des remèdes que les Européens leur prescrivent? La maladie provient de la présence d'une puissance nocive dans le corps : la guérison a lieu lorsque le « docteur » a su l'en faire déguerpir. Quand le médecin blanc soigne un ulcère, par exemple, il va de soi, à ses yeux, que son malade saisit le rapport, plus qu'évident, qui existe entre les pansements, les remèdes, etc., d'une part; et de l'autre, la plaie à assainir, à circonscrire, et à cicatriser. Or, en fait, ce rapport échappe à la mentalité primitive, du moins avant qu'elle se soit modifiée au contact prolongé des blancs. Indifférente à la liaison des causes secondes et de leurs effets, même lorsqu'il suffirait du plus petit effort pour la découvrir, elle ne la voit pas, ou du moins elle ne s'y arrête pas : son attention est tout entière ailleurs. Pour elle, les causes secondes ne sont pas vraiment des causes, à peine des instruments, qui pourraient être différents. Un résultat n'est jamais obtenu que par des forces magiques et des influences mystiques mises en jeu.

Par suite, les indigènes pourront bien se soumettre à un traitement long et compliqué, mais ils ne se demanderont pas pourquoi on exige qu'ils le suivent. Ils n'y comprendront rien, et souvent, par leur négligence à se conformer aux prescriptions les plus indispensables, ils feront le désespoir de leurs médecins. A leurs yeux, elles sont sans importance, et la guérison devrait se produire, même sans elles, instantanément. En général, ils prennent volontiers les médicaments européens, quand ils ont confiance en ceux qui les leur offrent, parce que cela les amuse, et qu'ils les supposent chargés de propriétés mystiques bienfaisantes. Mais cela ne

1. Mackenzie, *Ten years north of the Orange river*, p. 389.

veut pas dire qu'ils en saisissent la nécessité, ni même l'utilité.

Ce qui est un peu décourageant, écrit un missionnaire chez les Barotse, c'est l'impossibilité d'obtenir des malades de suivre un traitement régulier et de longue durée, soit médical, soit chirurgical. Plusieurs opérés ont ainsi disparu le lendemain même de leur opération, pour ne revenir que quatre ou six jours plus tard, leur pansement enlevé, la plaie à nu. Heureusement que leur robuste constitution permet des guérisons qu'on n'obtiendrait jamais en Europe [1].

... J'arrêtai l'hémorragie (blessure de la carotide), et j'insistai pour qu'on apportât le patient à la station, mais ses parents n'y consentirent pas. Je le soignai plusieurs jours de suite. L'inflammation et l'enflure diminuèrent au point qu'il pouvait causer et manger sans trop de peine. Mais un jour ne s'avisèrent-ils pas d'enlever le pansement? (Les Zambéziens croient que nos remèdes doivent agir comme des charmes, instantanément). Quand j'arrivai, l'homme exsangue allait expirer [2].

Les indigènes avaleront tout ce qu'on voudra, dit M. Germond, mais l'effet d'un remède doit être immédiat. Parlez-leur de régime, de traitement, de mesures hygiéniques : ils ne vous écoutent pas [3].

Les Béchuanas, écrivait Moffat, aiment passionnément les médicaments... Peu leur importe qu'une potion soit nauséabonde au dernier point : même après avoir pris de l'assa-fœtida, ils se pourlècheront les lèvres. Un jour, j'avais fait dire à un malade qui demeurait à quelque distance d'envoyer chercher son médicament. Sa femme vint. Après avoir préparé une potion amère, je la lui remis, en lui recommandant de la faire prendre à son mari en deux fois, au coucher du soleil, et à minuit. Sa figure s'allongea, et elle me demanda instamment de permettre qu'il la prît en une fois, parce qu'elle craignait qu'à minuit ils ne fussent tous deux endormis. J'y consentis... et la voilà qui avale la potion!

— Mais elle n'est pas pour vous, — m'écriai-je!

Elle se léchait les lèvres, avec le plus grand calme, et elle me demanda si le fait qu'elle l'avait bue ne guérirait pas son mari [4].

Les histoires de ce genre, pour incroyables qu'elles paraissent, sont loin d'être rares.

Le docteur... eut beaucoup de peine à les faire rester tranquilles jusqu'à ce que les ulcères fussent guéris. Un médecin qui aime son métier n'est guère encouragé par la clientèle noire. Ils avaleront

1. *Missions évangéliques*, LXXIX, I (1904), p. 404 (Reutter).
2. A. et E. Jalla. *Pionniers parmi les Marotze*, p. 189.
3. *Missions évangéliques*, LXXI (1896), p. 19 (Paul Germond).
4. Moffat. *Missionary labours and scenes in South Africa*, p. 591-2 (note).

tant qu'on voudra de « petites balles » (c'est le nom qu'ils donnent aux pilules); mais ils ne prêteront aucune attention au reste de ce qu'il prescrit. Une jeune fille indigène fit tomber par terre un revolver; le coup partit, une balle lui traversa la jambe et alla se loger dans la cuisse du côté opposé. Par bonheur, le Dr Laws, de Livingstonia, se trouvait là. Il pansa les plaies, et dit à la blessée qu'il ne fallait pas bouger. Nous l'avions presque tous crue tuée sur le coup. Jugez de la surprise du docteur lorsque, venant la voir le soir, il la rencontra sur le seuil de la porte[1]!

Dans l'Ovamboland (ancienne Afrique occidentale allemande) :

... des gens viennent souvent de loin chez le missionnaire chercher des remèdes; il leur demande :

— De quoi se plaint le malade?

Régulièrement ils répondent :

— Je n'en sais rien. On m'a seulement envoyé chercher une médecine.

Les indigènes semblent penser que les missionnaires possèdent une sorte de panacée, qui sert dans tous les cas[2].

Chez les Fân (Congo français) :

Un des grands étonnements des malades est de voir que le médecin blanc administre simplement le remède, sans employer ni chants, ni exorcisme, ni conjurations d'aucune sorte.

— Rien d'étonnant à ce qu'un pareil remède n'agisse pas, me disait un jour un brave homme de noir, qui comprenait un peu le français; le médecin n'a rien dit ni avant ni après. Ou plutôt si, ajoutait-il, il n'a dit qu'un mot : « Avale! sale nègre! » Alors, tu comprends, ça n'a pas produit d'effet...

Nous avons connu et eu pour ami un brave médecin qui donnait toujours ses consultations et opérait ses malades en chantant quelque gai refrain.

— Cela les amuse, disait-il.

Les noirs avaient en lui une grande confiance :

— Celui-là au moins, me disait un jour l'un d'entre eux, n'est pas comme les autres! Il chante comme nos féticheurs!

Si le médecin avait su la cause de la popularité dont il s'enorgueillissait et qu'il attribuait à sa science[3]!

Dans d'autres sociétés inférieures, fort loin des précédentes, on ne comprend pas davantage en quoi consiste le traitement

1. Macdonald. *Africana*, II, p. 217.
2. *Berichte der rheinischen Missionsgesellschaft*, 1905, p. 189.
3. R. P. Trilles, *Le totémisme des Fân*, p. 412 (note).

médical ou chirurgical des Européens. Si l'on s'y soumet, c'est pour diverses raisons dont les médecins ne se doutent pas. A quoi servent réellement les remèdes employés, l'indigène n'en a nulle idée, et ne s'en préoccupe pas.

Aux îles des Amis, un homme vint trouver M. Thomas, et lui demanda de réparer une paire de lunettes, qui lui avait été fournie quelque temps auparavant par le magasin de la mission. Elles ne lui allaient pas bien, disait-il, et pourtant il en avait pris le plus grand soin : il les avait couvertes entièrement d'huile de noix de coco [1] (sans doute en signe de respect et d'hommage).

Sur la rivière Mimika (Nouvelle-Guinée hollandaise), les indigènes... se faisaient souvent des coupures assez profondes, avec nos haches et nos couteaux, avant d'avoir appris à en connaître le tranchant, et leurs blessures guérissaient avec une rapidité étonnante... Le seul ennui venait de ce qu'ils aimaient à ôter leurs pansements pour s'en faire des ornements personnels [2].

M. Chignell dit de même, au sujet de ses Papous :

Il est difficile, — parfois même je trouve que c'est tout à fait impossible, — de se faire comprendre de ces gens. Un homme viendra vous trouver avec un ulcère grave. Vous le pansez, vous y mettez un bandage, et vous lui dites de revenir le lendemain sans faute. Il oublie tout, ou bien vous le voyez reparaître au bout d'une semaine, et il vous dira qu'à son avis le *fio* ne fait pas grand bien... Peut-être les Papous pensent-ils que le remède est une sorte de charme, et qu'il aurait dû agir instantanément [3].

Telle est certainement leur idée, et d'autres observateurs l'affirment sans hésiter.

Les pauvres patients étaient fort étonnés et déçus de ce que M. Patteson ne les guérit pas par miracle [4].

A Bornéo (Kwala Kapuas) :

... il faut que les remèdes soulagent tout de suite les malades. S'il en est ainsi, tout va bien, et on remercie le Seigneur. Si le succès n'est pas immédiat, on commence à douter de la bonté de Dieu [5].

1. *The Wesleyan missionary notices*, VI (1848), p. 170 (*Journal of the Rev. Lawry*).
2. Wollaston. *Pygmies and Papuans*, p. 167.
3. Chignell. *An outpost in Papua*, p. 205.
4. E. G. Armstrong, *The history of the Melanesian mission*, p. 44.
5. *Berichte der rheinischen Missionsgesellschaft*, 1888, p. 141.

A Sumatra, chez les Battaks :

... A peine le missionnaire Schrey avait-il ouvert sa petite boîte que tout le monde se disait malade et voulait avoir son remède. L'un toussait, l'autre avait la fièvre, un troisième se plaignait de douleurs dans les membres, etc. Chacun recevait son médicament et s'en allait satisfait : mais ils étaient très surpris si la maladie ne disparaissait pas sur-le-champ [1].

Enfin, pour ne pas prolonger cette énumération de faits, M. Nordenskiöld a fait une observation toute semblable dans le grand Chaco, en Amérique du Sud.

J'ai moi-même eu quelquefois l'occasion, pendant mon séjour chez les Indiens, d'exercer le métier de médecin. Il est impossible d'astreindre un Indien à se faire soigner pendant longtemps. Ils doivent être guéris tout de suite, sans quoi ils n'usent plus de médecines. La morphine, la cocaïne et l'opium sont les seuls remèdes qu'ils apprécient [2].

Quand Bentley s'attendait à voir des Congolais s'émerveiller de ce qu'il avait guéri en cinq semaines des ulcères invétérés, il était loin de compte. S'il les avait guéris en cinq minutes, les indigènes n'en eussent pas été surpris davantage. La disparition de l'ulcère est due à l'action d'un charme; pourquoi n'aurait-elle pas lieu en un clin d'œil, si le charme est assez puissant? Le blanc est un grand magicien. S'il le voulait, l'indigène serait délivré de son mal en un instant. A quoi bon ces médicaments si nombreux, ces prescriptions, ces précautions, le régime, et le reste?

Ainsi s'explique, pour une grande part, la répugnance des indigènes à se laisser transporter chez les blancs pour y être soignés, et la difficulté de les retenir dans un hôpital, quand on a pu les décider à y entrer. Ils ne comprennent pas que pour les traiter, il faille du temps; ils ne se rendent nullement compte de l'utilité de ce qu'on leur prescrit, et d'autre part, ils éprouvent de la défiance et de la crainte. Le Dr Bellamy a bien décrit, sur ce point, les sentiments des Papous de la Nouvelle-Guinée anglaise.

1. *Berichte der rheinischen Missionsgesellschaft*, 1906, p. 174.
2. Nordenskiöld. *La vie des Indiens dans le Chaco*, p. 95.

Ils ne se prêtent guère volontiers à être traités, et jusqu'à présent, ils ne sont pas arrivés à concevoir que l'hôpital est fait pour leur bien [1].

Aux îles Trobriand :

... La perspective d'un traitement systématique, qui éloigne un homme ou une femme de son village, de ses jardins, de tous les siens, est fort loin de lui être agréable. En outre, les docteurs indigènes des Trobriands, les *Tomegani*, ont traité des cas analogues, et les gens ont continué à mourir. Quelle apparence y a-t-il que les remèdes des blancs guérissent une maladie des Papous? Voilà comment ils raisonnaient. L'histoire des six premiers mois de l'hôpital est celle d'une lutte inégale contre le préjugé indigène, la superstition indigène, la stupidité indigène... Leur manque de foi dans les remèdes *Guhamina* (européens) était lui-même une circonstance défavorable. Beaucoup des cas que l'on eut d'abord à soigner étaient des pires que l'on pût trouver (maladies vénériennes invétérées). Les malades étaient disposés à permettre un essai de trois jours, pas davantage. S'il n'y avait pas de mieux après ce délai, à quoi bon continuer? Leurs jardins, leur pêche, leurs embarcations, les réclamaient. Et ainsi, à la faveur de la nuit, ils s'échappaient de l'hôpital, isolément ou deux par deux [2].

Avec le temps, la situation s'améliore, et les indigènes apprennent à apprécier les services que l'hôpital leur rend.

En Afrique australe, il a fallu vaincre les mêmes méfiances.

Un vieillard, chef de plusieurs villages, atteint de cécité, entendit parler de moi, et crut, d'après ce qui lui fut rapporté, que je pourrais lui rendre la vue... Il consent à être opéré... Mais dès que je mis à l'accomplissement de son désir la condition qu'il passerait quelques jours à Thabu Bossiou, dans une maison chrétienne quelconque, tout changea de face. J'eus beau lui expliquer...

— J'ai peur d'aller demeurer chez des chrétiens, je crains qu'ils n'exercent quelque sortilège sur moi.

Il renonça à être opéré [3].

Ils ont leurs médecins à eux, les *ngaké*... dont ils estiment que les drogues doivent guérir les noirs, comme nos remèdes à nous sont bons pour les blancs. Ceci n'est pas spécial au Zambèze, mais peut-être les Zambéziens sont-ils encore plus rebelles que d'autres tribus à une médication scientifique.

Ils ont, en tout cas, une peur instinctive des amputations...

1. *Annual Report. British New-Guinea*, 1907, p. 76.
2. *Ibid.*, 1908, p. 109-110. Cf. *Annual Report, British New-Guinea*, 1910, p. 150.
3. *Missions évangéliques*, XXII (1847), p. 406-7 (Dr Lautré).

Le Dr de Prosch écrivait encore :

L'hospitalisation est peu goûtée par nos noirs. Une nourriture abondante assurée, une habitation propre, les soins les plus complets ne sont pas des avantages suffisants pour contrebalancer la défiance dont nous sommes encore l'objet de la part de tous ceux qui ne nous connaissent pas de près... Puis, on ne se résout pas à se séparer du confort païen, si je puis ainsi appeler la malpropreté qui est le milieu habituel de nos pauvres gens. Nous ne nous doutons pas combien nos manières mettent mal à l'aise nos indigènes. Je pourrais citer des cas où des malades gravement atteints, auxquels j'ai accordé toute espèce de facilités, dont j'ai reçu les parents en visite avec des plats de lait caillé, se sont clandestinement échappés pour se cacher et se mettre à l'abri de la charité chrétienne [1].

Ainsi, même une longue familiarité avec des Européens réconcilie difficilement des indigènes déjà avancés, comme les Bassoutos, avec la médecine et les hôpitaux des blancs.

Le gouvernement du Lessouto a placé des médecins dans les villages administratifs en établissant la règle que toute consultation ou tout remède serait payé cinquante centimes : cela, pour permettre même aux plus pauvres noirs de profiter des bons offices de ces docteurs. Et il a fondé deux hôpitaux... Voici comment les Bassoutos ont réagi : « Les remèdes des médecins du gouvernement ne valent rien, ce n'est que de l'eau. Car pour dix sous que peuvent-ils donner sinon de l'eau? On peut aller chez un médecin blanc une ou deux fois, mais pas trois, car à la troisième il dirait qu'on gaspille ses remèdes, et il vous préparerait une bouteille avec du poison dedans, pour se débarrasser de vous. A l'hôpital, on vous prendra vos habits, et vous ne les reverrez plus. On vous privera de nourriture, et quand quelqu'un mourra, on mettra le cadavre dans une maison spéciale, pour l'y couper en morceaux. » Et ainsi de suite [2].

Selon M. Dieterlen, ces mauvaises dispositions proviennent de ce que « les noirs pensent que les blancs leur veulent du mal, ou ne leur veulent pas du bien. Ils ne croient pas à leur désintéressement ». Ils se méfient, ils ont peur d'être trompés, dépouillés, lésés, conduits à leur perte. « Ces sentiments leur sont naturels, innés; ils sont irrésistibles, indéracinables... » Il se peut, et c'est une expérience amère qui s'exprime ainsi par la bouche du missionnaire attristé, mais non décou-

1. *Missions évangéliques*, LXXXVI, I (1911), p. 20-21.
2. *Ibid.*, LXXXIII, I (1908), p. 308 (Dieterlen).

ragé. Toutefois, comme on l'a vu plus haut, la répugnance des indigènes à entrer et à demeurer à l'hôpital ne tient pas seulement à une défiance générale et incurable, mais aussi au fait qu'ils ne comprennent rien aux soins dont ils y sont l'objet, surtout quand on leur demande des jours, des semaines, parfois même des mois pour obtenir un résultat qui, selon eux, devrait être immédiat. C'est précisément ce long séjour qui éveille le plus leurs soupçons. Quelles peuvent bien être les intentions du médecin blanc, grand magicien, qui les retient ainsi? Que va-t-il pratiquer sur eux?

Les termes du malentendu que nous signalions entre le malade indigène et son docteur européen se sont donc précisés. Plus le médecin s'est donné de mal pour son client, plus le traitement a été difficile et compliqué, surtout s'il a dû hospitaliser chez lui le malade, le nourrir, le soigner, lui faire suivre un régime, — plus il croit avoir acquis de droits à sa reconnaissance, et plus il s'attend, pour le moins, à des remerciements. Or, l'indigène le remercierait sans doute, s'il avait été guéri en un instant, si, comme il s'y attendait, les médicaments avaient produit l'effet d'un coup de baguette magique. Mais toutes les circonstances dont le médecin se fait un mérite indisposent au contraire et inquiètent son malade. Les jours passent, les drogues succèdent aux drogues, les pansements aux pansements; le patient s'y soumet, de plus ou moins bonne grâce, mais il juge que le blanc doit lui en savoir gré, et que c'est lui, le patient, qui aurait droit à des remerciements. Au fur et à mesure que la cure se prolonge, le médecin devient de plus en plus l'obligé du malade qui s'y prête. C'est ce qu'a bien vu le R. P. Trilles, dans le passage que nous avons cité tout à l'heure, quand il écrit :

> Bien des fois, les Européens se sont étonnés et indignés de voir les indigènes qu'ils avaient ainsi soignés, loin de leur en être reconnaissants, leur en demander au contraire le paiement. Malade et médecin ont raison, chacun à leur manière; le médecin, avec nos idées européennes et chrétiennes, s'indigne avec raison de voir son dévouement, presque toujours désintéressé, ainsi méconnu; le malade, lui, a également raison : il croit avoir été, dans la circonstance, un simple sujet d'expérience[1].

1. R. P. Trilles, *Le totémisme des Fân*, p. 412 (note).

III

Il reste, semble-t-il, à expliquer l'obstination étrange de l'indigène qui, pour avoir été soigné par le médecin européen, lui réclame un présent, en annonçant même souvent son intention de venir en demander d'autres, indéfiniment. S'il essuie un refus, il devient grossier, il injurie, et, quand il l'ose, il se venge. Il a l'attitude, il exprime la surprise et l'indignation d'un homme que l'on frustre de ce qui lui est dû. La sincérité et la violence de ces sentiments ne sont pas douteuses.

Pour en comprendre l'origine, il faut remarquer qu'ils ne se manifestent pas seulement lorsqu'un indigène a reçu, plus ou moins longtemps, les soins médicaux d'un Européen. On les voit se produire à l'occasion d'autres services rendus, en particulier, quand un blanc a sauvé la vie d'un indigène qui allait être victime d'un accident. En voici quelques exemples.

Un canot chavira (sur le Congo) dans le tourbillon au large de Underhill Point. Deux hommes furent noyés; mais le canot que Crudgington avait envoyé aussitôt au secours des naufragés parvint à sauver le troisième et le ramena vivant au rivage. Le lendemain, avant de partir, cet homme demanda à Crudgington de « l'habiller ». Sur le refus du missionnaire, il se mit à exprimer son indignation contre l'avarice du blanc, et il devint très insolent. Sur quoi, Crudgington l'enferma dans le magasin, et il ne consentit à le relâcher que contre le paiement de deux chèvres : une pour l'homme qui l'avait tiré de l'eau et l'autre pour Crudgington lui-même, parce que c'était son canot qui avait servi au sauvetage. Les chèvres furent payées, et il faut espérer que la leçon ne fut pas perdue [1].

Rien n'est moins sûr, et ni Crudgington, ni Bentley ne semblent s'être rendu compte de ce qui se passait dans l'esprit de l'indigène. Voici un autre fait tout semblable, rapporté encore par Bentley.

Le chef suprême dans la localité de Ndandanga, était un certain Tawanlongo. Un chef secondaire, nommé Matuza Mbongo, avait grandi récemment en influence. Sa femme mourut en couches, et le bruit courut qu'avant de mourir elle avait vu en rêve Tawanlongo. Matuza saisit cette occasion de faire disparaître le dernier obstacle qui

1. W. H. Bentley. *Pioneering on the Congo*, I, p. 476.

le séparait du rang suprême. Tawanlongo n'était pas aimé... Comme on s'amuserait à voir le vieux chef boire lui-même le poison d'épreuve (*nkasa*), chanceler, tomber, et être jeté au feu! Il n'était même pas nécessaire de faire appel à un devin : la femme n'avait-elle pas vu le chef dans son rêve? Quelle preuve pouvait être plus claire que celle-là? Tawanlongo était un sorcier.

Les missionnaires s'interposent, et ils obtiennent que l'ordalie n'ait pas lieu. Toutefois, les indigènes ne tinrent pas leur parole à la lettre, car ils firent tout de même boire le *nkasa* à leur chef; mais l'infusion préparée fut si faible, qu'il la vomit, et ainsi son innocence fut établie. Le chef m'envoya un message très reconnaissant, où il déclarait qu'il me devait la vie, à moi seul... Beaucoup d'autres firent la même réflexion. Néanmoins, quelques jours après, il vint me voir les mains vides, et il me dit qu'il espérait bien que j'allais montrer ma satisfaction de le voir échappé au danger en « l'habillant ». Je lui donnai six pieds d'étoffe, un couteau, un chapeau, et encore quelques menus objets, quoique je ne visse pas très bien la nécessité de lui donner quoi que ce soit. Au lieu de me remercier pour cette nouvelle bonté, il se mit à m'injurier parce que je ne lui faisais pas un présent beaucoup plus considérable. Il me dit que j'étais d'une avarice éhontée, et il partit furieux contre moi [1].

De même au Gabon :

Vous sauvez la vie à un individu : attendez-vous à recevoir bientôt sa visite; vous êtes devenu son obligé, et vous ne vous débarrassez de lui qu'à force de présents et de cadeaux [2].

A propos d'autres services qu'on leur a rendus, les indigènes manifestent des exigences analogues, en particulier pour l'instruction et les soins donnés à leurs enfants.

Nous élevons leurs enfants, nous leur donnons la nourriture, le vêtement, le logement et tous les soins intellectuels et moraux. Eh bien! ils s'étaient mis en tête que nous devions offrir un paiement à chaque enfant et à leurs parents [3].

Le P. Bulléon dit de son côté :

Les élèves sont complètement à la charge de la mission. On les nourrit, on les habille, on les instruit, on leur apprend un métier sans la moindre rétribution. Heureux quand les parents ne viennent pas vous demander de cadeaux, et vous faire payer le bonheur d'entre-

1. W. H. Bentley. *Pioneering on the Congo*, I, p. 475-6.
2. R. P. Bulléon. *Sous le ciel d'Afrique* (1888), p. 61.
3. *Missions catholiques*, XV (1883), p. 39 (Lettre du P. Angouard, Moussorongos, Haut-Congo).

tenir leurs enfants! Et remarquez qu'on ne reçoit que des fils d'hommes libres, et que la plupart sont même fils de rois ou de chefs de village [1].

Chez les Béchuanas, les parents ont cessé d'encourager les enfants à venir à l'école, préférant sans doute les envoyer aux champs, nettoyer le blé, ou paître le bétail. Quand nous avons demandé à ceux-ci pourquoi ils ne continuaient plus à nous envoyer leurs enfants, ils nous ont répondu que nous ne les payions pas ou que nous les payions trop peu [2].

Pareillement, à Tahiti, « quelques-uns des élèves semblaient penser qu'ils accordaient une faveur aux missionnaires en venant apprendre, et qu'ils avaient droit à être payés pour cette raison [3] ».

Un dernier fait significatif. Le capitaine Lyon raconte l'histoire d'une vieille femme esquimau qu'il a trouvée sur son chemin, abandonnée, à moitié gelée, presque mourante.

Je n'oublierai jamais, écrit-il, l'état misérable et l'aspect sordide de cette femme; mais je ne puis décrire la surprise que j'éprouvai lorsque, en voyant les couvertures et les fourrures où on allait l'envelopper pour la porter à bord de mon navire et l'y soigner, elle se tourna vers moi, et me demanda ce que je lui payerais pour sa peine [4].

Tous ces faits impliquent la même incompréhension mutuelle que nous avons signalée et analysée plus haut. Le blanc trouve déraisonnable, extravagante, inexplicable, l'exigence de l'indigène. Celui-ci réclame une indemnité qui lui serait due parce qu'on lui a sauvé la vie, ou parce qu'on entretient ses enfants! De son côté, l'indigène est indigné de la petitesse, de la mesquinerie, de l'avarice éhontée du blanc, qui est si riche, et ne rougit pas de frustrer de pauvres gens de ce qui leur revient! Peut-être la cause du malentendu apparaîtra-t-elle, si, ici encore, au lieu d'admettre sans examen que les indigènes interprètent et ressentent comme les Européens ce qui s'est passé, on fait effort pour voir les choses de leur point de vue et pour entrer dans leur façon de sentir et de juger.

Le missionnaire Crudgington a sauvé un noir Congolais qui allait se noyer. Il s'attend à des remerciements, et même à recevoir un témoignage de reconnaissance : il prête à

1. R. P. Bulléon. *Sous le ciel d'Afrique* (*au Fernan Vaz*), p. 110.
2. *Missions évangéliques*, XII (1837), p. 40 (Arbousset).
3. Ellis, *History of the London missionary society*, p. 190.
4. *The private Journal of Captain Lyon*, p. 385.

l'indigène les sentiments qu'il éprouverait s'il était à sa place et qui lui paraissent purement humains. En fait, le noir, de son côté, croit fermement que M. Crudgington, en le sauvant, a contracté une obligation envers lui. Nous ne voyons pas d'abord quelle elle peut être. Du point de vue de la mentalité blanche, qui est positive, l'affaire est toute simple. Le Congolais doit la vie à M. Crudgington, qui ne lui devait rien : s'il y a obligation, c'est donc de la part du Congolais; à peine est-il nécessaire de le dire. Le noir ne nie pas le fait. Mais son esprit est orienté de telle sorte, que les éléments mystiques, quoi qu'il arrive, ont beaucoup plus d'importance à ses yeux que la matérialité même des événements. Il n'y a pas de hasard. Ce que nous appelons accident est une révélation, une manifestation des puissances invisibles. Comment se fait-il que le canot ait été pris dans le tourbillon? Est-ce le fait d'un sorcier qui les avait « condamnés », lui et ses deux malheureux compagnons? ou de la colère de quelque ancêtre négligé? Ne va-t-il pas être suspect pour avoir survécu seul, tandis que les deux autres se noyaient? Ne l'accusera-t-on pas de les avoir « livrés » ? Cela semble inévitable. Et comment le canot des blancs s'est-il trouvé prêt, à point nommé, pour le sauver? De quel droit sont-ils intervenus? En le faisant, ils ont pris une responsabilité dont il ressentira sûrement les conséquences, de la part des puissances invisibles et aussi dans son propre groupe social. C'est bien le moins qu'ils l'indemnisent.

Le capitaine Lyon n'en croit pas ses oreilles, quand la vieille femme, mourante de froid et de faim, qu'il recueille sur son bateau pour la soigner, lui demande combien elle sera payée! Du point de vue de la mentalité blanche, cette femme devra la vie au capitaine, qui ne lui devra rien : aucune discussion ne paraît possible sur ce point. — Mais, aux yeux de cette femme, c'est une affaire très grave, que d'être enveloppée dans les fourrures et les couvertures de ces étrangers, qui n'ont rien de commun avec son groupe social, de se laisser emporter sur leur navire, de prendre de leurs aliments, de toucher ce qui leur appartient. L'Européen ne voit que le fait objectif : elle sera réchauffée, réconfortée, nourrie, elle aura la vie sauve. Elle, au contraire, se

demande d'abord quelles influences magiques vont exercer sur elle tous ces objets inconnus, quelles conséquences mystiques n'aura pas pour elle son séjour sur le navire, à quels dangers ne va-t-elle pas être exposée, d'autant plus redoutables qu'elle ne peut même tous se les représenter? Au moins, si elle se laisse faire, qu'elle soit indemnisée de sa complaisance!

Peut-être la difficulté n'est-elle pas encore entièrement résolue. Il reste que, d'une part, quels que soient les dangers mystiques de l'intervention du blanc, l'indigène lui doit cependant la vie, qu'il le reconnaît, et que cela semble bien constituer une obligation, — et d'autre part, qu'il faut expliquer la colère, parfois même l'indignation et la fureur que manifestent les indigènes à qui l'on a sauvé la vie ou rendu un très grand service, quand ils voient qu'on ne veut pas leur donner tout ce qu'ils réclament à cette occasion. L'homme amputé de la main, qui a été soigné deux mois à bord d'un bateau qui pêche la bêche de mer, exige un fusil, ne l'obtient pas, et se venge en mettant le feu aux séchoirs du capitaine. Le noir sauvé par Crudgington, ne recevant pas ce qu'il réclame, l'injurie et se fait enfermer. Dans la plupart des cas de ce genre, les blancs remarquent que non seulement l'indigène ne témoigne pas de reconnaissance, mais que, lorsqu'on n'accède pas à ses demandes « déraisonnables », il devient insolent, et, s'il l'ose, menaçant. A quelle pression intérieure ne faut-il pas qu'il obéisse, pour braver ainsi l'Européen? On ne le comprendra que si l'on descend aux couches les plus profondes de ses représentations collectives et de ses sentiments, au risque de les altérer presque à coup sûr en les décrivant en termes explicites, alors que lui-même les vit et les traduit en actes, sans les avoir jamais définis dans sa pensée ni exprimés dans son langage.

La mentalité primitive, toute mystiqne, ne se représente ni la vie, ni la mort, ni la personnalité des individus comme nous le faisons. Vivre, pour un individu donné, c'est être engagé actuellement dans un réseau complexe de participations mystiques avec les autres membres, vivants et morts, de son groupe social, avec les groupes animaux et végétaux nés du même sol, avec la terre même, avec les puissances

occultes protectrices de cet ensemble et des ensembles plus particuliers auxquels il appartient plus spécialement. Au moment où il va mourir de faim, de froid, ou de maladie, ou se noyer, il se peut que l'intervention du blanc lui sauve la vie, au sens européen et tout objectif du mot, et c'est là ce que nous voyons. Ce qui nous échappe, c'est qu'en même temps elle compromet sa vie, au sens mystique et indigène du mot. Qui sait, en effet, si elle n'irrite pas, d'abord, les puissances occultes de qui provient « l'accident », et surtout si elle ne détache pas de lui celles dont la protection constante le garantit contre les dangers qui le menacent de toutes parts, contre la multitude indéfinie des esprits malfaisants! Les blancs sont de puissants sorciers; d'eux-mêmes, et de tout ce qui est à eux, émanent des influences mystiques d'une force irrésistible. L'indigène qui les subit se trouve, de ce fait, séparé des puissances sans lesquelles il ne peut vivre. Il est donc à craindre que désormais les participations indispensables pour lui ne soient affaiblies et peut-être rompues.

Quelle sera alors la situation de cet indigène, si d'une part, pour avoir subi le traitement médical des blancs, pour avoir séjourné chez l'un d'eux, ou dans un hôpital, ou sur un de leurs vaisseaux, ou pour avoir été « sauvé » d'un accident par eux, il a perdu le bon vouloir des puissances invisibles sans lesquelles il n'est rien, et si d'autre part, le blanc qui est cause de cet éloignement se désintéresse de lui? Il est menacé d'un isolement insupportable, et pour lui pire que la mort. C'est comme si le blanc, après l'avoir irrémédiablement compromis, après avoir mis en danger ce que l'on peut appeler son statut mystique personnel, l'abandonnait. En s'occupant de lui, en le logeant, en le nourrissant, en l'hospitalisant, ou en le sauvant, le blanc a assumé une charge. Il a pris une responsabilité, il s'est engagé. Il savait sans doute ce qu'il faisait. « Vous êtes désormais mon blanc », dit à Mackenzie l'homme qu'il a soigné pour une horrible blessure à la face; « c'est à vous que je viendrai toujours demander. » C'est-à-dire : « Vous êtes à l'avenir mon recours, mon appui, et j'ai le droit de compter sur vous pour compenser ce que votre intervention me coûte du côté des puissances mystiques

dont vit mon groupe social, et dont je vivais auparavant avec lui. » Comme M. Elsdon Best l'a bien remarqué, l'indigène, privé de l'atmosphère mystique qui lui est indispensable, tâche d'en retrouver l'équivalent du côté des Européens. Il faut donc que celui qui, de sa propre initiative, est intervenu si profondément dans sa vie lui donne tout ce qu'il demande : il faut aussi qu'à l'avenir sa générosité soit inépuisable. S'il se dérobe, s'il refuse, c'est plus que de l'avarice : c'est comme un refus de faire honneur à un engagement sacré. C'est une trahison, presque un meurtre. L'indigène qui s'en croit victime se portera, s'il en a l'audace, aux pires extrémités.

S'il en est ainsi, l'indigène, en cette circonstance, ne se sent nullement l'obligé du blanc : il a, au contraire, un sentiment aigu de la responsabilité dont celui-ci s'est chargé à son égard. Il n'est donc ni « ingrat », ni « déraisonnable », comme il paraît l'être, infailliblement, aux yeux de celui qui l'a soigné, ou sauvé, et qui a conscience de lui avoir rendu un grand service, souvent avec un entier désintéressement, et par pure humanité. Il reste à souhaiter que cette humanité ne se borne pas à panser ses ulcères, et qu'elle s'efforce de pénétrer, par sympathie, jusque dans les replis obscurs de ces consciences qui ne savent pas s'exprimer.

L. LÉVY-BRUHL

ÉTUDES ET PORTRAITS

M. ARISTIDE BRIAND

C'est une destinée singulière que celle de M. Aristide Briand. Elle a déjà sa légende; elle en a même deux, celle de ses adversaires et celle de ses partisans, et ce ne sont pas tout à fait les mêmes. Tout y semble contraste, imprévu, hasard. Tout, si on regarde cette carrière sous un autre aspect, a une direction, un sens, une explication. La personnalité de M. Aristide Briand est en tous cas une des plus originales de notre temps. Comment ne pas essayer de l'étudier, dans cette série de portraits, et après qu'a été esquissée ici même la figure du chef de l'État [1], n'est-ce pas le tour du chef du gouvernement?

M. Briand est de taille moyenne, légèrement voûté d'habitude, ce qui ne l'empêche pas de se redresser, quand il veut, à la tribune ou devant un interlocuteur; il porte les cheveux longs et la moustache longue; il est resté d'allure svelte et souple; il a la main petite et le poignet mince; le regard est clair, facilement métallique, et impénétrable; le bas du visage paraît large, et indique plus de solidité que ne laisse croire l'apparence générale. L'ensemble de la personne donne d'abord l'impression du calme, d'une certaine indolence même, de l'aisance, et de la bonhomie : tout à coup un geste, un regard,

1. Voir *Revue de Paris* du 1er novembre. Études et Portraits : M. Alexandre Millerand.

une intonation de voix laisse paraître des possibilités toutes différentes, de la fermeté, de l'autorité, de l'obstination peut-être, en tout cas plus de force qu'on attendait au premier examen. Très simple, accueillant, pratiquant la camaraderie parlementaire, courtois, M. Briand a l'art de laisser souvent ses visiteurs sortir de chez lui plus contents qu'ils ne sont entrés. Presque toujours en veston, M. Briand cependant fait volontiers l'effort de se mettre en redingote pour monter à la tribune, ou pour assister aux conférences diplomatiques : ce n'est pas chez lui solennité, mais c'est une sorte d'hommage protocolaire rendu aux circonstances.

Dans la conversation, M. Briand est plein d'humour; il aime les anecdotes; il excelle à les conter; il participe sans peine à une causerie, où il ne fait que tenir la place d'interlocuteur; dès qu'il a envie de prendre la parole seul, il y arrive instantanément, et alors il ne fait pas de discours, mais sur le ton de l'intimité, il expose les idées qu'il veut mettre en circulation. D'ailleurs loin de ne pas savoir écouter, il fait avec rapidité le tour de tout ce qui est dit devant lui. Il apprend plus par l'audition que par la lecture. Une précieuse faculté d'assimilation lui permet de classer immédiatement, d'absorber et de rendre utilisables tous les arguments ou tous les renseignements qui sont produits en sa présence. C'est une part importante de son activité. Une autre consiste à rassembler ses propres réflexions et les suggestions qu'on lui a données. A ces moments-là, il parle peu. Il se promène dans son cabinet, fumant beaucoup, allant et venant de son bureau à la fenêtre, et c'est au cours des heures ainsi passées qu'il élabore son discours, qu'il en prépare soigneusement la matière, qu'il trouve un certain nombre d'expressions qui seront autant de point fixés, laissant le reste à l'improvisation. Ce n'est pas, alors, le moment de le déranger. Tout conciliant qu'il est, M. Briand est assez autoritaire et point toujours commode. Mais il est très aimé de ses collaborateurs, grands et petits; et il a inspiré de véritables amitiés.

Le premier trait qui frappe dans l'histoire politique de M. Briand, c'est qu'elle ne se présente pas avec les mêmes étapes et la même allure que celle des autres parlementaires. La carrière ministérielle a ses rites, bien qu'ils ne soient

inscrits dans aucun des textes de notre démocratie. Mais les choses habituellement se passent ainsi pour la plupart : l'arrivée au Parlement a été facilitée et préparée par un ensemble de circonstances; les candidats ont été secrétaires d'un parlementaire connu ou d'un avocat; ils ont appartenu à un grand journal; ils ont joué un rôle dans le département où ils ont des attaches. Puis devenus députés, ils font leur apprentissage dans les couloirs et dans les commissions, pendant une ou deux législatures. Quand ils deviennent ministres, ils connaissent bien la règle du jeu, mais à moins d'avoir une forte individualité, ils ne sont plus tout à fait eux-mêmes; ils sont devenus les hommes d'un parti. Rien de pareil dans la carrière de M. Briand. Quand il a surgi, il n'est pas venu favorisé par une tradition, et c'était ce que les anciens appelaient un homme nouveau. Quand il a été au Parlement, il ne s'est pas inféodé à un groupe ni à un parti, il est resté lui-même, et c'est déjà une originalité que d'être dans quelque mesure un isolé.

Il lui est arrivé en outre de se trouver à peu près seul parmi les députés récemment élus que la Chambre de 1902 mettait en valeur. Nous sommes gouvernés à l'heure présente par une dizaine d'hommes qui appartiennent tous à la même génération, qui vont atteindre la soixantaine ou qui l'ont légèrement dépassée. Or tous ces hommes, ou à peu près, ont débuté de 1885 à 1889. Millerand, Poincaré, Deschanel, Jonnart, Barthou et Viviani ont tous commencé d'acquérir une réputation à la même époque. Fait singulier : après cette floraison d'hommes politiques, les Chambres suivantes ont été infiniment discrètes; elles n'ont révélé que bien rarement quelqu'un. En 1902, Briand émerge, tout seul. Il a alors quarante ans; il entre au Parlement bien plus tard que ceux de ses contemporains qui sont parlementaires : mais tout de suite il joue un rôle, et depuis vingt ans il n'est pas d'homme politique qui ait été plus souvent Ministre et Président du Conseil.

Isolé dans sa génération, il va se trouver également isolé dans ses opinions. Le Parlement et l'opinion surtout à l'époque où M. Briand est entré à la Chambre étaient habitués à des classements tout faits : on était socialiste, on était radical, on

était progressiste. Tout était si bien catalogué que M. Combes allait inventer cette discipline fameuse qui remplaçait le Parlement par les groupes, les groupes par les chefs de groupes, les chefs de groupe, par le chef de la délégation des gauches; et, par un effet imprévu du caporalisme, tout l'art de gouverner se trouvait réduit à un dialogue entre le Président du Conseil et le dignitaire d'ailleurs effacé qui représentait la majorité. Ce n'était pas une bonne époque pour n'avoir pas une étiquette de couleur voyante et simple. M. Briand tint cette gageure. Venu de l'extrême gauche, il semblait trop modéré aux avancés et trop avancé aux modérés. Il avait vécu de longues années dans les milieux agités du syndicalisme; il avait écrit dans leurs journaux; il inspirait quelque défiance aux partis du centre. Mais il n'acceptait pas la discipline intégrale du socialisme, et il était exclu par le parti. De cette indépendance, qui aurait pu être une faiblesse, M. Briand fit une force. N'étant affilié à aucune coterie, il parut bientôt en dehors de tous les groupements, et par là même en situation de rassembler les forces éparses. Il débuta hardiment en devenant rapporteur de la loi de séparation, et par son initiative s'appliqua à faire prévaloir la solution modérée d'un problème réputé par sa nature même comme appartenant aux avancés.

Enfin M. Briand se trouvait en quelque sorte isolé dans son talent. Car s'il en avait un incontestable, ce talent ne rentrait pas exactement dans les catégories connues. L'opinion est simpliste. Elle divise les hommes politiques en deux espèces; d'un côté les légistes, de l'autre les tribuns. Les légistes sont pour le public des hommes qui savent le droit, étudient les dossiers, travaillent beaucoup, parlent peu, ont une éloquence sobre, précise, et toute conformée aux affaires. Les tribuns sont des gens inspirés; on ne sait pas quand ils travaillent, ni comment ils travaillent; ils parlent beaucoup, d'une manière émouvante et enflammée; ils ont sur toutes choses des conceptions complètes; ils entraînent les foules, persuadent les assemblées et promettent l'amélioration de l'État ou même de la société : c'est un peu grossie l'image que le public peut se faire de Gambetta ou de Jaurès. Il est d'ailleurs à remarquer qu'en pratique ces deux sortes d'hommes

politiques aboutissent par des voies différentes à des résultats qui le sont beaucoup moins. L'école dirigeante depuis bien des années a ce caractère particulier que la diversité des caractères, des tempéraments et des talents n'empêchait pas l'unité de doctrine, ou, si c'est trop dire, la similitude des idées directrices. Or M. Briand n'appartenait exactement à aucun des deux genres connus. Bien qu'il ait fait son droit et qu'il ait été avocat, il n'avait pas l'air d'un légiste. Bien qu'il ait l'habitude de parler aux foules, il n'avait pas l'air d'un tribun. Sa manière était un mélange curieux de sensibilité et de raison : dans l'œil de ce Breton, s'il y avait du rêve, il y avait on ne sait quel froid réaliste. Il déconcerta quelque peu, mais il s'imposa vite.

Les miracles sont rares en politique. Quand on voit un homme arriver soudain sur la scène historique des dirigeants et y prendre une des premières places, il y a une raison. M. Briand n'était pas irrésistiblement porté par les circonstances. Journaliste, il était moins apprécié que d'autres; socialiste, il était moins bruyant que d'autres; orateur, il était moins réputé que d'autres, à une époque où la renommée de Jaurès éclipsait tout. Il n'était même pas très connu, en dehors des milieux socialistes, lorsqu'il entra au Parlement. Un philosophe qui suivait par souci d'historien les congrès socialistes avait bien signalé à ses amis, en parlant des protagonistes de ces turbulentes assemblées, que le plus intéressant s'appelait Briand. Mais on écoute peu les philosophes, et l'on peut dire qu'arrivé à la Chambre, M. Aristide Briand dut faire lui-même sa réputation : il la fit rapidement en laissant paraître ses dons et sa personnalité. Il parlait bien; il avait un tour d'esprit et une simplicité dans les relations qui inspiraient la sympathie; il avait, dans la manière de traiter les questions, quelque chose d'humain qui frappait : ce fut tout son secret. Et n'étant ni chef de groupe, ni chef de parti, ni chef de la majorité, M. Briand connut cette fortune de devenir chef du gouvernement et de le redevenir périodiquement avec l'appui de l'opinion publique.

Le talent oratoire de M. Briand est très connu. M. Briand a la voix, le geste, l'autorité. Son aisance à la tribune est complète. Il improvise, mais il est très maître de sa parole.

Il n'écrit aucune partie de son discours; mais il y pense beaucoup; il vit constamment dans les milieux politiques; il parle sans cesse des sujets qui s'imposent. On peut dire que les idées ou les sentiments qui seront un jour l'objet d'un discours sont la matière même de ses réflexions quotidiennes. De là un certain nombre de formules et d'arguments qu'il trouve au jour le jour et qu'il retrouve à la tribune s'il a besoin de s'en servir. Son éloquence est simple, familière même parfois; elle évite la déclamation; mais elle se fait, par endroits, sérieuse, grave, émouvante, comme elle devient à l'occasion légèrement enjouée ou ironique. Rarement elle va jusqu'à la dureté, en tous cas, elle a soin de n'être pas blessante. C'est un des caractères de la manière de M. Briand : il adresse bien à son adversaires des paroles acidulées, mais il n'a pas d'emportements irréparables. Rien de ce qu'il dit n'atteint la personne même de son contradicteur, et il a l'air de prévoir l'hypothèse où l'adversaire d'aujourd'hui deviendrait un allié ou un collaborateur de demain. M. Briand paraît considérer que la haine, la rancune, l'amertume ni la colère ne sont des états d'esprit politiques. Et cela n'est pas seulement une particularité de son éloquence, c'est un trait de caractère : à l'entendre, on ne distingue en lui aucun parti pris, aucune trace d'esprit sectaire; on est presque tenté de dire, malgré la flamme et la chaleur des paroles, aucune passion.

Et voici certainement la plus grande originalité de cette éloquence. C'est qu'avec ses airs de séduction, ses formes et ses inflexions faites pour plaire, son tour qui a du charme et qui s'adresse à la sensibilité, elle est avant tout destinée non à entraîner, mais à persuader, et à amener l'adhésion non seulement du cœur, mais de l'intelligence. Tous les moyens sont de l'ordre sensible : l'objet est d'ordre raisonnable. S'agit-il de faire renoncer une assemblée à un projet qui la passionne, mais qui n'est point opportun? M. Briand se garde bien de la heurter de front. Il prend son point de départ, dans le projet même; il explique comment il est né, à quoi il répond, pourquoi on y tient; il se met à la place des partisans même du projet qu'il va combattre; il leur fait la part belle; et il explique que ce projet serait compréhensible dans telles ou telles circonstances qu'il décrit, qu'il précise, qu'il

montre à nu. « Ah s'il en était ainsi, s'écrie-t-il, alors vous pourriez penser que..., vous pourriez être en droit de..., etc. » Mais en est-il ainsi? Et M. Briand démontre calmement que non, qu'aucune des conditions n'est réalisée, que rien ne serait plus en désaccord avec les circonstances, qu'il y a mieux à faire, et que la politique conseille telle mesure, qu'il propose. Ainsi, parti de l'examen de la solution extrême qui est réclamée, il aboutit par une série d'analyses à la solution moyenne, accordée aux circonstances, qu'il préconise.

De là le caractère humain des discours de M. Briand. Il fait descendre les théories du ciel sur la terre; il ramène les plus vastes conceptions aux proportions de la réalité; il a une idée ou plutôt un instinct de ce qui est possible et de ce qui ne l'est pas, et c'est là-dessus qu'il se règle. Aucun homme n'est moins livresque, moins nourri de système, moins esclave des documents techniques : il se fait sur chaque question un jugement, et il s'y tient. Il y a là un art politique bien curieux, fait de connaissance du cœur humain et de bon sens. M. Briand au cours de sa carrière a beaucoup vu, beaucoup d'événements et beaucoup d'hommes : il sait que tout est imparfait et incomplet, et il en prend son parti assez facilement; mais il sait aussi que le monde continue sa marche, que les choses et les êtres les plus divers finissent par se tasser en s'émoussant, comme les galets sur lesquels il a passé beaucoup de flots. Il y a dans cette manière de comprendre la politique une part considérable d'empirisme : là est sa force et là aussi sa limite. C'est Sainte-Beuve qui remarque à propos de Mirabeau que l'orateur ne croyait pas en politique à l'efficacité absolue de la logique, de la théorie, des constitutions faites de toutes pièces, et qu'il connût l'élément historique et vital des sociétés, qui fait qu'une nation vit avec mille irrégularités peu géométriques et selon une harmonie plus occulte et bien supérieure. On pourrait dire quelque chose de pareil à propos de M. Briand.

C'est ce qui fait que M. Briand a été diversement apprécié. Les uns voient en lui surtout un dilettante adroit, souple, un peu nonchalant, un virtuose qui a de la chance, mais qui a de la faiblesse et qui suit les événements. Les autres voient en lui un homme politique, qui, sous des dehors tran-

quilles, avec des formes aimables et persuasives, poursuit son but. Ses amis nous le montrent ordonné et actif à sa façon, conciliant les nécessités de son travail et sa santé, se levant tôt, ne veillant jamais tard, très exact, soucieux de ses responsabilités. Peu ambitieux, M. Briand ne paraît pas en effet avoir d'idées d'avenir : il est arrivé qu'on lui parle de l'Académie et de l'Élysée, mais personne ne peut dire qu'il y ait pensé. Heureux avec une cigarette, M. Briand est en outre étranger aux « affaires », et si comme chacun sait, il aime la pêche à la ligne et la navigation, il n'a jamais cru que pour satisfaire ses goûts il lui fallût une fortune. Alors, dira-t-on, que veut-il? et quel est le sentiment qui l'anime? M. Briand aime l'exercice du pouvoir. Assurément il est bon manœuvrier politique, il sait très bien se répandre dans les couloirs et y tenir des discours familiers. Mais ce n'est pas là ce qui lui plaît. Il a, malgré le poids de la charge, de la satisfaction à gouverner, à travailler cette matière qui est la politique, et à faire prévaloir ses avis. Il sait renoncer à temps au ministère, et selon le mot d'un moraliste, il professe qu'il faut quitter les choses un peu avant qu'elles ne nous quittent. Mais quand il n'est pas au gouvernement, il sait parfaitement y rentrer, et il ne craint pas d'y revenir dans les moments difficiles.

Les peuples, comme les femmes, aiment ce qui est excessif, véhément, et même un peu déraisonnable. La politique de M. Briand, qui par ses dehors fait la part à la sensibilité, n'est pas au fond faite pour soulever les enthousiasmes, ni remuer les imaginations : parce qu'elle est toute réaliste, et suit de préférence la voie médiane. Il est ainsi advenu à M. Briand, qui a la réputation de suivre le cours des événements, de prendre exactement les décisions contraires au vœu intime des assemblées ou du public. Lors de la séparation, il s'est opposé à l'entraînement de la politique radicale qui voulait le plus, pour faire adopter une loi qui sauvegardait la paix publique. Plus récemment, alors qu'il aurait obtenu des applaudissements en faisant une politique d'apparence et en occupant la Ruhr, il a préféré une autre méthode, moins reluisante, et même modeste, qui lui paraissait plus sage. M. Briand a même un jour été jusqu'à dire qu'il y avait des

impopularités nécessaires, ce que démontre en effet l'histoire des hommes d'État. Cette sagesse ne suffit pas à tout; elle ne répond pas à tous les événements. La vie des nations est complexe : elles ont sans doute besoin par moments d'excitateurs hardis; mais elles ont besoin aussi de navigateurs expérimentés et prudents. M. Briand s'est trouvé souvent dans des circonstances compliquées, et, somme toute, il en est chaque fois sorti.

Le destin a voulu que M. Briand, tel qu'il est, fût mêlé à presque tous les événements depuis vingt ans. Que l'on considère la politique intérieure ou la politique extérieure, l'avant-guerre, la guerre, l'après-guerre, on retrouve l'action de M. Briand. En 1906, notre pays sortait troublé, divisé, affaibli de la crise du combisme. C'est M. Briand qui prend l'initiative de donner une autre direction à la politique; il prononce le fameux discours de Périgueux sur l'apaisement; il applique la loi de la séparation, au milieu de toutes sortes de difficultés, de manière à maintenir la paix religieuse. En 1909, éclate la première grève des cheminots : M. Briand prend la responsabilité de résister à ce mouvement révolutionnaire; il maintient l'ordre; il défend avec succès la société. En 1913, l'élection présidentielle met aux prises deux politiques, la politique radicale et la politique d'union nationale : M. Briand soutient ardemment la seconde et contribue à l'élection de M. Raymond Poincaré comme Président de la République. La même année, à la veille de la guerre, il demande aux Chambres des crédits pour compléter notre armement, et prépare l'établissement de la loi de trois ans, que fait voter peu après M. Barthou qui lui succéda à la Présidence du Conseil. De nouveau ministre et vice-président du Conseil, dans le Cabinet qui est constitué au lendemain de Charleroi, on sait qu'il soutint dès l'origine l'idée de l'expédition de Salonique. Lorsqu'à la fin de 1915, il devint Président du Conseil, il place le général Gallieni au ministère de la Guerre, et le général de Castelnau comme chef d'Etat-Major au Quartier Général; il défend au Comité secret le général Joffre, critiqué au moment de la bataille de Verdun; il travaille à établir l'unité d'action qui, au cours de l'année 1916, assura une série de victoires dans le nord de la France, sur

le front italien, sur le front russe, en Orient, en Asie Mineure. A l'heure difficile où le général Joffre quitta le Quartier Général, c'est lui qui appela au ministère de la Guerre le général Lyautey. Depuis un an qu'il est revenu au pouvoir, son action se retrouve dans les arrangements interalliés qui ont pour objet d'arriver à ce double résultat qui n'est pas toujours facile à obtenir : le maintien des alliances et l'application du traité de paix. M. Briand enfin, malgré les conseils qui lui étaient donnés, a jugé utile d'aller représenter au moins durant quelques jours la France à la Conférence de Washington, et s'il n'en a pas rapporté ce qu'il n'était pas possible d'y trouver, il a pu du moins rappeler sur des sujets importants pour notre pays des vérités essentielles.

A chaque moment de cette action, on retrouve la même méthode. On dirait volontiers que la politique de M. Briand consiste à prendre les moyennes, parfois avec supériorité. Personne ne peut dire comment se serait comporté M. Briand dans une époque où les institutions auraient été différentes et où les ministres, ayant plus de stabilité, auraient pu avoir plus de continuité dans les desseins et dans les actes. M. Briand a été ministre à huit reprises, et il a eu à faire face à des événements divers. Sa sagesse politique a été sensiblement la même, par l'effet de son tempérament autant que par l'effet de ses conceptions. « Il ne suffit pas, dit La Rochefoucauld, d'avoir des qualités; il faut en avoir l'économie. » Soit qu'il ait conformé les siennes à son époque, soit plutôt qu'il y ait eu concordance entre ses dons et notre état politique, cette économie n'a pas manqué à M. Briand : aussi, quand il descend du pouvoir, son rôle n'est pas terminé, et par impossibilité des extrêmes, c'est à lui que l'on revient périodiquement.

IGNOTUS

CE QUE SONT DEVENUES LES DÉSENCHANTÉES

Beaucoup, parmi les Français, ont confusément l'impression qu'entre la France et la Turquie, depuis quinze ans déjà, un énorme malentendu s'est établi, dont les conséquences néfastes apparaissent plus nettement chaque jour. Pourtant les Turcs ont beaucoup d'amis en France, et, fait qui donne à réfléchir, ils en ont surtout parmi ceux qui les connaissent. Bien malheureusement ils sont assez peu nombreux et seule la grande voix de Loti s'est élevée pour célébrer les vertus de l'Islam et pour affirmer que la traditionnelle amitié de la Turquie pour la France n'était point morte.

Un officier de marine français, qui a vécu longtemps en Turquie et qui tient le caractère turc en haute estime, a essayé de soulever un coin de ce lourd voile qui nous dérobe maintenant l'âme de l'Islam. A la suite du dernier voyage qu'il fit — cette année même — à Constantinople, le commandant X..., a eu l'idée d'écrire à quelques dames de l'aristocratie, auxquelles il avait été présenté — voilà qui eût paru fort invraisemblable il y a quelques années — et de leur demander de bien vouloir lui communiquer leurs vues sur l'évolution de l'esprit turc en général et la condition actuelle des femmes en Turquie. Les réponses vinrent nombreuses, et signées des plus grands noms. Il nous a semblé qu'il y aurait pour nos lecteurs un réel intérêt à savoir ce que sont devenues ces femmes, pour lesquelles les Désenchantées de Loti avaient suscité de si ardentes sympathies et pour la cause desquelles nul n'a pris la parole depuis. C'est un choix de ces lettres que nous publions aujourd'hui, en regrettant que les auteurs ne veuillent point renoncer à un strict anonymat, pour ajouter à ces pages l'autorité de leurs noms.

N. D. L. R.

Stamboul, juin 1921.

Cher Commandant,

J'apprends votre départ avec regret. C'était avec un vrai plaisir que je répondais toujours à vos mille questions sur le monde musulman; et combien j'étais touchée de l'intérêt et de la sympathie que vous témoigniez à notre pauvre pays, si méconnu hélas, ou plutôt si mal connu!

... Vous me demandez, comme contemporaine des Désenchantées, si le roman de Loti a fidèlement reproduit la mentalité de l'époque. Rien ne saurait être plus vrai. Ah! comme il a bien décrit l'état d'âme de ces pauvres et tristes jeunesses, et comme il les a bien comprises ces âmes captives qui ont été l'échelon par lequel nos filles sont en train de monter pour s'affranchir.

Ces mœurs anciennes ont continué jusqu'à la proclamation de la Constitution. Ce n'est qu'à partir de cette époque que la femme turque prend son premier essor; elle commence à voyager; Paris surtout l'attire : enfin on la verra cette cité de mirages, la Ville-Lumière que nous ne connaissions que par les livres ou les récits que nous en faisaient nos maris ou nos frères! Ce fut un exode plein d'ivresse, une joie sans bornes! La liberté de la presse est proclamée; des femmes écrivains se distinguent. Des journaux illustrés, tels que *Kadinlar dunyassi*, le *Monde des Femmes*, et autres publications littéraires où les femmes collaborent en grand nombre, se répandent. On voit paraître des articles ardents, pleins de feu, où la femme proclame son indépendance; elle secoue le joug et ne veut pas entendre parler de claustration. Rien ne l'effraie, rien ne l'arrête; elle se trace un programme qui précise toutes ses revendications.

Ensuite, c'est la guerre balkanique. Les dames appartenant à la haute société sont nommées membres fondatrices et membres actifs du « Croissant Rouge ». Elles y déploient une activité surprenante; elles font des collectes, elles cousent pour les soldats, elles organisent des fêtes de charité au profit de cette œuvre. Elles fondent aussi un ouvroir où sont recueillies plus d'une centaine de petites orphelines qui,

tout en recevant leur salaire, apprennent à lire et à écrire. Ces dames dirigent elles-mêmes les travaux, combinent les nuances et les dessins et font exécuter ainsi des broderies fort jolies avec lesquelles on confectionne des blouses, des toilettes et autres articles. L'éminent professeur Dr Bessim Omer Pacha, un des membres fondateurs du Croissant Rouge, et un des plus zélés partisans de l'affranchissement de la femme, institue un cours d'infirmières. Des dames et des jeunes filles de l'aristocratie ottomane accourent pour s'y inscrire, et, peu après, on les voit parcourant les hôpitaux en costume de garde-malade, pansant les blessures, et assistant aux opérations les plus dures. Vraiment elles firent preuve de beaucoup de courage et d'énergie.

Et voilà la grande guerre qui éclate; les hommes sont appelés sous les drapeaux; il faut pourvoir aux places vacantes. La Patrie en danger et les exigences de la vie ne laissent ni à la femme le loisir d'hésiter, ni aux réactionnaires le droit de protester, et c'est avec un élan instinctif qu'elle se jette dans cette nouvelle mêlée. Nous avons ainsi des femmes balayeuses de rue, marchandes ambulantes, demoiselles de magasin et de téléphone, employées dans les bureaux de poste, secrétaires dans les banques et même dans les ministères.

Voilà, Commandant, le chemin parcouru depuis les *Désenchantées* : à la place de ces petits fantômes noirs à la démarche timide, on voit circuler aujourd'hui dans les rues de Stamboul de jeunes hanems aux allures décidées, le visage découvert, la serviette sous le bras, se rendant à la Faculté de Médecine et à l'Université où elles suivent des cours mixtes, beaucoup d'entre elles se destinant à la Médecine et au Barreau.

Nos filles ne demandent qu'à s'élancer, à leur tour, dans la voie ouverte et à jouir de toutes les libertés de l'Occident.

Je souhaite que leurs rêves ne soient pas déçus; mais il leur faudra, longtemps encore, tenir compte d'une opinion publique insuffisamment préparée à l'émancipation de la femme et de préjugés religieux et sociaux profondément enracinés dans le peuple, avant de pouvoir librement fréquenter les Européens...

MÈLEK

Bosphore — Tchiboukli, juillet 1921.

... Je suis touchée de l'intérêt que vous nous portez. Vous avez vu et deviné les angoisses qui étreignent nos cœurs. Vous avez subi le charme de notre terre si douce, et tout ce qui nous fait frémir en ces heures d'épreuve vous a touché vous-même. Aussi dans les moments d'espérance comme dans les moments de découragement, ma pensée va vers l'ami lointain.

Mais parfois, comme aujourd'hui, je me sens si triste et désemparée, que je ne suis guère capable de vous entretenir de ce que je sais vous intéresser, et de ce qui est l'ardent désir de toute femme turque : les projets d'avenir, d'émancipation, la participation de la femme à la vie publique dans une ère de paix et de calme.

Vous avez traversé comme nous des moments de cruels déchirements et vous devez aspirer à vous retremper en des idées nouvelles, claires et joyeuses ! Cette lettre ne vous apportera cependant pas des réminiscences de l'atmosphère de soleil et d'animation qui m'entoure.

Ne croyez pas que je sois devenue insensible à la merveilleuse ambiance qui m'est familière et qui, pourtant, cent fois, se renouvelle. Cet état d'âme, que vous me reprochez, et duquel vous m'exhortez amicalement à m'évader, ne provient pas de la névrose qui sévit un peu partout, en ces jours de vie intense et trépidante, il est créé par les multiples déconvenues et déceptions issues des événements politiques et de la douloureuse étape que nous traversons.

Ne dites pas que l'âme turque est empreinte de paresse et que celles mêmes qui ont subi une influence occidentale se laissent envahir par l'apathie et la fatigue du destin. Vite, laissez ces idées toutes faites sur l'esprit et la vie turcs; ne péchez pas par intolérance, ce défaut qu'on ne cesse de nous reprocher et qui (ne m'en veuillez pas) me semble passablement occidental. Vous avez pu juger vous-même de la liberté dont jouissent ici toutes les croyances, toutes les manifestations religieuses. Cela n'a rien d'étonnant en ce moment; mais sous le règne de profonde autocratie d'Abdul-Hamid,

il en était de même. A nos yeux, tout élan vers Dieu est juste et beau; que nous importent la façon ou le langage dans lequel cet appel s'élève! Si le monde européen et le sort nous laissaient tout à la tâche de notre développement, soyez sûr que nous ne tarderions pas à rejoindre les autres nations dans la voie du progrès.

Aurons-nous toujours les mains liées?

Quant aux femmes, pour qu'elles puissent marcher de pair avec leurs sœurs occidentales il leur manque les joies et l'ardeur d'une vie individuelle : Il faut que les hommes turcs comprennent que nous mourons de l'immobilité dans laquelle nous sommes tenues et de nous voir refuser la liberté indispensable...

L'idée que mille vies et énergies turques sont fauchées en Anatolie en ce moment me paralyse à un tel point que je ne puis penser à autre chose.

Et pourtant vous savez le rôle de fidèles amis que tiennent les livres et la musique dans notre existence. En ma détresse, c'est à eux que j'ai recours; mais je ne parviens plus à me perdre en eux comme j'avais l'habitude de le faire : Hérédia, Henri de Régnier, Samain, les poètes; vos délicieux et poignants romanciers; vos poètes musiciens; l'exécution d'une mélodie de Fauré ou de Debussy, mes seules joies de l'esprit!

J'aurais voulu que vous fassiez connaissance, à votre tour, avec nos poètes et nos écrivains : les Arabes profonds et concis, les Persans paradoxaux et subtils, et les Turcs fougueux et lyriques!

J'ai quitté la ville chaude et poussiéreuse, proie des autos et des camions, pour me réfugier dans la fraîcheur du Bosphore. Presque toutes mes parentes et amies que vous connaissez ont passé avec moi leur enfance ensoleillée sur ces rives légendaires. Vous les aimez, vous aussi, ces côtes admirables, qu'en aurait-il été si vous les aviez connues dans toute leur splendeur! Les maisons délabrées que vous remarquez avaient un air de prospérité tranquille et reflétaient la vie de ceux qui les habitaient : sérénité, dignité, tradition. La plupart de ces habitations (en bois selon la regrettable habitude) ont été la facile proie des flammes pendant la guerre. Qu'elles

étaient douces et hospitalières ces grandes maisons aux chambres claires! Elles bourdonnaient comme des ruches; le gai va-et-vient des visites pour toutes les catégories de leurs habitants était ininterrompu. La domesticité était nombreuse à cause de la dimension de ces vastes demeures et les esclaves recevaient à leur tour leurs amies.

Ne souriez pas du mot « esclave » : cette appellation n'a jamais comporté ici, à l'époque où elle était d'usage, le sens douloureux qu'elle a eu en d'autres contrées.

J'ai constaté dans les cités modernes des jougs autrement lourds et oppressants. Jugez vous-même. On achetait les fillettes et on les élevait très soigneusement. Elles servaient jusqu'à un certain âge et on les mariait en leur donnant, selon les moyens des maîtres, un trousseau, une maison et de l'argent. Plus elles appartenaient à des maisons de rang et de noblesse élevés, plus elles étaient recherchées comme épouses.

Le service de ces esclaves n'était guère fatigant, car elles étaient fort nombreuses et traitées comme appartenant à la famille. Elles étaient reconnaissantes et attachées à leurs maîtres; car, en mourant, parfois sans postérité, elles léguaient ce qu'elles possédaient à leur maîtresse! Nous voilà bien loin des idées de haine de classes ayant cours dans d'autres pays! et que voilà un doux esclavage si on le compare aux conditions de misère physique et morale et à cet éternel souci du lendemain qui annihilent le prolétariat à l'étranger! quelle différence avec l'attitude hargneuse et arrogante des domestiques que j'ai rencontrés dans mes voyages! Ici aussi ces mœurs si douces tendent à disparaître et l'esclavage n'existe plus.

La vie large et généreuse que nous menions dans nos « yalis[1] » est passée aussi à l'état de souvenir; les années de guerre ont eu le triste résultat d'appauvrir les familles anciennes qui ont perdu leurs terres et leurs biens. Les claires maisons sont passées dans d'autres mains, des mains de nouveaux riches qui, souvent, sont de mauvais riches et qui n'ont pas su aider les humbles qui venaient se grouper autour d'eux, ainsi qu'avaient coutume de faire leurs prédécesseurs.

1. Maison construite au bord de la mer.

Devant chaque yali stationnaient les caïques et les mouches à vapeur, et tout ce mouvement donnait une impression d'affabilité et d'opulence. Beaucoup de ces maisons ont brûlé, comme je le disais tout à l'heure; à leur place s'élèvent des hangars, des dépôts de charbon et autres bâtiments peu esthétiques, sans doute très utiles, mais donnant au Bosphore une physionomie inattendue et blessant douloureusement les yeux de ses fervents admirateurs.

La population aussi a changé : aux physionomies débonnaires et quiètes auxquelles nous étions habitués, ont succédé les visages tourmentés des ouvriers, des charbonniers, des tristes et nostalgiques Russes, le regard fixé vers leur pays ensanglanté. Et que dire de tous nos malheureux, misérables, émigrés! Il en vient journellement des centaines; la ville en regorge, on ne sait où les loger et comment les nourrir. Leur aspect est lamentable; plus lamentable encore le récit des atrocités commises sur eux. Pauvres, pauvres gens!

Ils sont exterminés systématiquement par les soldats grecs qui occupent leurs villages. Et ceci se passe à une centaine de kilomètres à peine de Constantinople! Ils fuient mornes, las, affamés, décimés par les maladies, leurs enfants succombant à la fatigue et à la souffrance. Le Croissant Rouge les aide de son mieux, mais où trouver les ressources nécessaires pour pourvoir à l'entretien d'un si grand nombre de personnes? Tous les locaux possibles ont été réquisitionnés à leur intention; plus de la moitié campe en plein air. Il ne reste plus rien de leurs maisons et de leurs biens; dans leurs villages abandonnés, tout a été détruit à la dynamite.

Mais, disent-ils, que sont ces pertes matérielles en comparaison des lâches assassinats de leurs frères, pères, mères, femmes et enfants! On déshonorait les femmes, on les mutilait devant les yeux des leurs, et ces monstres prenaient un affreux plaisir à tuer les enfants « afin qu'il n'y ait plus de Turcs ». Ceci ne cesse de se renouveler à chaque minute, et ces affreuses scènes jettent sur notre existence un deuil profond. Les soldats de Constantin font payer leurs plus petits revers à notre malheureuse population de cette façon, et quand ils ont des succès, ils continuent à agir de même pour fêter leurs victoires.

J'ai passé des années dans ce golfe d'Ismid, aux couleurs opalines et au calme transparent et cela me rend doublement malheureuse puisque je connais chacun de ces villages et leurs paisibles habitants! La guerre est une chose atroce; cependant on peut la faire honnête et franche. Comment peut-on laisser s'accomplir une telle iniquité? Nous n'oublierons jamais l'attitude humanitaire du commandant du *Bambara* qui, indigné par ces horreurs commises sous les yeux de plusieurs témoins étrangers, a sauvé des centaines de vies turques. C'est le premier geste qu'on ait fait pour nous et je suis heureuse que cette main charitable ait été une main française; n'est-ce pas le pays des idées largement généreuses?

Oui, notre espoir est en vous. La France qui s'est penchée sur toutes les souffrances et qui a toujours aidé les faibles, nous abandonnera-t-elle?

N'y aura-t-il pas enfin, grâce à elle, une période d'accalmie après toutes ces tourmentes, pour notre peuple brisé par douze années de guerres consécutives? Je veux ardemment espérer que oui :

« Un vaste et tendre apaisement devra descendre du firmament que l'astre irise... »

Donnez-moi des nouvelles de France, dites-moi les belles choses qui n'ont pas manqué d'éclore depuis votre dernière lettre et recevez mon très fidèle souvenir.

DJENANE

Lettre d'une inconnue[1]

Scutari, septembre 1921.

Nous avons encore des amis, et ceux-là, nous devons bien les aimer, amis fidèles et sincères, rares amis tant précieux, amis des mauvais jours.

... Un officier français passe par Constantinople au hasard de ses voyages. Il s'est longuement penché, de son bateau, sur les eaux du Bosphore, mélangées de vert et de bleu, les eaux fraîches qui coulent sans fin; le soir, il a longuement

1. Lettre anonyme reçue par le Commandant X. à la veille du retour de son bâtiment en France.

regardé le ciel, notre ciel d'Orient, plus pur et plus clair que les ciels d'ailleurs. Fuyant la vulgarité de Péra, il s'est promené souvent dans notre Stamboul; il y trouva du silence et du recueillement. Il s'est promené dans nos cimetières; il y trouva de la beauté. Il s'est assis dans les cours de nos mosquées; il y rencontra du mystère. Alors cet officier, cet étranger qui ne parle pas notre langue, qui ne connaît pas nos poètes, qui n'a point lu nos livres, a voulu quand même lire un peu dans nos âmes, et savoir par quel prestige nous avions su changer l'aspect des lieux mêmes où nous demeurâmes, donner à leur beauté un caractère unique, la parer de silence, de repos et de majesté. Il a voulu, cet étranger, pénétrer tout notre mystère, et découvrir les pensées intimes que nous taisons sous un sourire.

Cher Ami inconnu, et que jamais je ne verrai, soyez béni pour la joie que vous donnez à celle qui, depuis longtemps, n'avait d'amie que la tristesse. Ainsi donc, on nous aime encore, encore un peu, malgré nos fautes, malgré nos crimes! On nous aime, malgré nos malheurs! Il se trouve encore des êtres pour se plaire en la terre d'Islam! Hâtez-vous d'en goûter le charme, car il va bientôt disparaître. Il ne s'accommode point de tumulte et de bruit. Vous verrez changer l'aspect de nos villes et de nos cimetières, parce que seront changées nos âmes. Pendant de longs siècles elles restèrent simples comme celles des enfants. Je ne nierai point, qu'aux époques qui furent brutales, l'âme de notre Peuple fut brutale aussi. C'est l'histoire de l'humanité tout entière. Quelle nation se sentirait assez sûre de son passé, de son histoire, pour oser nous jeter la pierre? Nos soldats savaient que le Paradis est à l'ombre des épées, comme l'a dit le Prophète. Mais le Prophète a dit aussi que le Paradis est aux pieds des mères : nous ne l'avions pas oublié. Nos villes semblaient un foyer paisible où les heures s'écoulent doucement. Moi, qui suis presque une vieille femme, j'ai gardé souvenance de ce temps qui paraît aujourd'hui si lointain. Ma mère ne parlait pas de langues européennes. Elle a vécu dans son harem paisiblement! Elle a toujours cru qu'aux yeux de son mari elle était la plus belle, l'unique. Des amies l'entouraient, des parents pauvres qu'elle faisait vivre,

d'anciennes esclaves qui l'aimaient et venaient finir leurs jours sous le toit qui les avait vues naître. Hélas! que tout cela est loin... Ma mère est allée dormir auprès de mon père, sous une stèle blanche où des fleurs naïves sont sculptées. Elle a quitté la vie sans en avoir connu l'âpreté. L'existence fut bonne pour elle qui jamais n'avait abandonné la quiétude du foyer.

Il y a des jours où je crois regretter tout ce qui m'a rendue si profondément différente de ma mère. On m'apprit le français, on m'apprit l'allemand, on m'apprit l'anglais. Je lus beaucoup, à tort et à travers. Personne n'était là pour surveiller l'éclosion de ma pensée, en modérer les curiosités. La vie du harem me sembla triste; je souffrais d'être recluse et j'eus l'âme désenchantée. Ne le saviez-vous pas? Vous avez lu Loti! Que nous importait, alors, d'habiter des demeures somptueuses et de nous promener dans des caïques dont les étrangers admiraient la beauté! Ces étrangers dont nous parlions la langue, dont nous lisions les livres, dont nous aimions les poètes, ces étrangers qui nous aimaient, jamais nous ne pouvions leur dire tout ce dont notre cœur était plein et nous nous sentions solitaires dans nos beaux palais...

La compagnie de nos esclaves ne nous suffisait pas. Nous n'avions plus, sur la tendresse de nos maris, les mêmes illusions que nos mères. Nous ne pensions que rarement à la grandeur de la patrie, étant plus occupées de nos soucis intimes. Nous nous trouvions très malheureuses, mais acceptions le sacrifice de nos existences par l'espoir des libertés prochaines et par la pensée que nos filles connaîtraient un jour le bonheur.

Nos filles... Hélas! Elles furent soigneusement instruites. Nous leur cherchâmes d'excellents professeurs. Elles ne reçurent point, comme les femmes de ma génération, une instruction désordonnée, semblable à certains intérieurs turcs où des meubles hétéroclites se trouvent bizarrement entassés.

Nos filles eurent le goût délicatement formé. On surveilla leurs lectures, non point tant par pruderie, que pour en diriger intelligemment la poursuite. Et quand, en 1908, la Révolution nous fit croire à toute la beauté des renouveaux, nous eûmes conscience qu'elles seraient dignes, ces filles tant chéries, des libertés nouvelles et des grandeurs futures.

Hélas! De nos rêves, de nos espoirs, que reste-t-il? Et que deviendront-elles, maintenant, les filles des Désenchantées? Elles me semblent pareilles à ces malheureuses que l'on rencontre, aux lendemains des incendies terribles qui désolent Stamboul, assises sur des ruines, ou cherchant, dans les lamentables amoncellements, les vestiges de leurs pauvres maisons. Oui, semblables à celles-ci, les yeux pleins de larmes et le cœur serré, nos filles regardent tristement vers l'avenir et se désespèrent.

La patrie dont la grandeur était séculaire s'est écroulée; la misère est venue s'asseoir au foyer. Voyez ce que sont devenues les belles demeures somptueuses : brûlées, écroulées, ruinées... Et les beaux caïques aux sculptures dorées : pourris, disparus. Ne dîtes point que ce luxe était chose vaine : le luxe des riches est signe de l'aisance des pauvres. En Turquie, les pauvres étaient heureux, jadis; ils ne manquaient jamais de pain et, sous le toit des maîtres, ils trouvaient toujours un abri pour cacher leur misère. Ils l'y trouvent sans doute encore, et le trouveront jusqu'au jour où la ruine totale nous obligera de quitter le foyer de nos parents, d'aller nous-mêmes, sur les routes d'exil, chercher une terre hospitalière. Car nous finirons bien par les aller rejoindre, ceux-là qui continuent de lutter et ne se lassent point de mourir depuis plus de dix ans. Le jour où nous comprendrons que nous sommes condamnés irrévocablement, que des intérêts supérieurs à la Justice humaine, qu'une civilisation supérieure à la Justice divine, ont décrété notre fin suprême, eh bien! oui, nous irons rejoindre nos soldats et nos paysans, nous irons mourir avec eux.

Voilà le vrai secret de nos âmes silencieuses. Ne cherchez point d'autre mystère. Puisque l'âme turque a su donner à des monuments, à des villes un caractère de dignité, de calme et de beauté, c'est, sans doute, qu'elle renfermait, elle aussi, comme en un jardin clos, quelque dignité, quelque beauté, quelque grandeur. Tout peut s'écrouler autour de nous, nos palais, nos jardins, nos mosquées, nos cimetières, nos murailles, nos peuples. Mais quelque chose en nos âmes demeurera toujours debout et ces jeunes filles aux manières élégantes qui savent aimablement accueillir leurs hôtes, faire de la

musique et discuter des lieux communs, vous les verrez, un jour, relever la tête, essuyer leurs larmes, oublier leur nostalgique désespoir et, méprisant une indigne existence d'esclave, s'en aller auprès de leurs frères, chercher ce Paradis qu'abrite l'ombre des épées...

Boyadjikeui, septembre 1921.

Vous me demandez quelques renseignements sur le mariage en Turquie, autrefois et aujourd'hui. Je m'empresse d'accéder à votre désir.

« La fille est au berceau, son trousseau est dans la malle », dit un vieux proverbe turc.

Dès la naissance d'une fille, sa mère songeait au jour du mariage, et, au fond d'une grande caisse, entassait, avec amour, bijoux, argenterie, étoffes et broderies précieuses. Quand la jeune fille devenait habile aux ouvrages à l'aiguille, elle travaillait elle-même aux fines broderies de soie et de fil d'or qui orneraient les pièces de son trousseau.

Puis, lorsqu'elle entrait en adolescence, on voyait se succéder, dans la maison, des dames inconnues qui demandaient à voir la petite « hanem ». Le cérémonial de ces visites était minutieusement réglé. Les visiteuses entraient au salon sans enlever leurs féradjés. La maîtresse de la maison les recevait, puis la jeune fille, parée avec soin, précédait les esclaves qui apportaient le café. Elle saluait, servait le café, et s'asseyait sur une chaise au milieu de la chambre. Les visiteuses la dévisageaient avec soin en dégustant lentement leur café, car aussitôt qu'elles avaient fini de boire, la jeune fille leur enlevait les tasses, saluait et sortait sans avoir proféré une parole.

Ainsi, elle pouvait être idiote ou spirituelle, la future belle-mère ne connaîtrait d'elle que son aspect physique.

Au commencement de notre siècle, l'ancien cérémonial était déjà tombé en désuétude. La jeune fille à marier recevait les visiteuses en toilette de tous les jours; elle causait avec elles.

Cette exhibition n'en était pas moins pénible à la plupart des jeunes filles; il y avait beaucoup de récriminations et de pleurs avant d'y consentir. Mais il n'y avait pas moyen de se marier autrement et il fallait bien s'y résigner.

Quand la demande en mariage avait lieu, on montrait à la jeune fille une photographie de son prétendant en lui demandant si elle l'agréerait.

Que répondaient ces enfants? Elevées sévèrement, habituées à une obéissance passive, voyant leurs amies se marier de la même façon, elles disaient à leurs parents de faire comme il leur plairait.

On leur avait répété à satiété que, d'après le vieux proverbe, « si on laissait une jeune fille agir à sa guise, elle épouserait un joueur de flûte ou de tambour », que les mariages d'amour finissent mal, que seuls, les parents savent discerner ce qui fera le bonheur de leurs enfants, que le « nikah » opère un miracle et apporte l'amour avec lui, et elles avaient fini par y croire. Aussi se résignaient-elles facilement à l'autorité paternelle.

A ces enfants absolument ignorantes de la vie, le mariage semblait un événement mystérieux qui les attendait fatalement, mais qui paraissait encore tellement vague et lointain qu'elles ne s'en souciaient pas sérieusement. Seulement, quand les préparatifs annonçaient que le jour fatal arrivait, approchant de la réalité, elles comprenaient peu à peu, instinctivement, combien leur situation était humiliante.

Quand le futur venait faire une visite chez son beau-père, on courait avertir la fiancée qu'elle pourrait le voir par la fenêtre. Il y avait des jeunes curieuses qui, palpitantes d'émoi, attendaient, cachées derrière un rideau ou un grillage, pour voir passer leur fiancé. Mais aussi beaucoup comme les « Désenchantées » de Pierre Loti refusaient tristement. « A quoi bon? — disaient-elles je ne le verrai que trop, plus tard. » Elles étaient blessées dans leur fierté de regarder ainsi secrètement celui qu'elles auraient dû pouvoir élire librement. Être livrées ainsi, comme des esclaves, à un inconnu, cela révoltait toute la délicatesse de leurs sentiments, toutes les fibres de leur cœur, et une sourde et impuissante révolte les étreignait.

Elles comparaient amèrement leur sort avec celui des Occidentales qui choisissent librement leur mari et elles allaient au mariage comme des victimes parées pour le sacrifice.

Aujourd'hui, on est plus raisonnable. Les jeunes gens ne

se marient plus si tôt; les fiancés peuvent se voir et se connaître avant le mariage.

En général, les jeunes filles ne sont plus aussi sévèrement cloîtrées. Les barrières qui séparaient le harem du sélamlik se sont abaissées. Dans beaucoup de salons on reçoit ensemble les dames et les messieurs.

Ainsi semble proche le jour où les jeunes gens turcs pourront se marier sans consulter d'autre autorité que leurs sentiments personnels.

Le renchérissement toujours croissant de la vie, le bouleversement économique et social produit par les douloureux événements que nous traversons sont les principales raisons qui empêchent de se marier très jeune. Aussi les jeunes filles ont-elles le temps de pousser plus loin leurs études, de songer à une carrière qui réponde à leurs aspirations, à leur goût personnel et leur permette une situation indépendante dans le cas où elles ne se marient pas. C'est pourquoi on voit tant d'étudiantes dans les écoles d'enseignement secondaire et dans les universités.

Depuis la guerre, dans beaucoup de ménages, le mari ne suffit plus à pourvoir aux frais de la vie et sa femme doit travailler pour l'aider.

Le principal idéal de la femme turque est de partager son existence avec un compagnon qu'elle puisse choisir librement et à qui elle puisse donner toute son estime et son affection. Elle sait que le plus beau rôle d'une femme, c'est celui de compagne, de mère et d'éducatrice; c'est par là qu'elle servira le mieux sa patrie, et elle aura encore le loisir de cultiver son esprit, de prendre part aux œuvres de charité et de relèvement social.

SÉNIHA

L'ESPRIT RELIGIEUX EN TURQUIE

Malgré l'indifférence en matière religieuse que vous avez remarquée à Constantinople, surtout dans les classes supérieures de la société, vous n'en avez pas moins été persuadé que l'Islam a ses racines dans le plus profond de notre cœur.

En effet, ce n'est pas seulement une question de dogme, c'est l'idéal, la foi et l'espérance de notre race, c'est un dépôt précieux que nous tenons de nos ancêtres pour le transmettre intact à nos descendants, c'est le bien moral qui nous rattache par le cœur et la pensée à cent peuples de langues et de races diverses épars sur la surface du globe, et tous malheureux.

Ceux qui attribuent ces malheurs à notre religion et, la jugeant incompatible avec tout effort de progrès, lui reprochent d'être, par cela même, la cause de la décadence actuelle des peuples qui la professent, devraient chercher des causes plus profondes et plus subtiles à cet enchaînement des circonstances. Ils devraient se rappeler quel magnifique essor la pensée islamique a donné, non seulement aux tribus nomades d'Arabie dont elle a fait une nation unie, la plus puissante et la plus civilisée du moyen âge, mais encore aux Turcs Seldjoukides, qui par leur culture et leur puissance, égalèrent les Abbassides, et enfin aux Turcs ottomans, qui, malgré la renommée qu'on leur a faite en Occident, ont toujours porté le respect des sciences et des arts plus haut que celui des armes et ne sont tombés si bas que lorsque les classes dirigeantes ont été corrompues par le luxe et par une mauvaise administration.

. . . . . .

Si l'Islam est né en Arabie, il a trouvé dans le peuple turc ses plus zélés adeptes. Comme le dit Lamartine, « les Turcs doivent leur empire tout entier au Prophète arabe, et le Prophète doit l'affermissement de sa religion aux Turcs. L'Islamisme et la Turquie sont un même fait. » Ce furent les milices turques qui soutinrent le trône chancelant des Abbassides, ce furent les Seldjoukides qui luttèrent en Anatolie contre l'invasion des croisés. Le plus grand des sultans ottomans, Sélim Ier, plus que de toutes ses conquêtes, ses réformes et ses fondations, s'est enorgueilli de prendre le titre de Serviteur des Villes Saintes.

Les Turcs ont si profondément lié leur cause avec celle de l'Islam que, jusqu'en ces derniers temps, le sentiment de patriotisme était absorbé tout entier dans le sentiment religieux. Cela est dû peut-être à ce que, même en nos jours, toute guerre entreprise contre la Turquie a revêtu plus ou

moins le caractère d'une croisade. Aujourd'hui encore, le soldat turc a la conviction de se battre pour sa foi et son foyer, car il voit comment l'élément mulsuman est exterminé dans les provinces qui ont été livrées aux peuples balkaniques et que ceux-ci nous ont toujours été préférés par les grandes puissances pour des motifs purement religieux.

Pour les gens du peuple les mots de Turc, Ottoman et Musulman sont synonymes. Cela m'a fort amusée d'entendre un jeune paysan anatolien qui avait eu l'avantage de l'instruction primaire, expliquer à des camarades illettrés la différence entre ces diverses appellations. « Toi, disait-il à un Monténégrin, tu es musulman comme moi, mais tu n'es ni Turc ni Ottoman. » Je ne sais pas si le Monténégrin a très bien compris pourquoi. Ces populations brusquement arrachées à la mère patrie lui demeurent aussi fidèlement attachées qu'à leur religion, et dans leur âme simple, elles confondent ensemble ces deux principes.

Dans ces dernières années on a vu se former sous le nom de « Foyer turc » une association qui avait pour but de développer un sentiment purement patriotique, de séparer nettement la cause turque de la cause musulmane et d'affranchir la littérature turque de l'influence arabe et persane. Ce courant d'idées a été taxé par quelques-uns de chauvinisme et la langue turque a beaucoup souffert du procédé radical qu'on veut lui appliquer.

Aujourd'hui, un vent de scepticisme a terni la foi dans bien des cœurs, a fait, dans beaucoup de familles, oublier les pratiques du culte telles que le jeûne et le namaz, et même parfois négliger l'instruction religieuse des enfants. L'alcoolisme et le jeu s'étendent comme une lèpre sur la population de la capitale, tandis qu'en Anatolie tous deux sont sévèrement prohibés. La charité n'est plus pratiquée par tous suivant les règles imposées et c'est pourtant une chose sur laquelle la religion insiste particulièrement. Tout homme riche est tenu de partager chaque année un quarantième de son capital entre ses voisins pauvres. A la fin du mois du Ramazan, dans toutes les familles, plus ou moins aisées, adultes et enfants doivent donner chacun à un pauvre une quantité déterminée d'aliments ou l'équivalent en argent. On voit

actuellement des ventes de charité et des représentations théâtrales rappeler à leurs devoirs, sous des formes attrayantes ceux qui seraient enclins à les oublier.

La prière en commun, les vendredis, est une obligation fondée sur un motif social autant que religieux, car elle a pour but de réunir une fois par semaine, confondus dans les mêmes rangs, tous les habitants d'une paroisse, à quelque classe sociale qu'ils appartiennent et de leur faire entendre un discours sur la question du jour. A Constantinople, combien parmi les classes éclairées, souscrivent à cette obligation? Il est vrai que le discours est prononcé en arabe. Je crois qu'il y aurait grand avantage à le prononcer en turc, comme on l'a essayé dans certaine localité d'Anatolie, à vulgariser les traductions et les commentaires du Koran et à expliquer aux gens peu instruits le sens des prières arabes qu'ils récitent. Du reste, déjà, des esprits éclairés ont proposé la réforme des méthodes d'enseignement religieux.

Quand je me rappelle les pieuses aïeules du temps de mon enfance, je me demande : pourquoi leurs enfants leur ont-ils si peu ressemblé? C'est sans doute parce que, sentant leur instruction insuffisante et se voyant devancer par la culture du siècle, elles crurent devoir se désintéresser du rôle d'éducatrice. Mais leurs petits-enfants, aujourd'hui, recherchent instinctivement la lumière dont ils ont été privés.

Nos ancêtres, mus par le pieux souci de faire revivre leur nom, après leur mort, dans leurs œuvres, construisaient des mosquées, des écoles, des fontaines, des asiles. Ceux qui n'avaient pas le moyen de faire des fondations coûteuses plantaient des arbres pour qu'un voyageur fatigué se repose à l'ombre ou qu'un rêveur nostalgique y abrite sa mélancolie. Leurs descendants ont négligé l'entretien des fondations pieuses, ils ont laissé tarir les fontaines et abattre les arbres. L'aspect désolant des rives déboisées du Bosphore est dû à cette insouciance autant qu'aux misères de la guerre.

La génération d'aujourd'hui ne voit autour d'elle que le vide et la désolation. Tout est à reconstruire : l'énergie, la foi, l'éducation.

C'est surtout dans le peuple qu'il faut chercher pour trouver des exemples édifiants de pieuse charité. On voit encore, de

nos jours, d'humbles paysans consacrer une journée pour aller, par la chaleur torride de l'été, puiser de l'eau à une source lointaine et la distribuer aux passants dans la cour d'une mosquée ou la gare d'un chemin de fer, pour l'amour de Dieu et du prochain.

Le Turc de la province observe strictement les prescriptions qui ordonnent le jeûne et la prière, la charité, la vertu, le respect de la propriété et qui prohibent l'usure, le jeu et le vin. Il garde intacte, en son âme, la foi religieuse qui fait supporter les épreuves de la vie, braver la mort et défier le destin. Quand il trouve des chefs dignes de lui il opère des miracles. « Vous n'avez pas seulement vaincu l'ennemi, télégraphiait Moustafa Kémal Pacha à Ismet Pacha le lendemain de la bataille d'Inn-Eienu, mais surtout la fatalité qui s'acharnait sur notre pays. »

Le Turc n'a jamais été fanatique. Il considère les Chrétiens et les Juifs comme des peuples qui adorent le vrai Dieu et possèdent deux des quatre Livres Saints, aussi les appellent-ils « ekli-kitab ». « Nous avons toujours traité les éléments chrétiens avec justice et tolérance, conformément à nos traditions nationales et aux préceptes de notre religion. La meilleure preuve en est le fait que dans tous les points de notre pays, jusque dans les moindres hameaux, l'élément chrétien est plus prospère que l'élément musulman » (discours de Moustafa Kémal Pacha à l'Assemblée nationale le 19 septembre 1921).

Je crois que tous les habitants de l'empire ottoman auraient pu vivre toujours en parfaite intelligence si des dirigeants politiques ne croyaient trouver leur intérêt à les diviser. Parmi les gens du peuple si aptes à toutes les superstitions j'ai vu des Grecs se faire réciter des prières par un hodja à turban pour guérir leurs maux, et des Turcs allumer des cierges à la Panaïa. La générosité et l'hospitalité des Turcs a toujours été proverbiale chez leurs sujets non musulmans. Pendant la guerre des Balkans, j'ai vu les dames musulmanes et chrétiennes, qui dirigeaient le Croissant Rouge, secourir les réfugiées turques et grecques de Roumélie. Pendant la grande guerre, j'ai vu des dames turques prendre part à l'organisation d'une représentation théâtrale au profit des écoles grecques, et des dames levantines collaborer

avec le même empressement aux œuvres de charité turques.

Quand j'ai parlé de la piété de nos ancêtres, je n'ai pas voulu prétendre que tous étaient sans reproche. Dès que le luxe a relâché les mœurs, la classe riche n'a pas su résister toujours à l'attrait des plaisirs, et c'est là encore une des nombreuses causes de notre décadence. De tout temps, on a vu des poètes chanter le vin qu'ils érigeaient en symbole de l'inspiration. Au XVIe siècle le pieux et tendre Fouzouli même suivait l'exemple général. Au XVIIe siècle Néfi ne craignait pas de dédier à Mourad IV la célèbre « Kacida du Printemps » où il vantait ainsi l'ivresse :

En cette saison où soir et matin les cabarets envient les vignes, le cheïkl de la Mecque serait excusé d'être ivre pourvu qu'il aimât une belle.

Le vin instruit le sage, il réjouit les amoureux, il disperse aux vents les chagrins et les soucis et en délivre les cœurs.

Ces mêmes poètes n'en consacraient pas moins leurs plus beaux vers à la louange de Dieu et du Prophète et à la gloire de l'Islam.

A cette époque reculée, le scepticisme ne pouvait se déclarer ouvertement, tandis qu'aujourd'hui, toute pensée peut impunément s'exprimer. A Constantinople, de nos jours même, on trouve bien des familles qui ont conservé les pieuses traditions du passé tout en se conformant aux exigences sociales actuelles. Il est vrai que, dans les grandes villes, la proportion des gens pieux est plus faible aujourd'hui qu'autrefois mais il n'y a pas lieu de crier que la foi s'en va comme on l'a fait à diverses époques dans tous les pays de cultes différents depuis que le monde existe. L'esprit humain malgré ses fluctuations garde toujours sa stabilité. Il a besoin d'un culte et le temps n'est plus où naissent des cultes nouveaux. Déjà, parmi nous, un mouvement de réaction semble se dessiner. Surtout, l'angoisse des événements que nous traversons contribue à rapprocher les âmes de Dieu, ce qui prouve que malgré le scepticisme de quelques-uns, tous demeurent attachés au salut et à la liberté du monde musulman et à la foi qui en est le pivot. C'est à l'ombre des minarets de Sultan Ahmed et de Fatih et au son des « Tekbirs » qu'on a juré de délivrer Smyrne ou de mourir. Quand le conflit a commencé,

partout on a récité des « Méolids » pour les morts et des prières de victoire pour les combattants.

On ne s'étonne pas en voyant un ouléma célébrer la victoire d'Inn-Eunu dans un poème conçu en ces termes :

Les musulmans étaient épuisés par la lutte et par la guerre. Le poison du malheur avait glacé notre sang dans nos veines, nous gémissions sous la pierre noire du destin, la mort était pour nous une délivrance...

O soldat musulman, la victoire t'est promise. Invoque Allah et marche contre tes fiers oppresseurs. Le règne des tyrans sera certainement de courte durée, certainement on entendra réciter l'auguste verset de la Justice...

...Louanges à notre vaillante armée! Salut à ses chefs et à ses soldats! Prions pour les âmes envolées au ciel!

Mais un homme d'état, qui est en même temps un poète distingué et qui appartient à ce milieu mondain si apparemment incrédule, a improvisé sur la victoire de la Sakaria des vers tout aussi empreints du sentiment religieux :

O soldat musulman dont le cœur est plein de Mohammed, tu as frappé et tu as vaincu encore une fois avec le sabre d'Allah! Tu as dispersé les convoitises noires qui obscurcissaient l'horizon...

Soldat turc qui depuis des siècles es le défenseur de l'Islam, tu es digne de la religion de Mohammed, digne du Koran. Haydar t'a inspiré l'âme immortelle de Bedr, tu es le vaillant successeur des Compagnons du Prophète, ton nom brille de la lueur du destin...

Ainsi je trouve superflue la question qu'on a si souvent posée, si le mouvement anatolien peut faire cause commune avec le bolchevisme. Moustafa Kémal Pacha a orné son cabinet de travail de versets du Koran, et l'Assemblée nationale vient de lui décerner, en hommage de ses services, le titre de « ghazi » qui signifie : combattant pour la foi.

C'est la foi qui porte nos soldats à lutter avec succès contre des troupes infiniment supérieures en nombre et en équipement.

L'incertitude n'en reste pas moins angoissante. L'Europe permettra-t-elle à nos héros de recueillir le fruit de leurs sacrifices? Reconnaîtra-t-elle à la Turquie le droit de vivre?

SÉNIHA

Le 2 octobre 1921.

PARMI LES LIVRES

Le poème, fait d'un feu subtil, brûle la prose des critiques; et de tout leur travail, quand ils ont voulu l'y mêler, il ne reste qu'un peu de cendre. C'est là l'épreuve des poètes. Il est cent batteurs de rimes dont nous pouvons prendre l'ouvrage à pleins doigts. Mais une strophe, vive d'étincelles, se joue de nous. Elle échappe, se divise, renaît, brille et consume les commentaires.

La première difficulté est d'interpréter au juste le titre du volume de vers de M. de Régnier : *Vestigia flammæ.* Au sens strict, ce sont les traces de la flamme. Mais il semble par l'épigraphe, que le poète entende au contraire « ce qui reste de nous quand la flamme s'éteint ». Qu'allons-nous trouver dans son livre? La cendre du feu divin, ou le quartz infusible? Ce qui s'est changé en poésie, ou ce qui lui survit? Le souvenir ou le regret? M. de Régnier accueillerait sans doute ces gloses avec un scepticisme bienveillant; en fait, il a, dans son livre, rassemblé des petits poèmes sur beaucoup de sujets. Il est plus riche qu'il n'avait pensé. Dans sa jeunesse, quand il composait *la Corbeille des Heures*, il les imaginait qui, lasses et tristes et nues, versaient dans la dernière corbeille, qui était d'or, la cendre seulement de ses jours. Dans la corbeille d'or de son nouvel ouvrage, il y a un bien autre écrin : des colliers, des émaux, des souvenirs de Venise, des flûtes et de précieuses petites odelettes, qui s'irisent quand on les fait tourner. Je sais bien qu'il est dégoûté de ces

trésors. « Préfère au diamant le caillou de la route », nous dit-il, et il assure que tel est le secret du bonheur. Mais il ne faut pas prendre trop au sérieux les conseils des poètes.

Il y a cependant, dans cette suite variée de petites pièces, un même sentiment mélancolique. Jadis M. de Régnier se comparait au héros qui descendit aux enfers, tandis que la tête de la gorgone épouvantait les ombres :

Car à vaincre ces morts mon geste te dédie,
Avec ta bouche mûre et ton sang parfumé,
Tête mystérieuse et sainte de la vie,
Qui crispe à mon poing sur sa face aux yeux fermés.

Toute sa poésie juvénile était un hymne à la nature, et le malheureux, qui changeait en femme la faunesse aux crins d'or, en mourait. Le poète chantait les conquérants de la Toison. Il revient aujourd'hui de son voyage; et sa fierté cède à une sagesse désenchantée dont le secret tient dans deux beaux vers :

Le Bonheur est un dieu qui marche les mains vides
Et regarde la Vie avec des yeux baissés.

Tous ceux, qui depuis Musset, ont connu le désenchantement se réfugient dans le souvenir. C'est une inconséquence naturelle aux poètes. Comment, si la vie est vaine, le souvenir peut-il en être si cher? Ils ne paraissent nullement gênés de cette contradiction. Ils sont magiciens, et ils s'en tirent par un enchantement. Le livre de M. de Régnier témoigne d'un grand dégoût pour la tête mystérieuse et sainte qu'il portait tout à l'heure au poing.

J'augure d'aujourd'hui ce que sera demain.
Et je suis fatigué d'être ce que nous sommes
Sachant ce que fut vivre et combien vivre est vain.

Mais en même temps le thème du souvenir revient à chaque page, à travers dés modulations et des arabesques :

Pour sentir la beauté de cette belle rose
Il faut que saigne au cœur un souvenir blessé
Et que, dans l'air divin où sa forme est éclose,
Son arôme se mêle au parfum du passé.

Exposé dans ce ton et sous cette forme le thème du souvenir

est celui de la beauté présente rendue plus sensible à un cœur que le passé forma. Le voici maintenant sous une autre forme, où la beauté passée se substitue au présent. C'est une maîtresse vieillie qui parle :

Cependant si ton cœur où le passé résonne
Accorde quelque prix aux souvenirs lointains;
Peut-être, en mon fidèle et patient automne,
Encore trouverais-tu l'écho de nos matins.

On dirait que le présent et le passé sont deux instruments, deux voix qui se répondent, et pour lesquelles M. de Régnier écrit un concerto. Voici une troisième forme de leur duo : cette fois c'est le présent qui cherche à envahir et à tuer le passé.

Tu prends, pour mieux blesser l'âme que tu déchires,
Le masque ressemblant du visage adoré
Afin, sombre rachat des plus tendres délires,
De corrompre en secret son souvenir sacré.

Et voici, pour finir, le présent exténué dans l'ombre de la mort et confondu enfin avec le passé pour l'accord de tonique et la cadence parfaite.

Et ce sera fini des choses de la terre
Et de tout ce qu'on serre entre des bras fermés,
Mais qu'importe s'il reste au passé qu'il éclaire
Le divin souvenir de vos yeux trop aimés.

Il serait sage d'étudier les poèmes par les procédés de la critique musicale. On suivrait les thèmes à travers tout l'ouvrage. Celui de la Rose revient aussi à chaque moment. Il signifie la beauté, l'ardeur et le violent amour. Il se mêle sans cesse au thème du Souvenir.

Emportez en vos bras ces roses trop ardentes
Et joignez-y ces lis qui sont trop parfumés,
Afin que nous puissions, à la clarté des lampes
Ne plus nous souvenir des couchants trop aimés.

Et un peu plus loin :

La rose de l'allée est encor ma jeunesse.

Enfin ce motif de la fleur voluptueuse au cœur sanglant

revient, pour ainsi dire en mineur, sous une forme nouvelle; le thème de l'ombre de la rose.

On retrouverait ainsi tout ce qu'on a aimé naguère dans les vers de M. de Régnier, sauf un seul motif, qui ne reparaît plus et qui par quelques mots donnait l'impression du moite et du frais, du juteux et du sucré : ce qu'on pourrait appeler le thème de la Pêche mûre. Cette absence marque le vrai changement survenu : cette saveur fruitée est remplacée par un goût triste et amer, ces tons pourprés s'effacent dans une ombre d'argent. Tout est douceur ici, même la volupté. Tout est tristesse. Le cœur déçu se déçoit lui-même en rêveries nouvelles. Le portrait masqué qui tend une fleur devient le visage le plus aimé.

C'est aussi comme une musique qu'il faut entendre le vers. M. de Régnier a retrouvé le joli rythme libre de ses odelettes d'autrefois, du temps qu'un petit roseau faisait frémir toute la forêt. Mais il ne l'a retrouvé que le temps de quelques strophes. Le changement qu'on voit dans ses alexandrins est peut-être l'effet de sa maturité. On dirait qu'il a l'oreille un peu plus dure qu'autrefois. Il écrit « lorsqu'accablé ». Il profite de ce qu'il est de l'Académie pour mettre automne au féminin. Il est distrait, et il parle du lin des tentes. Croit-il vraiment qu'on fasse des toiles de tente avec la chemise de Colombine? Tout cela est d'ailleurs fort peu de chose.

Il a complètement oublié, ou peu s'en faut, les rythmes balancés et les vers redoublés qu'il aimait autrefois. Vous vous en souvenez :

> Tresse l'osier au saule et le brin à la branche
> Écoute l'eau qui fuit où le temps s'est mûri
> Et fixe l'anse verte à la corbeille blanche...

Cette plénitude, cette sonorité, cette réponse l'un à l'autre des hémistiches en versets ont presque disparu. Un des rares exemples qui les rende est le sonnet de Septembre :

> Septembre autour de toi dans ce noble décor
> A son feuillage vert mêle ses feuilles d'or.

Mais à l'ordinaire M. de Régnier n'écrit plus à la manière

de lui-même. Il a plus de variété avec moins d'éclat. On dirait que le vers est plus mince, plus solide et plus flexible à la fois. L'habileté reste miraculeuse. La pièce dans le style de Baudelaire et le jeu mallarméen sont d'une adresse charmante. Mais il y a parfois quelque chose de ressenti, de secret et de presque invisible qui donne au vers une beauté plus mystérieuse et plus grave. La prière de Cézanne est de ce style. Quelquefois c'est un vers qui est chargé d'harmoniques comme une cloche lointaine : « le doux mois où le jour est plus long que la nuit ». Quelquefois, tant est grand le pouvoir de la poésie, l'idée d'un poème est enfermée dans un vers frémissant d'une tristesse dont la vibration ne s'éteint plus : voici l'amour guettant et souhaitant la curiosité de Psyché, qu'il punira et dont il fait son délice :

Ce qu'il cherche, ce qu'il désire, ce qu'il veut,
Que son regard soit un regard d'ombre ou de feu,
Qu'il implore à voix basse ou qu'il parle à voix haute,
Qu'il porte une colombe ou qu'il tienne une rose,
Ce qu'il lui faut — étant l'amour, — c'est, à Psyché,
C'est votre geste, sur son sommeil nu, penché.

Il y a une grâce triste, profonde et tendre dans cette fable nouvelle, où l'amour tend lui-même un piège à ce qu'il aime, et se donne la volupté de perdre ce qu'il chérit. Tout le livre est imprégné de la douceur amère du regret. O douceur! ô tourment! écrit M. de Régnier. Cet hémistiche pourrait être l'épigraphe de son livre. Et ce tourment gémit, d'une plainte vraiment divine :

Une dernière fois reflétez votre image
Au miroir de ces yeux que le temps va ternir,
Puis détournez de moi votre tendre visage
Pour que ma solitude ait moins peur de mourir.

***

Le vers de M. J.-L. Vaudoyer n'a pas cette fluidité ravissante. Mais il vient des mêmes origines. Dans certaines pièces des *Rayons croisés* se trouve le signe commun, l'hérédité de Baudelaire, sans qui rien, sans doute, de la poésie contemporaine n'eut existé :

Le jour sanglote et meurt aux sommets des montagnes;
Le soir grandit déjà comme un vaste chagrin...

Qui ne reconnaîtrait à ces mots, l'auteur de l'*Harmonie du Soir* dans un de ses petits-fils! Du vers de Baudelaire vient tout droit celui de Mallarmé, et sa musique subtile et forte est elle aussi reconnaissable :

Te te vois à travers un cristal froid qui brille,
Et dans lequel le ciel allume un prisme épars.

Enfin, l'influence de M. de Régnier lui-même, descendant de l'un et de l'autre, est sensible :

Je veux t'aimer encor, ô fuyante jeunesse,
Et boire entre les doigts de la main qui le presse
Le jus de ce beau fruit qui demain sera mûr.

Vers ces trois maîtres, si proches l'un de l'autre et pourtant si personnels, on dirait que l'art de M. Vaudoyer est sans cesse attiré. Ses vers leur sont une perpétuelle dédicace. Voici encore du Baudelaire :

Nous ne chercherons pas à troubler le silence
Qui s'élargit en nous après la volupté...
Nous ne chercherons pas à nommer la déesse
Vers qui nage l'odeur de tes membres heureux.

Quant à la strophe mallarméenne on la trouve à chaque instant, sculptée, précieuse, un peu hérissée de facettes, froide, et pour ainsi dire, sans respiration. La voix même de M. de Régnier se fait entendre dans toutes ces apostrophes, et l'on reconnaît non pas le vers de sa première jeunesse, mais celui que l'influence de Heredia a peuplé de figures imitées de l'antique.

Regarde, l'avenir apporte ses couronnes
Sur cette stèle d'or que le bonheur construit.

Je voudrais qu'en tout ceci on ne voit pas une imitation, mais une filiation. D'un bout à l'autre de l'histoire des lettres, les formes, les couleurs et les sons naissent et s'engendrent, comme si toute la poésie française n'était qu'un seul ciel immuable où les nuances se succèdent comme les heures du jour, dont aucune ne peut être séparée des autres; et cette

rose de l'aurore en vérité est nécessaire à l'éclat de midi, sans lequel cette pourpre ni cet or du soir ne se peuvent imaginer. Ainsi les chants des poètes viennent chacun en son temps, selon cette heure où il leur a été donné de naître; mais chacun enferme secrètement dans sa propre musique toutes les voix qui l'ont précédé; et tout à coup dans sa musique même frémit l'écho d'une musique ancienne. On dirait que les esprits des morts rôdent autour des vivants, et cherchent à emprunter leur voix. Dans le livre de M. de Régnier, que nous avons feuilleté tout à l'heure, un vers de du Bellay résonnait par moments. Dans celui de M. Vaudoyer, on entend par moments Verlaine; et une autre voix aussi plus lointaine, qui se fait à peine entendre, quelque ombre du XVIIe siècle, dirait-on, que le temps a faite plus tendre. De quelle profondeur du passé naît un vers comme celui-ci :

L'azur en souriant courtise ses paupières,

où il y a du Baudelaire et du La Fontaine?

Toutes ces voix étrangères, mêlées à la leur ne gênent nullement les poètes. M. J.-L. Vaudoyer a la sensibilité la plus vive et la plus personnelle. Dans son livre on distingue d'abord deux groupes de poèmes : au début, une suite de petites pièces d'une grâce voluptueuse; vers le milieu, une autre suite qui porte pour nom *les Flammes mortes*, et qui est le poème de l'amour finissant, qui se transforme en ombre et se dissipe. Un troisième groupe, deux ans plus tard, célèbre en seize variations une enfant couronnée de flammes, qui rit sur le sable d'or. Entre ces poèmes lyriques, l'auteur a glissé des feuillets d'album, des portraits composés en sonnets ou en stances, des pages d'aquarelle d'un éclat charmant.

Dans l'un de ces poèmes il conduit une amie à l'autel de Chénier : Ce fantôme, dit-il, parlant de l'ombre du poète,

Ce fantôme est formé d'une vapeur païenne,
Et pour qu'il soit content dans le bosquet sacré,
Il faut que par tes dons joyeux, il se souvienne
Du rire, de la grâce et de la volupté.

Ce rire, agréable à Neère, à Myrto, à Fanny, et qui alterne avec la mélancolie donne aux *Rayons croisés*, leur caractère.

Tantôt c'est un tour familier qui interrompt la strophe, un tutoiement à la muse; tantôt un air de malice ou d'ironie; tantôt le sourire d'une sanguine chaude, vive et libertine.

***

Le roman de M. Jacques Chardonne, *l'Épithalame*, est un moment de l'histoire des lettres. Je ne sais pas de plus bel éloge. Comme tous les livres d'un style nouveau, celui-ci est en même temps une imitation. L'influence de Tolstoï est sensible, et l'auteur l'a lui-même signalée, en citant un passage d'*Anna Karenine*. Le romancier russe a peint toute une société. Le romancier français a voulu au moins décrire le groupe de familles d'une bonne bourgeoisie qui habite Noizic pendant l'été, plusieurs d'entre elles passant l'hiver à Paris.

Un roman de cette sorte ne se conçoit guère sans une espèce d'unité; cette unité peut être une sorte de ressemblance ou de lien entre les personnages, qui, comme dans une composition, forment vraiment un ensemble. Comme la nature ne dispose que de cinq ou six types humains, elle est bien forcée de faire de chaque groupement un abrégé du monde, et de lui donner ainsi une valeur décorative. Ce groupement peut lui-même être mis en mouvement par une force extérieure : c'est ce qui arrive dans *Guerre et paix*. L'unité du tableau peut être imaginée de cent autres façons. Mais il n'est guère possible qu'elle n'existe pas, tant la nature aime à faire des arrangements. M. Chardonne l'a si bien compris qu'après avoir oublié cette unité pendant tout son livre, il l'a rétablie à la fin, un peu artificiellement, et inventé à son ouvrage une sorte de morale qui est celle-ci : les existences coulent, comme les fleuves, dans le lit qu'elles se sont creusé. C'est ce qui advient à son héroïne. Et c'est aussi ce qui advient à sa sœur Emma. Mais l'auteur s'est borné à ce double exemple : la foule des autres personnages devient ce qu'elle peut.

Au fond, malgré les apparences, M. Chardonne n'a pas fait un roman collectif, à la façon de Tolstoï. Peut-être son premier dessein était-il d'être l'historien de tout ce peuple. Mais le tempérament français l'a ramené à l'analyse, et après avoir

rempli son premier volume de toutes sortes de gens, il a occupé le second de la seule histoire de Berthe et d'Albert. Il m'est impossible de trouver dans cette marche hasardeuse un modèle de composition. De plus, le premier volume, qui est d'ailleurs très agréable, est à peu près inutile au second, Je sais bien qu'il raconte comment Albert a rencontré Berthe. comment ils se sont aimés, comment Berthe est tombée malade, comment ils se sont perdus de vue, comment ils se sont retrouvés et épousés. Mais les choses se fussent-elles passées tout autrement, le second volume resterait exactement le même. On peut répondre il est vrai, que ces tableaux inutiles sont charmants; on est séduit dès l'abord par des scènes si vivement peintes qu'on les voit. C'est ainsi que l'auteur s'amuse à faire un très heureux portrait de M. Degouy, le père de Berthe; après quoi M. Degouy meurt, son nom n'est plus prononcé, et sa mémoire est si bien oubliée qu'à la fin du second volume j'avais oublié qu'on nous l'eût montré au premier. Le père d'Albert, M. Pacaris, avocat illustre, dont on nous fait aussi un beau portrait à la manière d'Elie Delaunay, nous est enlevé prématurément. Je dois dire qu'il nous eût beaucoup gêné par la suite. M. Degouy aussi. C'est bien pour cette raison qu'ils sont morts. Après avoir entouré Berthe et Albert d'une foule de parents, l'auteur a expédié ces parents, qui dans l'autre monde, qui en province, pour laisser ses personnages principaux à leur drame propre. Il n'a épargné que madame Degouy, parce qu'elle est nulle : heureux les simples! Nous abandonnerons pareillement en route les Bonifas et les Ducroquet. Dans ce vaste roman, on se fait des relations, mais on les perd de vue.

Ce manque de composition, cette disproportion choque l'œil et blesse obscurément l'instinct de l'ordre. Mais enfin il est d'illustres exemples de romans aussi mal composés. L'auteur a tenu à nous conter l'enfance de son héroïne. Il l'a fait avec beaucoup de talent. Ne le chicanons pas sur le plaisir qu'il nous donne : les scènes de la vie de province, celles de la vie de Paris sont décrites par touches justes. Venons au second volume, qui est, lui, un chef-d'œuvre.

Donc Albert, qui a succédé à son père, a épousé Berthe. Ce n'était vraiment pas la peine de faire tant de préparations :

car ce qui va advenir arriverait, ou peu s'en faut, même si les personnages étaient tout différents; et de fait ils ont très peu de caractères individuels. Berthe est exigeante, inquiète, passionnée, mais on peut en dire autant de la plupart des jeunes femmes; Albert est égoïste, rassis, occupé de son travail, et plus soucieux de calme que de passion, et il ressemble ainsi à la plupart des hommes. Cette absence de traits propres est même une beauté du roman. Cette histoire est l'histoire de tout le monde. Elle a un caractère de fatalité commune et universelle qui la rend dramatique. C'est l'histoire des heurts, des froissements, des scènes qui naissent on ne sait pourquoi.

Et pourtant Berthe et Albert s'aiment. Mais il suffit d'un mot maladroit ou mal compris. Il suffit du désaccord que le travail d'une journée met entre deux êtres qui se sont quittés le matin. Il suffit de l'inquiétude naturelle à l'amour, de la désillusion qui suit les rêves, du même égoïsme qui irrite les compagnons l'un contre l'autre. Après les premières scènes, il suffit de pressentir une discussion pour qu'elle se réalise, comme par sa propre force. L'idée d'une querelle passe en acte, quoique personne ne veuille se quereller. Les disputes deviennent si habituelles, qu'un rien les fait naître. La légère excitation d'une soirée au théâtre, d'un souper, d'un bal, les rallume aussitôt. Elles sont la forme naturelle de la vie à deux. Bientôt elles engendrent une lassitude, un dégoût, une sorte de haine. Il suffit d'un mot de Berthe pour gâcher à Albert tout le plaisir d'une journée.

A ce moment l'auteur avait le choix entre plusieurs partis. Car enfin cette irritation ombrageuse est un effet de l'amour. Mais l'effet peut tuer la cause, et le ménage, desserrant ces liens qui le meurtrissent, en vient à une indifférence pacifique; ou bien les querelles prennent un tour plus dramatique, et cessent d'être sans cause, chacun cherchant ailleurs ce bonheur qui le fuit; les soupçons font leur chemin, la jalousie envenime les derniers sentiments de l'amour; les paroles, les actes deviennent irréparables. M. Chardonne a quelque peu mené ses personnages sur cette pente; mais au moment critique, il leur a tendu la main et les a retenus. Après quoi il a arrêté brusquement son livre, en feignant de croire que le péril était passé.

Sa pensée, si je l'ai comprise, c'est qu'au milieu de ces querelles naît une affection profonde. Ici intervient la comparaison entre la vie et les eaux d'un fleuve, qui elles aussi doivent creuser péniblement le lit où elles couleront ensuite tranquillement. Cette effervescence des premiers troubles, c'est le travail du creusement, qui prépare dans les âmes une pente régulière pour l'affection conjugale. Et c'est peut-être vrai. Des êtres qui ne peuvent se supporter sont fortement attachés : l'habitude, l'intérêt commun, le même passé et les mêmes soucis qui font le même avenir, sont des liens puissants et vivants. C'est ce que l'auteur appelle « la consistance d'une vie organisée autour du même axe, cette relation du présent au passé, cette réalité durable d'un sentiment consacré par les épreuves spirituelles ».

Comme toujours, ce système est la partie la plus fragile du livre. Ce qui est excellent et durable, c'est la peinture de ces épreuves spirituelles, la crise que traversent les êtres humains qui vivent ensemble. C'est un tableau achevé. Il est tout en faits, en scènes, en gestes notés, en films d'un mètre. L'accent des voix a une vérité saisissante. Le style, sans être fort recherché, est franc. Ce qu'on dit de l'auteur le rend sympathique : difficile à lui-même, il a longtemps déchiré ses essais; son livre longuement mûri est l'œuvre de toute sa jeunesse. Aussi est-il partout d'honnête travail et de juste poids. Tout ce qui était fausse apparence et vaine littérature a été rejeté. On peut critiquer la composition, l'agencement, le dénouement même. Au fond tout cela, qui est arrangement, est d'importance seconde. L'ouvrage même est tout pris dans la vie; il en décrit le mouvement et il en montre le secret, et c'est la vie elle-même qui semble être devant nos yeux. La volonté même des hommes n'y est pour rien, pas plus que leur caractère. Il n'y a ni faute, ni passion exceptionnelle, ni vice, ni drame : rien que des êtres humains, et l'inévitable.

HENRY BIDOU

LETTRES DE MICHEL-ANGE

Les quelques lettres, dont nous donnons ici la première traduction française, ont été adressées, par Michel-Ange, à sa famille et à ses amis, entre 1506 et 1518.

La période de fécondité heureuse était close à jamais pendant laquelle il avait sculpté le troublant hermaphrodite qu'est le Bacchus, la sereine Pietà de Saint-Pierre, le David héroïque du Palais de la Seigneurie, et l'âge viril allait amener la hantise de gigantesques projets, presque tous avortés

Jusqu'en 1506, Michel-Ange n'avait quitté Florence que pour exécuter des commandes, soit à Bologne, soit à Rome A partir de cette époque, il ne fera plus, dans sa ville natale, que de rares et courtes apparitions. Appelé auprès du pape Jules II, il projette de lui faire un monumental tombeau, véritable montagne d'architecture, avec quarante statues colossales et de nombreux bas-reliefs en bronze De tout cela une seule œuvre fut exécutée : le *Moïse* de Saint-Pierre-aux-Liens.

En janvier 1506, le pape, absorbé par la reconstruction de Saint-Pierre, ne s'intéressant plus au tombeau, témoigne à son sculpteur des sentiments presque hostiles, va même jusqu'à le chasser du Vatican. Jules II envoie des émissaires à sa poursuite ; à cause de lui, le souverain pontife et la seigneurie échangent des brefs et des lettres. L'artiste consent enfin à oublier l'injure et, porteur d'un message adressé au pape par le Conseil des dix, il part pour Bologne faire amende honorable à Jules II. Celui-ci, comme gage de pardon, commande sa statue en bronze.

Michel-Ange ne s'était jamais servi de cette matière. La maquette achevée, il fait venir le fondeur de la seigneurie. Malgré les précautions prises et les prières dites, le jet réussit mal. Il fallut s'y reprendre à deux fois. Après quinze mois de travail, l'œuvre put enfin être hissée à la façade de San-Pétronio. Quatre ans après, au retour des Bentivogli, elle fut descendue par la populace et vendue à Alphonse d'Est qui se servit du métal pour fondre un canon.

Après un bref séjour à Florence, Michel-Ange revint à Rome où le pape, influencé par Bramante et Raphaël, l'obligea à se faire peintre et à décorer la voûte de la Sixtine. Acculé à ce travail auquel il n'était pas préparé, la mort dans l'âme, il obéit. « Je ne suis pas peintre, moi ! » répétait-il à tout propos ; ou bien : « Ce n'est pas mon métier. »

En 1513, cette œuvre étant achevée, il se remet au tombeau de Jules II mort récemment, mais le nouveau pape, Léon X, se souciant peu des mânes de son prédécesseur, projetait, à cette époque, de faire bâtir la façade de San-Lorenzo, à Florence.

Michel-Ange rêva alors de choses immenses. Il voulait « faire une œuvre qui soit un miroir de l'architecture et de la sculpture pour toute l'Italie ». Cette façade devait comprendre trois portails ornés de statues colossales et de colonnes ; un ordre supérieur composé de dix pilastres, orné de six statues de bronze. Afin que l'exécution en fût parfaite, Michel-Ange alla lui-même chercher les matériaux à Carrare et à Pietra-Santa. Il lui fallut faire des routes, fréter des barques. Le fièvre du marbre le saisit. Il voulait animer chaque bloc, de chacun d'eux extraire une image ; et il rêvait de sculpter, dans la montagne même, une figure gigantesque, comparable au colosse de Rhodes et qui aurait servi de point de repère aux marins.

Aux prises avec des difficultés sans nombre, il perd deux ans à des besognes inférieures, s'entêtant à vouloir réunir tous les matériaux avant de rien entreprendre ; aussi le 10 mars 1502, impatienté de ne pas voir se réaliser cette œuvre, le pape, sans même avertir Michel-Ange, lui envoya un bref le déliant purement et simplement de tout contrat. C'était pour l'artiste l'avortement de son plus beau rêve.

Depuis personne n'a osé entreprendre un tel travail, et San-Lorenzo est restée inachevée, sans façade, telle que l'avait laissée Brunelleschi.

Qu'il séjourne à Bologne, à Rome ou dans les montagnes de Carrare, Michel-Ange a toujours correspondu fréquemment et régulièrement avec les siens. Il leur confie ses rêves, ses projets, ses déboires et ses peines. Il s'inquiète d'eux, pourvoit à leurs besoins, les exhorte à bien vivre, à prier ainsi qu'à faire l'aumône, et chaque lettre de sa volumineuse correspondance qui, par une singulière fortune a été conservée soigneusement, nous révèle un aspect de son âme ardente et passionnée.

M. D.

I

Très vénéré père,

J'ai appris, par votre lettre, que l'administrateur[1] n'est jamais revenu et, qu'à cause de cela, vous n'avez pu arriver à une conclusion au sujet de la ferme, comme vous le désiriez. J'en ai été ennuyé, moi aussi, parce que j'espérais que c'était une affaire faite. Je suppose que si l'administrateur n'est pas revenu, c'est pour ne pas se dessaisir de cette rente[2], et pour garder et l'argent, et la ferme. Renseignez-moi, parce que s'il en était ainsi, je lui ôterais mon argent des mains et le placerais ailleurs.

Ici mes affaires iraient bien si j'avais mes marbres[3], mais de ce côté il me semble qu'il y ait malchance, car depuis que je suis ici, on n'a eu que deux jours de beau temps. Cependant il y a quelques jours, une barque est arrivée, ayant eu, malgré le mauvais temps, la bonne fortune de ne pas couler. Dès que je l'eus déchargée, le fleuve devint gros et recouvrit les marbres ; de telle sorte que je n'ai pu encore commencer à travailler. Et pourtant je rassure le pape et lui donne bon espoir afin qu'il ne se fâche pas contre moi, comptant qu'avec le temps cela s'arrangera et que je pourrai vivement me mettre au travail. Que Dieu le veuille !

Je vous prie de prendre tous les dessins, c'est-à-dire, tous les papiers que j'ai mis dans le sac dont je vous ai parlé, d'en faire un petit paquet et de me l'envoyer par le voiturier. Mais veillez à bien l'arranger par crainte de l'eau ; et ayez soin, en l'arrangeant, de ne rien abîmer. Recommandez-le au voiturier parce qu'il y a certaines choses très importantes, et écrivez-moi par qui vous me l'envoyez et ce que j'aurai à lui donner.

Pour Michele[4] je l'ai prié de mettre la caisse à couvert et en lieu sûr ; ensuite de venir immédiatement à Rome et de

1. Administrateur de la banque de Santa-Maria-Nuova, où les Buonarroti avaient déposé toute leur fortune.
2. Rente de l'argent déposé à Santa-Maria-Nuova.
3. Pour le tombeau de Jules II.
4. Tailleur de pierre de Settignano.

n'y manquer sous aucun prétexte. Je ne sais ce qu'il aura fait. Je vous prie de le lui rappeler. Je vous prie encore de supporter un peu d'ennui pour ces deux choses ; d'abord de faire porter cette caisse à couvert et en lieu sûr, ensuite de faire déposer à la maison la Notre-Dame de marbre [1] et de ne la laisser voir à personne. Je ne vous envoie pas d'argent pour cela parce que j'estime que la dépense sera minime. Si vous devez emprunter, tâchez de le faire, car si mes marbres arrivent aussitôt je vous enverrai l'argent pour cela et pour vous.

Je vous ai écrit de demander à Bonifazio [2] le nom du banquier de Lucques à qui il fit remettre les 50 ducats que j'envoie pour Matteo di Cucherello [3] de Carrare. Écrivez le nom de cet homme sur la lettre que je vous ai envoyée ouverte, et faites-la parvenir à Carrare au susdit Matteo pour qu'il sache réclamer cet argent à Lucques. Je crois que vous l'aurez fait.

Je vous prie de m'écrire, à moi aussi, chez qui Bonifazio déposera l'argent à Lucques ; je veux savoir le nom de cet homme pour dire à Metteo de Carrare chez qui il doit aller à Lucques pour cet argent. Rien d'autre. Ne m'envoyez que ce que je vous demande ; je vous donne, ainsi qu'à Giovansimone, mes draps et mes chemises.

Priez Dieu pour que mes affaires aillent bien, et, de toute manière, voyez à placer en terre environ mille des ducats que j'ai laissés là-bas.

Le trente et un janvier mil cinq cent six.

Votre MICHELAGNIOLO, *à Rome.*

II

Buonarroto [4],

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de toi en même temps qu'une de Lodovico [5]. Je n'ai pas répondu à celle de Lodovico parce

1. Ce bas-relief est, aujourd'hui, à la casa Buonarroti. Suivant Vasari, Michel-Ange avait voulu imiter la manière de Donatello.
2. Bonifazio Fazi, banquier.
3. Tailleur de pierre de Carrare.
4. Frère cadet de Michel-Ange.
5. Père de Michel-Ange.

que je n'ai pas le temps. Tu comprendras la situation et tu le préviendras. Il suffit. Je vais bien et mon affaire [1] aussi, Dieu merci ! Il est vrai que j'y ai mis un mois de plus que je ne pensais ; c'est pourquoi je n'ai pas écrit à Lodovico que je la fondais ou que je voulais la fondre, parce que le moment n'est pas encore venu. Qu'il ne s'étonne pas ; quand le moment sera venu, je l'avertirai. J'estime que ce sera d'ici un mois environ.

Pour ce qui est d'ouvrir une boutique ou de fonder une société, je veux le faire de toute façon, mais il faut que vous preniez patience jusqu'à ce que je sois de retour à Florence.

Tu m'annonces que Piero [2] n'a pas voulu la dague. Je suis très heureux qu'il ne l'ait pas prise et qu'elle ne lui ait pas plu. Il ne convenait pas, probablement, que ce fût lui qui la portât à sa ceinture, surtout étant donné qu'elle pouvait plaire à d'autres hommes que lui, à Francesco Strozzi, par exemple.

Donc, si tu vois qu'elle plaît à celui-ci, offre-la-lui comme venant de toi et ne lui dis pas ce qu'elle coûte. Je n'ai pas vu la lame. Si elle n'était pas présentable, ne la lui donne pas, pour ne pas avoir l'air bête, car il faut autre chose pour lui que pour Piero.

Dans cette lettre-ci, j'en mets une pour San-Gallo à Rome. Occupe-toi de la lui envoyer. Je crois que si tu la remettais à Baccio d'Agniolo [3], il se chargerait volontiers de l'envoi. Recommande-moi à lui.

Le dernier jour de mars, 1507.

MICHELAGNIO BUONARROTI, *sculpteur à Bologne*..

1. Michel-Ange travaillait alors à la statue du pape Jules II qui fut placée à la façade de San-Pétronio le 21 février 1507 et détruite le 30 décembre 1511 quand les Bentivoglio, vainqueurs des Médicis, rentrèrent à Bologne.
2. Pierro Aldobrandini.
3. Sculpteur sur bois et architecte. 1426-1543.

III

Giovan-Simone[1],

Je n'ai pas répondu à ta lettre, reçue déjà depuis plusieurs jours, parce que je n'en ai pas eu le temps. Maintenant je t'annonce que, jusqu'à présent, mon affaire d'ici va bien. J'espère donc, s'il plaît à Dieu, la mener à bonne fin. Quand il en sera ainsi et que je serai complètement délivré de ce souci, je retournerai là-bas et ferai, dans votre intérêt, tout ce que j'ai promis ; c'est-à-dire de vous aider selon mes moyens comme vous le voudrez et comme le voudra notre père. Tiens-toi en bonne santé, applique-toi à ton travail autant que tu le pourras, car j'espère que vous aurez bientôt une boutique à votre propre compte. Si vous connaissez votre métier et savez travailler, vous ferez de bonnes affaires. C'est pourquoi il faut t'instruire avec zèle.

Tu m'écris qu'un certain médecin, ton ami, t'a dit que la peste était un mauvais mal et qu'on en mourait. J'aimerais à le savoir parce qu'ici il y en a beaucoup et ces Bolonais ne se sont pas encore aperçus qu'on en meurt. C'est pourquoi il serait bon que ton ami vînt ici ; peut-être pourrait-il les faire profiter de son expérience. Cela leur serait utile. Je n'ai rien d'autre à te dire. Je suis bien portant et en bonne santé, et j'espère être bientôt à Florence.

Le vingt avril.

MICHELAGNIOLO, *Bologne.*

IV

Buonarroto,

J'ai eu ta lettre par maître Bernardino[2] qui est arrivé ici. J'ai donc appris par elle que vous êtes tous bien portants, sauf Giovansimone qui n'est pas encore guéri. J'en ai beau-

1. Frère cadet de Michel-Ange.
2. Fondeur de la république.

coup de chagrin et suis peiné de ne pas pouvoir l'aider. Mais j'espère être bientôt à Florence et faire ce qui vous plaira, à lui et à vous tous. Encourage-le et qu'il se tienne en bonne santé.

Dis encore à Lodovico que vers le milieu du mois prochain je compte bien mouler ma figure[1]. C'est pourquoi, s'il veut faire des prières ou autres choses pour qu'elle vienne bien, qu'il le fasse à ce moment-là. Dis-lui que je l'en prie. Je n'ai pas le temps de vous écrire longuement. Les choses vont bien.

Le vingt-six mai.

MICHELAGNIOLO, *à Bologne.*

V

Giovan-Simone,

J'ai reçu, voici quelques jours, une lettre de toi qui m'a fait beaucoup de plaisir. Depuis je t'ai écrit deux lettres et si tu n'as rien reçu c'est que la bonne chance que j'ai coutume d'avoir les autres fois, je l'ai eue également cette fois-ci.

Je te préviens qu'avant deux mois je serai à Florence et que je suis disposé à faire ce que je vous ai promis, à Buonarroto et à toi. Je ne t'en dis pas plus long à ce sujet ni combien j'ai le désir de vous aider, parce que je ne veux pas que d'autres que toi sachent nos affaires. Mais sois tranquille, il se prépare pour toi quelque chose de plus avantageux que tu ne le penses. Je ne peux t'en dire davantage à ce sujet.

Ici on étouffe dans les cuirasses et depuis quatre jours déjà la ville est toute en armes et grand trouble et en péril; surtout le quartier de l'église. La faute en est aux bannis[2], c'est-à-dire aux Bentivogli qui ont essayé de rentrer avec une grande multitude de gens. Mais grâce à la fermeté et à la prudence de Monseigneur le Légat et aux grandes précautions qu'il a prises, il a sauvé la ville encore une fois, car le

1. Statue du pape Jules II.
2. Annibal Bentivogli et ses partisans.

soir, à la vingt-troisième heure, les bannis sont rentrés dans leur camp en reculant d'une façon peu honorable.

Rien d'autre. Prie Dieu pour moi et vis heureux parce que je serai bientôt près de vous.

MICHELAGNIOLO, *à Bologne.*

VI

Buonarroto,

Nous avons coulé ma figure, mais elle est venue de façon que je crois vraiment avoir à la refaire. Je ne t'écris pas tout en détail parce que j'ai autre chose à penser. Qu'il te suffise de savoir que la chose est mal venue. Remercions Dieu parce que je pense que tout est pour le mieux.

Dans quelques jours je saurai ce que j'ai à faire et je te préviendrai. Préviens Lodovico et soyez en bonne santé. Si j'ai à la refaire et que je ne puisse pas retourner là-bas, je prendrai le parti de faire ce que je vous ai promis et du mieux que je pourrai.

Le premier juillet.

MICHELAGNIOLO, *à Bologne.*

VII

Buonarroto,

J'ai appris par ta lettre que vous êtes tous en bonne santé. J'en suis très heureux. Je crois que mon affaire, de mauvaise qu'elle était, deviendra très bonne, quoique je n'en sache rien. Nous avons coulé par-dessus ce qui manquait comme je te l'écrivis ; mais je n'ai pu encore voir comment cela est, car la terre est si chaude que je ne peux encore dépouiller la statue. Je le saurai l'autre semaine et je t'en avertirai.

Hier maître Bernardino est parti d'ici. S'il te parle, fais-lui bon visage. Il suffit.

Le dix juillet.

MICHELAGNIOLO, *à Bologne.*

VIII

Buonarroto,

Mon affaire aurait pu être bien meilleure mais aussi beaucoup plus mauvaise. La figure est venue tout entière, autant que j'en peux juger, car je ne l'ai pas entièrement dépouillée, mais je crois que j'en aurai pour plusieurs mois à la polir car elle est venue avec des bavures. Cependant il faut remercier Dieu parce que, comme je dis, elle pouvait venir plus mal.

Si tu as parlé de quelque chose à Silvestro del Pollaiolo [1] ou à d'autres, dis-leur que je n'ai besoin de personne, afin qu'ici on ne me tombe pas sur le dos, car j'ai tant dépensé qu'il me reste à peine de quoi me suffire à moi-même. Je ne peux donc en entretenir d'autres. L'autre semaine je te tiendrai au courant parce que j'aurai dépouillé ma statue.

MICHELAGNIOLO, *à Bologne.*

IX

Buonarroto,

Je croyais être à Florence il y a déjà quinze jours, car j'espérais avoir bientôt fini ma figure et que ceux d'ici me la mettraient en place. Mais ils perdent le temps et ne font rien et j'ai ordre du Pape de ne pas partir si elle n'est pas mise en place. De sorte que je ne sais comment faire. J'attendrai encore, toute cette semaine et si on n'a pas donné d'autres ordres je m'en irai de toute façon sans observer la recommandation du Pape [2].

1. Fils de Jean et neveu d'Antonio et de Piero Pollajuolo.
2. Trois jours après, la statue fut placée à la façade de San-Pétronio et y resta jusqu'au retour des Bentivogli qui eut lieu le 30 décembre 1511.

X

Très cher père,

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de vous qui m'a fort ennuyé. Je crains que vous ne vous effrayiez et ne vous inquiétiez plus qu'il ne faut. J'aurais aimé à savoir ce que vous pensez qu'elle puisse faire [1], c'est-à-dire ce qui peut arriver de pire, même si elle faisait tous ses efforts pour cela. Je ne vous dis rien d'autre. Il m'est pénible que vous ayez peur. Je vous encourage à vous préparer, grâce à un bon conseiller, à résister à ses tentatives et ensuite à n'y plus penser. Si elle vous prenait ce que vous avez sur terre, rien ne vous manquerait vour vivre et pour être bien, quand même il n'y en aurait pas d'autre que moi. Tranquillisez-vous donc.

J'ai bien d'autres choses dans la tête, car il y a déjà un an que je n'ai eu un gros de ce Pape-ci [2]. Et je n'en demande pas, parce que mon travail n'avance pas assez pour qu'il me semble devoir être payé [3]. Ce qui fait la difficulté du travail, c'est que ce n'est pas mon métier. Je perds mon temps, sans profit. Dieu m'aide ! Si vous avez besoin d'argent, allez trouver l'administrateur, faites-vous donner jusqu'à quinze ducats et dites-moi ce qui vous reste.

Jacopo [4], le peintre que j'ai fait venir, est parti ces jours-ci, et comme il s'est plaint de moi, je pense qu'il se plaindra encore à Florence. Faites oreilles de marchand [5], cela suffit, car il a mille torts et j'aurais grandement à me plaindre de lui. Faites comme si vous ne le voyiez pas. Dites à Buonarroto que je lui répondrai une autre fois.

Le vingt-sept janvier.

Votre MICHELAGNIOLO, *à Rome.*

1. Mona Cassandra, tante de Michel-Ange, avec qui les Buonarroti étaient en procès à propos d'un héritage.
2. Jules II.
3. Michel-Ange travaillait à ce moment à la voûte de la chapelle Sixtine.
4. Jacopo, dit l'Indaco, fut appelé à Rome par Michel-Ange pour lui apprendre les procédés de la peinture à fresque.
5. Proverbe florentin signifiant : ne prêtez pas l'oreille à ce qu'il dit, ne faites pas attention à lui.

XI

Très cher père,

J'ai appris par votre dernière lettre que vous avez reporté les quarante ducats à l'administrateur. Vous avez bien fait, et si vous apprenez qu'ils soient en péril, je vous prie de m'en avertir.

J'ai fini la chapelle que je peignais [1]. Le Pape en est très satisfait, mais les autres choses ne me réussissent pas comme je l'espérais. La faute en est à l'époque où nous vivons qui est très défavorable à notre art.

Je n'irai pas à Florence pour la Toussaint, car je n'ai pas ce qu'il faut pour faire ce que je veux, et de plus je n'ai pas le temps. Veillez à vivre du mieux que vous le pouvez et ne vous mêlez pas d'autres choses. Rien d'autre.

Votre MICHELAGNIOLO, *sculpteur à Rome.*

XII

Très cher père,

J'ai eu beaucoup de peine en apprenant par votre dernière lettre que Buonarroto va mal. Aussitôt cette lettre reçue, allez trouver l'administrateur et faites-vous donner cinquante ou cent ducats, ce qu'il vous faut, et faites en sorte que mon frère soit bien pourvu de ce qui lui est nécessaire et ne manque de rien, faute d'argent.

Je vous préviens qu'il me reste à recevoir du Pape cinq cents gros ducats que j'ai gagnés. Il devait m'en donner autant pour faire le pont [2] et continuer l'autre partie de mon œuvre. Il est parti d'ici mais ne m'a laissé aucun ordre. Je lui ai écrit une lettre. Je ne sais ce qu'il en adviendra. Si j'avais pu, je serais parti là-bas aussitôt votre dernière lettre reçue ;

1. La voûte de la Sixtine avait été commencée dix-huit mois auparavant.
2. Pont jeté sur le Tibre et qui devait relier la Farnésine au Palais Farnèse.

mais si je pars sans permission, je crains que le Pape ne s'irrite et que je ne perde ce qui m'est dû. N'oubliez pas, si Buonarroto est plus mal, de me prévenir aussitôt, et, si vous le croyez nécessaire, je monterai en poste et serai là-bas en deux jours ; car les hommes valent plus que l'argent. Répondez-moi tout de suite car je suis très inquiet.

Le sept septembre.

Votre MICHELAGNIOLO, *sculpteur à Rome.*

XIII

Buonarroto,

J'ai reçu ta lettre à laquelle je réponds brièvement, faute de temps. Quant à mon retour à Florence, je ne peux m'en aller avant d'avoir fini mon œuvre. J'espère la finir complètement en septembre ; il est vrai que c'est un si grand travail [1], que je ne me suis pas reposé depuis quinze jours. Avant la Toussaint, je serai de toute manière de retour, si toutefois je ne meurs pas d'ici là. Je me hâte le plus que je peux car il me semble que je ne pourrai être là-bas avant mille ans.

MICHELAGNIOLO, *sculpteur à Rome.*

XIV

Buonarrotto.

Je ne t'ai pas écrit depuis plusieurs jours, car il ne m'est rien arrivé. Maintenant je m'aperçois qu'ici comme là-bas il se passe quelque chose, et pour dire ce que j'en pense, je trouve que le pays est en mauvaise situation [2], comme on dit ici. Ayez soin de vous retirer en quelque endroit où vous soyez en sûreté et d'abandonner les biens et tout le reste. La vie

1. Peinture de la Sixtine.
2. Michel-Ange fait allusion à l'occupation de la Toscane par les Espagnols, au sac de Prato et à la destitution du gonfalonier Pierre Soderini.

vaut beaucoup plus que la fortune et si vous n'avez pas d'argent pour vous en aller de Florence, voyez l'administrateur et faites-vous-en donner. Si j'étais vous, je retirerais tout l'argent que je possède chez l'administrateur, j'irais à Sienne, prendrais une maison et y resterais jusqu'à ce que les choses s'arrangent. Je crois que la procuration que je fis à Lodovico est encore valable et qu'il peut retirer mon argent. Si en cas de péril vous en avez besoin, prenez-le, dépensez ce qu'il faut et réservez-moi le reste.

Quant aux affaires de la ville, ne vous mêlez de rien, ni en paroles, ni en actions ; faites comme on fait pour la peste, soyez les premiers à fuir. Préviens-moi le plus vite possible car je suis dans une grande anxiété.

MICHELAGNIOLO, *sculpteur à Rome.*

XV

Très cher père,

Votre dernière lettre me recommande d'éviter de garder de l'argent à la maison ou d'en porter sur moi. J'apprends aussi que l'on a dit à Florence que j'avais parlé contre les Médicis.

Pour l'argent, je place celui que j'ai à la banque Balduccio et ne garde à la maison que celui dont j'ai besoin jour par jour. Pour l'affaire des Médicis, je n'ai dit quoi que ce soit contre eux, sinon ce que tout le monde en disait généralement. Ce fut le cas pour Prato [1] où, si elles l'avaient pu, les pierres elles-même auraient parlé. Depuis on a dit ici beaucoup d'autres choses : les ayant entendu dire, je les ai répétées. Et vraiment, s'ils ont fait cela, ils ont mal fait. Je ne l'aurais pas cru. Dieu veuille que ce ne soit pas. Ici encore, il y a un mois, quelqu'un qui paraît être mon ami m'a dit beaucoup de mal d'eux. Je lui ai répondu qu'il avait tort de dire cela et qu'il ne m'en parle plus. C'est pourquoi je voudrais que Buonar-

1. Prato fut occupé du 29 août au 29 septembre 1512 par les Impérieux. Ils y connurent tous les excès quand ils aidèrent les Médicis à reprendre Florence,

roto tâche adroitement de savoir à qui j'aurais mal parlé des Médicis pour pouvoir découvrir d'où cela provient et pour que, si cela vient de quelqu'un qui se dit mon ami, je puisse me tenir en garde. Je n'ai rien d'autre à vous dire. Je ne fais rien encore et attends que le pape me dise ce que j'ai à faire.

Votre MICHELAGNIOLO, *sculpteur à Florence*.

XVI

Buonarroto.

J'ai appris par ta dernière lettre comment sont placés l'argent, le livre et les papiers[1]. C'est bien, quoique j'aie l'intention de les enlever bientôt, comme je te l'ai écrit. Quand le moment sera venue, je t'avertirai. Dans cette lettre-ci il y en a une pour Michele, fais-la-lui donner. Je ne lui écris pas directement, car je crains qu'il ne soit fou. J'aurais besoin d'une certaine quantité de marbres, mais je ne sais comment faire.

Je ne veux pas aller à Carrare, je ne le puis pas et n'ai personne qui convienne pour l'y envoyer, car s'ils ne sont pas fous, ils sont traîtres et méchants. Comme ce bandit de Bernardino qui me vola cent ducats en restant ici, jacassant et se plaignant de moi dans tout Rome pendant que je le croyais là-bas. Je l'ai appris depuis que je suis ici. C'est un grand coquin. Gardez-vous de lui comme du feu et arrangez-vous pour qu'il n'entre à la maison sous aucun prétexte. Je suis sorti du sujet.

Il ne m'arrive rien d'autre. Tu donneras la lettre à Michele.

MICHELAGNIOLO, *à Rome*.

1. Il s'agit ici de placements faits sous différentes formes à la banque de Santa-Maria-Nuova.

XVII

Buonarroto,

J'ai appris par ta dernière lettre que le reste de l'argent est à Santa-Maria-Nuova. Je t'avais écrit de l'y remettre, croyant, d'après ce que tu m'avais dit, que tu l'avais donné à Pier Francesco et qu'il me l'envoyait par le muletier. Cela ne me plaisant pas, je t'écrivis de le remettre où il était. Maintenant je me dis que tu ne l'avais pas enlevé. Donc cela va bien ; il n'y a plus de raison d'en parler. Quand j'en aurai besoin, je te préviendrai.

A la manière dont tu m'écris, tu as l'air de croire que je m'occupe beaucoup plus des choses du monde qu'il ne convient. Eh ! j'en ai plus de souci pour vous que pour moi-même. Il en a toujours été ainsi.

Je ne vous raconterai pas de fables et ne suis pas tout à fait comme vous le croyez. Je crois, si je ne me trompe, que les lettres que je vous ai écrites depuis quatre ans, vous les apprécierez mieux d'ici à quelque temps que vous ne le faites aujourd'hui. Et si je me trompe, je ne me trompe pas en mal, car je sais qu'il est toujours bon de prendre soin de soi et de ses affaires. Je me souviens que tu voulais prendre une certaine détermination il y a environ dix-huit mois, ou plus ou moins, je ne sais. Je t'écrivais que ce n'était pas encore le moment, que tu devais laisser passer un an, et cela pour de bonnes raisons. Quelques jours après, le roi de France mourut. Tu me répondis et m'écrivis depuis que le roi était mort, qu'en Italie il n'y avait plus aucun danger, que j'ajoutais foi à des racontars de moines et à des fables, et tu te moquais de moi.

Tu vois que le roi n'est cependant pas mort [1]. Il aurait été beaucoup mieux pour nous que depuis quelques années vous vous soyez conduits d'après ma manière de voir. Il suffit.

J'ai eu, en même temps que la tienne, une lettre venant de Zara, de Carrare, me faisant comprendre qu'il désirait entrer à mon service. Je ne lui ai rien répondu, car par la der-

1. Ceci parce que François Ier, ayant succédé à Louis XII, continuait les guerres d'Italie.

nière lettre que je t'ai envoyée, j'ai écrit à messer Antonio da Massa, chancelier du marquis de Carrare. Je pense que tu auras envoyé la lettre. Je ne veux pas donner d'ordres à d'autres avant d'avoir sa réponse. Rien d'autre.

MICHELAGNIOLO, *sculpteur à Rome.*

XVIII

Très cher père,

Ces jours-ci j'ai eu, par un frère de Zara, une lettre de Gismondo, par laquelle j'ai appris que vous êtes tous en bonne santé, sauf Buonarroto qui, lui, a mal à la jambe. J'en suis très ennuyé parce que je crains qu'il ne se l'abîme avec des médecines. Comme je le lui ai dit, je ne ferais rien autre que de la tenir au chaud, de veiller et de laisser faire la nature.

Je n'ai encore rien fait ici pour mon travail [1]. J'ai fait fouiller en plusieurs endroits et, si le temps est bon, j'espère, d'ici deux mois, avoir arrangé tous mes marbres. Après je prendrai le parti de travailler soit ici, soit à Pise, ou bien je m'en irai à Rome. Je serais volontiers resté ici pour travailler, mais on m'a fait des ennuis, de sorte que je me tiens sur la réserve. Rien d'autre. Veillez à vivre en paix ; j'ai espoir que les choses iront bien. Je mets une lettre dans celle-ci. Je vous prie de la cacheter et de la faire donner à Stéfano le sellier pour qu'il l'envoie à Rome.

Votre MICHELAGNIOLO, *à Carrare.*

XIX

Buonarroto,

Je n'ai pas répondu plus tôt à ta lettre, parce que je n'avais personne pour porter ma réponse ou que j'ai eu d'autres affaires qui me donnent plus d'ennuis. Quant à la charge [2]

1. Michel-Ange faisait alors extraire des marbres pour le tombeau de Jules II.
2. Buonarroto, déjà prieur de Léon X, était pressenti pour être élevé à la dignité de *comes palatinus.*

que tu dis avoir reçue, fais comme il te plaira, parce que je n'y entends rien. Ai-je le temps de penser à de semblables choses !

Tu me préviens que tu as vendu mon cheval et que tu m'as fait verser l'argent par Luigi. Tu as bien fait ; mets le reste de côté.

Je te préviens que je ne crois pas aller à Florence d'ici plusieurs mois, parce que j'ai eu la commande du Pape pour faire la façade de Saint-Laurent, comme tu as dû l'entendre dire [1]. Il est inutile que j'aille voir le modèle [2] que Baccio d'Agniolo s'est empressé de faire, parce que j'en fais un ici à mon idée, et que je n'ai besoin de personne.

On m'a dit que tu pouvais envoyer chercher ici votre mulet. Dis-moi à qui je dois le confier. Je ne peux pas le garder, parce que je n'ai ni avoine, ni paille, ni foin à lui donner. Si tu n'envoies personne, je le renverrai. Rien d'autre. Soyez en bonne santé. Le Christ vous garde.

Le treize mai 1516.

MICHELAGNIOLO, *à Carrare.*

XX

Messer Domenico,

Je suis venu à Florence pour voir le modèle que Baccio a terminé. Je n'y ai trouvé aucun changement ; c'est une chose enfantine. Si vous croyez qu'on doive l'envoyer, écrivez-moi. Je suis resté ici afin de faire, avec la Grassa [3], un modèle en terre d'après le dessin et l'envoyer. Il me dit qu'il en fera un qui sera bien ; je ne sais comment cela tournera. Je crois qu'en fin de compte, il faudra que je le fasse moi-même. Cela me

1. Cette façade ne fut jamais exécutée; cependant Michel-Ange voulait qu'elle fût le miroir de l'architecture et de la sculpture pour toute l'Italie.

2. Étant lié par les différents contrats passés avec les della Novere pour l'édification du tombeau de Jules II, Michel-Ange avait, tout d'abord, accepté la collaboration de Baccio d'Agniolo, mais le modèle de celui-ci ne l'ayant pas satisfait, il prit à sa charge tout le travail.

3. Francesco di Gio, tailleur de pierre de Settignano, surnommé la Grassa.

contrarie à cause du Cardinal et du Pape, mais je ne peux faire autrement.

Je vous préviens que je me retire de la société, qu'ainsi que je vous l'ai écrit, j'avais faite à Carrare[1], et cela pour de bonnes raisons. J'ai traité avec eux pour cent charretées de marbres aux prix que je vous ai indiqués, ou même un peu meilleur marché ; et à une autre société avec laquelle je me suis entendue, j'ai pris cent autres charretées. Ils ont un délai d'un an pour m'en faire la livraison en barques.

XXI

Pietro [2],

J'ai appris par une lettre de toi, que tu es bien portant et que tu t'appliques à travailler. Cela me plaît beaucoup. Donne-toi du mal et ne manque sous aucun prétexte de dessiner et de t'instruire autant que tu le peux. Pour l'argent dont tu as besoin, demande-le à Gismondo de ma part et tiens-en compte. Je t'apprends que je suis allé jusqu'à Gênes chercher des barques pour charger les marbres que j'ai à Carrare. Je les ai conduites à l'Avenza ; là, les habitants de Carrare ont soudoyé les patrons des susdites barques et ils m'ont bloqué, de sorte qu'il me faut aller à Pise et en trouver d'autres.

Je pars aujourd'hui, et comme j'ai donné ordre de charger les susdits marbres, je reviendrai le plus vite possible. J'estime que ce sera dans quinze jours. Sois attentif à bien faire. Il n'est pas besoin que tu viennes ici maintenant. Rien d'autre.

MICHELAGNIOLO, *à Pietra-Santa.*

(TRADUIT DE L'ITALIEN PAR MARIE DORMOY)

1. Le 12 février, Michel-Ange s'était associé avec Gian di Marcho et Lionardo di Cagione pour tirer des marbres d'une carrière appartenant à ce dernier, mais Michel-Ange n'ayant pas été satisfait, une nouvelle association fut formée le 14 mars de la même année.

2. Pietro Urbano da Pistoia, aide et serviteur de Michel-Ange qui l'aimait comme son propre fils.

LES

ENTRETIENS DIPLOMATIQUES

Les historiens n'éprouvent sans doute aucun étonnement à constater combien il est malaisé de rétablir, après la guerre, de l'ordre dans le monde : ils ont l'expérience des siècles passés. Le public en tous pays a plus de surprise et plus d'impatience. Trois ans après l'armistice, il voit les mêmes problèmes en suspens; il constate des complications nouvelles; il assiste à une série de conférences diplomatiques dont aucune n'a le pouvoir d'épuiser les sujets qui lui sont soumis; il attend toujours des solutions; il est avide de savoir et il s'énerve de ce qu'il sait. Ce ne sont pas là assurément de très bonnes conditions de vie publique pour chaque État pris en particulier; ce ne sont pas là non plus de très bonnes conditions de vie internationale pour l'ensemble des États. Aussi périodiquement tous les gouvernements sentent la nécessité de faire le point; ils décident des entretiens diplomatiques destinés à liquider un certain nombre de questions et à rendre pour un temps la situation plus nette.

Nous sommes de nouveau à un de ces moments où les conversations entre diplomates ou entre gouvernements paraissent indispensables. Nous en avons déjà connus de pareils; nous en connaîtrons encore. Il n'a jamais été plus évident qu'à chaque jour suffit sa peine et qu'il n'est nulle part un génie simplificateur et bienfaisant qui arrangera tout par enchantement et qui fera soudain surgir de la con-

fusion présente, une Europe pacifiée et ordonnée, une Europe telle qu'elle a si rarement existé depuis douze siècles. Le monde a fait une expérience sans précédent : il a mené une guerre moderne « jusqu'au bout ». Par un sentiment profond des intérêts en jeu, il a instinctivement dégagé cette maxime politique; il s'y est tenu; il n'a pas par avance longuement fixé son attention sur ce qui suivrait : la nécessité était d'agir non de raisonner. Après avoir rempli leur mission, après avoir mené la guerre jusqu'à la complète défaite du germanisme, les vainqueurs se sont trouvés devant le plus formidable problème : jamais guerre n'avait laissé tant de ruines, et jamais guerre n'avait rendu plus inévitable la constitution d'un monde nouveau. Comment les peuples n'auraient-ils pas besoin de temps pour reprendre leur équilibre? Comment les gouvernements ne seraient-ils pas amenés, en raison de la complexité des questions et de la divergence des intérêts, à tâtonner et à remettre leur ouvrage sur le métier?

Au fond, c'est la nécessité de collaborer qui domine la politique de tous les pays alliés, et c'est de cette nécessité que tous les gouvernements, à travers les difficultés, les incidents et les polémiques même, ont la plus nette conscience. Dans tous les États du monde, il y a une opposition, et ceux qui détiennent le pouvoir sont exposés aux critiques de ceux qui ne le détiennent pas ou qui voudraient le détenir. Dans tous les états du monde, il y a un malaise qui provient de la situation économique, et qui peut être la cause de manifestations plus ou moins vives. A ceux qui considèrent les détails plutôt que les ensembles, l'époque contemporaine offre une riche matière; elle est accidentée; elle paraît même promettre parfois des péripéties sérieuses. Il suffit d'un télégramme de presse pour déterminer des événements aussi fâcheux que les manifestations qui ont eu lieu en Italie ou la série d'articles et de discours éclose en Angleterre. Au delà des faits qui marquent les semaines et qui méritent certes d'être retenus et compris, il faut cependant voir plus loin. Quelles que soient les questions qui les séparent, il y a une nécessité supérieure pour les États-Unis, la Grande-Bretagne, l'Italie et la France à rester unis. Les nations qui ensemble ont gagné la guerre, ne peuvent assurer qu'ensemble la réalité de la victoire et

la floraison de l'avenir. L'Allemagne, qui est le pays à la fois des plus minutieuses manœuvres et des plus imaginatives constructions, le sait bien : elle ne néglige rien pour dissocier les pays qui associés l'ont battue, et elle rêve de reconstituer le germanisme vaincu par la combinaison d'influences qui de Berlin aboutiraient au Pacifique en passant par la Russie asservie et par la Chine exploitée. La mésintelligence des Alliés serait une catastrophe qui compromettrait le résultat de quatre années de guerre et les intérêts même de la civilisation. Et tous en ont le sentiment si fort qu'aucun ne prendrait, en dépit des heurts, des impatiences ou des conflits, la responsabilité d'une rupture.

Or l'intelligence des Alliés, en raison des divergences d'intérêts, réclame un effort continu de collaboration, une comparaison amicale de leurs nécessités et de leurs possibilités, des arrangements et des transactions. Il se trouve que, par l'effet de la guerre et de la paix, toutes les questions sont devenues internationales; mais chaque nation garde cependant le droit naturel de juger souverainement de ce qui est sa sécurité et sa vie même. Sans doute il y a là quelque chose de nouveau, et à quoi on ne s'habitue pas en un instant : mais les faits s'imposent. Les États-Unis si fiers de leur doctrine qui leur permet de vivre sans se soucier des affaires d'Europe ont pris cependant l'initiative de la conférence de Washington, et le succès de cette conférence dans la mesure où il est réalisable, importe à tous. L'Empire britannique, si attaché à sa supériorité maritime, et si soucieux de sa force au moment où il arrive à régler ses affaires avec les Dominions d'un côté, avec l'Irlande de l'autre, a cependant lui aussi pris part à la Conférence de Washington et accepte d'examiner les suggestions qui peuvent amener une diminution des constructions navales. Et la France enfin, victorieuse, après des années de guerre où elle a été l'armée de couverture de la coalition, a cependant su régler la paix par un traité qui n'a pu s'établir sans qu'elle fasse des concessions, qui n'a pu même être appliqué sans qu'elle montre un grand esprit de conciliation. Si tout devient entre nations amies une œuvre collective, tout devient par là même une œuvre transactionnelle.

L'œuvre difficile entre toutes à accomplir surgit quand une nation est conduite à faire comprendre aux autres qu'elle est à la limite de la transaction et qu'elle a atteint le point qu'elle ne peut plus dépasser. C'est ce qui arrive présentement pour l'Angleterre et pour nous; et c'est le moment même où l'Angleterre, comme nous, s'aperçoit qu'elle ne peut plus agir utilement sans un accord préalable. Ce qui préoccupe l'Angleterre, c'est d'un côté l'Orient, c'est de l'autre la situation économique de l'Allemagne. Ce qui nous préoccupe nous, à juste titre, c'est le problème des réparations et c'est le problème de notre sécurité. Les entretiens diplomatiques qui commencent vont avoir précisément pour objet cet ensemble de questions, mêlées les unes avec les autres.

L'Angleterre, suivant des idées traditionnelles et obéissant peut-être à des habitudes d'esprit plus qu'à une conception des réalités nouvelles, a toujours les yeux fixés sur l'Orient et y attache par moments plus d'importance qu'à l'Europe. Avant la guerre, elle s'inquiétait surtout de la Russie, notre alliée, et de la Turquie, qu'une politique ancienne faisait l'amie de la France. La guerre l'a délivrée à la fois du souci russe et du souci turc, du moins sous la forme accoutumée : car l'avenir de la Russie demeure pour l'Angleterre une question de premier plan et on le voit bien au soin qu'elle met à rester en contact avec les Soviets et à ne pas laisser l'Allemagne seule converser avec Moscou; la Turquie lui a apporté des craintes nouvelles par son alliance avec le bolchevisme et l'agitation de l'Asie Mineure. Elle a agi à sa guise; elle a constitué le royaume de l'Émir Fayçal et de son frère, bien que cette initiative n'eût rien pour nous plaire; elle a cru devoir favoriser la Grèce de Constantin contre les Turcs. Nous n'avons pas gêné son action; nous nous sommes contentés d'en préférer une autre. Malgré le peu de confiance qu'il faille accorder aux nationalistes ottomans et au gouvernement d'Angora, nous avons essayé de faire un accord avec les Kémalistes. C'est de quoi l'Angleterre se plaint. Il nous serait bien facile de lui rappeler ses complaisances pour Constantin et pour Fayçal. Mais ce n'est pas de polémique qu'il s'agit, c'est d'action concertée. Nous avons un mandat en Syrie; nous avons des troupes en Cilicie qui nous coûtent cher;

le Parlement réclame la diminution de nos frais en hommes et en argent : comment y parvenir sans essayer d'un arrangement avec les Turcs? Nous ne croyons pas que ces arrangements, qui avaient un objet limité et dont le Parlement n'a pas eu connaissance nous aient entraîné plus loin qu'il ne convenait, et n'aurons pas de peine à nous expliquer à ce sujet avec l'Angleterre. Mais il y a une conclusion qui s'impose : c'est qu'au lieu de faire chacun une politique, les deux gouvernements doivent examiner le problème dans son ensemble et faire une politique commune. L'Italie doit y être associée. Ce sera là la tâche spéciale de la conférence où travailleront les délégués des trois nations : elle doit, avec un peu de bonne volonté et de clarté, aboutir à une solution acceptable pour toutes.

Ce qui est vrai de l'Orient est en ces circonstances vrai de l'Europe. Comment l'Angleterre aurait-elle une politique des réparations sans être au préalable en plein accord avec la Belgique et avec la France? On discerne bien que l'Angleterre, industrielle et commerçante, est très troublée par la situation économique de l'Allemagne et qu'elle cherche à sortir d'un malaise qui finit par l'inquiéter. L'Allemagne qui ne paie pas fabrique beaucoup; elle fabrique à bon compte, et à cause de son change déprécié, elle vend à des prix particulièrement bas : elle occupe aisément un certain nombre de marchés, et d'autre part, en raison encore de son change déprécié, elle achète le moins possible. Les fluctuations de la Bourse de Berlin ajoutent aux difficultés. Si la dépréciation du mark est un danger, le rélèvement du mark, s'il venait à se produire brusquement, en serait un autre : on se demande si dans l'état présent des banques allemandes il ne serait pas la cause d'un krach général. L'Allemagne n'a rien fait pour empêcher ses finances d'en venir là : elle paraît au contraire avoir compté sur la relation de tous les marchés et la liaison des intérêts pour amener l'Angleterre à s'intéresser à elle et à faire diminuer sa dette envers les Alliés. Les voyages un peu mystérieux de M. Stinnes et de M. Rathenau à Londres ont montré en tous cas qu'elle avait des projets : l'Allemagne a des financiers imaginatifs, qui prétendent avoir le sens des réalités économiques modernes et détenir des solutions hardies.

Elle a pu avoir un instant l'illusion que ces projets éblouiraient l'Angleterre. Elle a dû la perdre depuis quelques jours. L'idée du moratorium, lancé il y a peu de temps, a soulevé plus d'objections dans le monde entier que de faveur. La Commission des réparations d'autre part a fait savoir de la manière la plus nette que les finances allemandes étaient dirigées d'une manière insuffisante et qu'il y avait mieux à faire pour trouver des ressources. Nous ne connaissons pas encore à l'heure où nous écrivons, la réplique du gouvernement de Berlin. Mais ce que tout le monde peut deviner, c'est que les pays intéressés ne se laisseront ni duper ni intimider : il y a des accords qui ont reçu l'approbation de l'Angleterre et que l'Allemagne a acceptés; il y a un état des paiements. Ces documents ont déjà réclamé de notre part, pour être établis, de grands sacrifices : ils sont en vigueur; ils font loi.

En ce qui concerne la question du désarmement terrestre et les précautions que notre sécurité réclame, notre position est connue. M. Briand a pu faire remarquer à Washington deux faits : le premier est que nous avons déjà réduit dans une grande proportion notre armée; le second est qu'il nous est impossible de la réduire davantage, puisque nous sommes seuls à supporter la charge de garder notre frontière. A l'heure présente notre pays a des amis sincères; mais il n'a pas d'alliance militaire. A Washington des paroles très émouvantes ont été prononcées au nom de l'Angleterre et des États-Unis, et elles prouvent chez ces deux puissances un sentiment très exact de notre situation et de ce que représente la sécurité de la France pour l'avenir de la paix et de la civilisation. La *Revue de Paris* a publié dernièrement une étude du président Nicholas M. Butler qui exprime sous la forme la plus nette et la plus directe des opinions auxquelles les États-Unis manifestement sont très attachés. De son côté lord Derby a récemment prononcé en Angleterre un discours où se trouvent des idées un peu différentes de celles qu'avait exposées lors Curzon. Il est certain qu'en cas de péril nos alliés seraient avec nous, comme ils l'ont été. Seulement l'expérience a prouvé qu'il fallait que nous fussions de force à attendre leur arrivée. C'est là ce que l'on nomme, quand on

veut être malveillant, le militarisme de la France. Singulier militarisme, que celui d'un pays qui disposant de la force ne s'en sert pas et se contente d'invoquer son droit en réclamant son dû! C'est un argument dans la polémique : au fond, aucun pays ne peut sérieusement songer à nous accuser d'impérialisme.

D'où viennent donc les difficultés et les malentendus? Car sur les principes même, il n'y en a pas. Mais le monde se trouve dans cette situation paradoxale qu'après avoir fixé les formules de sa politique, il se trouve embarrassé chaque fois qu'il faut passer à l'application. C'est que dans l'état complexe de la civilisation moderne, il y a une distance considérable entre la formule, qui est un raccourci , une synthèse, une théorie, — et l'application qui suppose une quantité de circonstances réelles. Désarmer l'Allemagne est une idée simple, et l'exécution serait également simple, s'il y avait quelque part toute l'armée et tout l'armement de l'Allemagne : mais des millions d'hommes allemands ont fait la guerre, et sont pendant longtemps des soldats possibles, même s'ils n'étaient agglomérés présentement à aucune formation; les usines sont légion; et les milliers de pièces qui servent à un armement sont si disséminés qu'il faut toute l'expérience et l'activité des commissions de contrôle pour exercer une surveillance forcément relative. Faire payer l'Allemagne est de même une idée simple, et l'exécution serait aisée, si la somme due par l'Allemagne était toute prête, et rassemblée, si elle existait déjà quelque part. Mais quand il s'agit des chiffres, rendus nécessaires par cette guerre, on ne peut pas parler d'une somme tout entière réalisée dès maintenant, mais d'une somme qui existe pour une partie, et qui pour l'autre est en puissance, dépend de la production, et de l'avenir de l'Allemagne. De là la nécessité d'une organisation, d'un examen financier qui s'étend non seulement au présent, mais à de nombreuses années.

Ce n'est pas diminuer le mérite des hommes d'État de tous les pays que de constater qu'ils n'étaient pas absolument prêts à trouver une solution à des problèmes si nouveaux. Ils cherchent depuis plusieurs mois; ils chercheront encore, parce qu'ils n'ont abouti qu'à des résultats partiels.

C'est M. Loucheur qui est allé à Londres pour conférer sur les paiements de l'Allemagne, et la raison en est bien simple : c'est que M. Loucheur loué par les uns, critiqué par les autres, en raison de sa formation et de ses habitudes d'esprit est un des seuls hommes ayant le vocabulaire de ces vastes questions financières modernes, l'imagination, et l'art de manier ces problèmes d'économie internationale. A Londres, c'est les accords de Wiesbaden, qui doivent être examinés; mais c'est aussi d'une manière plus générale, la question des réparations. Les Anglais ne sont pas moins frappés que nous, en constatant que si le gouvernement de Berlin crie à la faillite, l'industrie allemande est prospère. Ils trouvent amer que le traité de paix conduise l'Allemagne à la richesse, et l'Angleterre à une crise économique. L'*Observer* publiait dernièrement une étude où il opposait l'Allemagne avec ses usines travaillant à plein rendement, ses gros dividendes, ses ouvriers occupés, ses exportations faciles sur tous les marchés du monde, et l'Angleterre avec ses millions de chômeurs et son commerce mondial qui était comparé non sans exagération à nos régions dévastées. Le *Times* qui faisait avec plus de modération des constations analogues concluait avec raison que France et Angleterre ont un égal intérêt à la restauration des finances allemandes, et qu'elles ont besoin d'être étroitement liées, comme deux créancières d'un même débiteur frauduleux.

Voilà dans quel esprit les entretiens diplomatiques ont été commencés. Aux termes du traité, l'Allemagne doit se procurer des ressources; elle doit faire l'effort nécessaire; elle doit cesser le gaspillage auquel elle se livre au nom d'une politique étatiste ruineuse; elle doit bien gérer ses affaires, établir les impôts indispensables, et affecter par privilège sa richesse au paiement des réparations. Le fera-t-elle? Ce n'est pas le dernier discours de M. Wirth qui apporte sur ce sujet grande lumière : il n'est pas sans bonne volonté tant qu'il s'agit de généralités, mais il est singulièrement vague et hésitant dès qu'il s'agit de mesures précises. Si l'Allemagne se montre incapable, ce sera aux alliés à prendre les décisions nécessaires touchant les finances allemandes, et ils se souviendront alors que le traité de paix crée, à leur profit, une

hypothèque générale sur toute l'Allemagne. Les échanges de vue entre Alliés se prolongeront probablement quelque temps, mais ils ne pourront pas cependant durer plus d'une quinzaine de jours, puisque c'est le 15 janvier que l'Allemagne doit faire face à son échéance. Parlant de ces entretiens diplomatiques au Sénat, M. Briand a exposé selon quelle méthode et quelles idées directrices, il les entreprenait. Une fois de plus, il a invité ses adversaires à exprimer publiquement leurs critiques et à faire connaître leurs projets, et une fois de plus, il n'a reçu aucune réponse. Le Sénat par une très forte majorité a manifesté qu'il lui faisait confiance pour mener à bien ces conversations qu'il poursuit avec Londres et Washington, et qui marqueront une étapei mportante dans l'histoire de l'application du traité de paix.

X. X. X.

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

Le Gérant : ED. PAUPHILET.

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE 1921

		Pages.
VICTOR HUGO	Opinions littéraires	5
GÉNÉRAL MICHEL	Paris en août 1914. — Réponse au Général Messimy.	34
COLETTE	Sur l'Album de la Vagabonde	41
IGNOTUS	Études et Portraits : M. Alexandre Millerand	49
BERNARD SHAW	Le Dilemme du Docteur. — *Actes II et III*	59
PIERRE LASSERRE	Renan au Séminaire. — II	98
GILBERT DE VOISINS	La Conscience dans le Mal (*fin*)	129
FRANÇOIS DENJEAN	Le Mouvement révolutionnaire en Espagne	158
ANDRÉ CHAUMEIX	D'Edmond Rostand à Joseph Bédier	185
COMTE DE FELS	Une Solution au Problème financier. — I	198

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE 1921

		Pages.
GUY DE MAUPASSANT	Le Docteur Héraclius Gloss. — I	225
HENRI DE RÉGNIER	Les trois fils de Madame de Chasans	252
BARON BEYENS	La Belgique pendant la Guerre (*fin*)	265
COMTE PRIMOLI	Gustave Flaubert chez la Princesse Mathilde	306
BERNARD SHAW	Le Dilemme du Docteur (*fin*)	316
RENÉ SCHNEIDER	Le Salon d'Automne et les Arts Décoratifs	339
MAURICE MURET	M. Lansing contre M. Wilson	364
LOUIS LALOY	La Musique	376
HENRY BIDOU	Parmi les Livres	386
COMTE DE FELS	Une Solution au Problème financier	405
X. X. X.	La Conférence de Washington	439

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE 1921

		Pages.
COMTESSE DE NOAILLES	A Rudyard Kipling	449
PAUL ADAM	Le Culte d'Icare. — I	452
PRÉSIDENT NICHOLAS M. BUTLER	Les Devoirs des États-Unis	488
GUY DE MAUPASSANT	Le Docteur Héraclius Gloss (*fin*)	501
P. VILLEY	L'Enseignement des Aveugles	524
VICOMTE DE REISET	Paméla	552
PIERRE LASSERRE	Renan au Séminaire (*fin*)	571
COLETTE	Sur l'Album de la Vagabonde	600
PAUL SOUDAY	Le Centenaire de Gustave Flaubert	606
ALBERT GIRARD	Sur les Routes de l'ancienne Espagne	619
ÉMILE BOREL	La Mesure du Temps	637
LOUIS LALOY	La Musique	649
X. X. X	Comment paiera l'Allemagne	659

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE 1921

		Pages.
GEORGE SAND	Une Conspiration en 1537	673
MARCELLE TINAYRE	Priscille Séverac. — I	709
PAUL PAINLEVÉ	Comment j'ai nommé Foch et Pétain	738
PAUL ADAM	Le Culte d'Icare. — II	767
L. LÉVY-BRUHL	La Mentalité primitive et les Médecins européens	806
IGNOTUS	Études et Portraits : M. Aristide Briand	827
SENIHA, MÉLEK, DJENANE	Ce que sont devenues les Désenchantées	837
HENRY BIDOU	Parmi les Livres	857
MICHEL-ANGE	Lettres	868
X. X. X	Les Entretiens diplomatiques	886

LIVRES D'ÉTRENNES

KILDINE
HISTOIRE D'UNE MÉCHANTE PETITE PRINCESSE
par **S. M. la reine de Roumanie.**

L'histoire de Kildine est claire comme le matin d'un beau jour et limpide comme les étangs fleuris de la forêt de Brocéliande.

Votre Majesté, qui a le don merveilleux d'embellir la vie et de répandre autour d'elle les bienfaits de sa prodigieuse activité, a voulu raconter à de jeunes esprits une histoire, qui, pour être chimérique n'en contient pas moins un enseignement utile. C'est un privilège mystérieux des fictions assemblées par la grâce de cacher plus de vérité que les récits les plus attentifs aux choses réelles. Il y faut un ensemble de qualités bien rares, le sens profond de la vie, et la fraîcheur de l'imagination. Votre Majesté a prouvé qu'aucun de ces mérites ne lui faisait défaut et Elle s'est plu, sans y prendre garde, à apporter une précieuse contribution à la littérature fantastique.

La reine Marie a su camper, avec un relief surprenant, des personnages triés en pleine réalité. Les silhouettes de madame Vox Populi et de dame Bouffle sont aussi justes et plaisantes dans le texte du récit que dans les illustrations de Job, ce maître imagier. Votre Majesté m'a dit qu'en écrivant l'histoire de Kildine, Elle voyait ses personnages, Elle s'entretenait avec eux, Elle se fâchait contre celui-ci ou pardonnait à celui-là et pendant quelques jours Elle vécut ainsi dans leur vivante compagnie. Il suffira au lecteur de lire cette fable heureuse pour s'en convaincre.

Ainsi nous possédons une belle histoire de plus que les parents pourront apprendre à leurs enfants et les enfants à leurs parents, c'est un grand bienfait. Aujourd'hui les nourrices ne savent plus de contes, même les sèches.

ROBERT DE FLERS, de l'Académie française.
(Extrait de la Préface de *Kildine*.)

DÎ SERVATORES!
par **André-Valdès.**

A travers le récit des épreuves subies par deux jeunes Gaulois, fils et fille d'un chef gaulois, devenus esclaves à Rome, le lecteur voit apparaître une reconstitution de la vie antique, au temps de Tibère, avec ses brutalités, ses dangers, ses joies. En même temps se révèlent les vertus innées de la race gauloise. L'auteur a vécu son sujet et *Dî Servatores* (Dieux Sauveurs) n'intéressera pas seulement les enfants; tous ceux qui le liront en conserveront un souvenir charmé.

KIM
par **Rudyard Kipling.**

Kim est peut-être l'œuvre du grand romancier anglais la plus attachante pour nos cerveaux latins.

Les lecteurs, à qui cette œuvre est déjà familière, ne résisteront pas au plaisir de relire *Kim* dans sa forme nouvelle, agrémenté des illustrations dues à l'artiste de grand talent, Ch. Fouqueray, qui, chargé de mission, a pu prendre ses croquis sur place.

Quant à ceux qui ne connaissent pas encore l'histoire du *Petit Kim*, — et nous en recommandons particulièrement la lecture aux jeunes filles et aux jeunes gens, — nul doute qu'ils ne s'intéressent à ses aventures captivantes, à la description de l'Inde qui en forme le cadre somptueux, à l'évocation de l'antagonisme de jour en jour plus menaçant qui existe entre les indigènes et les Anglais.

CONTES DE LA BAIE DES ANGES
par **Jean Montaigne**

Une imagination souriante, une verve jaillissante se manifestent dans ces charmantes pages, qui plairont à nos enfants. Ce n'est pas une médiocre tâche. Pour satisfaire les petits, il faut que l'auteur soit aussi capable de séduire leurs aînés. Ce sont de véritables qualités littéraires qu'il faut déployer dans les plus simples histoires. L'auteur du présent recueil n'a point négligé ces principes et nous croyons qu'il a heureusement réussi.

LIVRES NOUVEAUX

LES VIEILLES PROVINCES DE FRANCE
HISTOIRE DE LANGUEDOC
par **P. Gachon**,
professeur à la Faculté de Montpellier.

L'histoire régionale est la base de tout essai logique de décentralisation régionale. Les « petites patries » ne sont pas à créer, elles n'ont pas perdu conscience de leur existence, mais cette conscience ne peut que gagner à être éclairée par la connaissance de leur passé. La collection dite « les Vieilles Provinces de France », dont les premiers volumes, Normandie, Alsace, Poitou, Franche-Comté, Savoie, Corse avaient été remarqués avant la guerre, s'enrichit aujourd'hui d'une *Histoire de Languedoc*, conçue sur le même plan et animée du même esprit. Sans appareil d'érudition, on discerne l'œuvre d'un spécialiste. Comment, dans ce cadre géographique complexe, se sont formés les divers pays dont l'ensemble a fini par porter le nom général de Languedoc, c'est l'objet de la première partie. La guerre des Albigeois rompt brutalement le développement harmonieux de cette civilisation toute pénétrée de la vieille culture latine. Mais le Languedoc a refleuri de nouveau pour jouer dans l'unité française son rôle de ferment artistique, et l'antique Narbonnaise a su garder avec la parure de ses monuments antiques la tradition de la gaie science dont elle fut jadis le foyer.

LES MŒURS ET LA VIE PRIVÉE D'AUTREFOIS
GENS DE COUR ET D'AUTRES LIEUX
par **Humbert de Gallier.**

Le volume, extrêmement varié et d'une lecture fort attachante, comprend sept études qui s'échelonnent de 1656 au commencement du XIXe siècle : le roman d'un aventurier au XVIIe siècle; le marquis de Lanfallerie; la vie d'un chevalier de Malte au XVIIIe siècle; Mme du Deffand intime, d'après sa correspondance inédite; un capitaine du régiment de Chabot; la comtesse d'Angevillier, et enfin Lucien Bonaparte. Tous ces tableaux de la vie de l'ancienne France et de la France révolutionnaire, ont un pittoresque et une saveur rares. Une table des noms cités facilite les recherches à travers ces pages d'une érudition précise sans pédantisme.

LIVRES NOUVEAUX

LE CARROSSE AUX DEUX LÉZARDS VERTS

par **René Boylesve**.

Gilles, un brave bûcheron, retournait à sa cabane lointaine, au fond des bois, suivi d'un gai cortège. C'est qu'il venait de faire baptiser ses deux jumelles. Il aperçoit soudain dans un grand trou une vieille femme. Gilles retire la vieille. Il ne pouvait faire moins. Petit service. Mais grandes conséquences! La vieille est une fée. Pour remercier Gilles, elle veillera sur ses petites bessonnes : Gillette et Gillonne. Et nous ne quittons plus le pays des merveilles. Près de la cabane du pauvre homme surgissent deux pavillons. Ils abritent deux belles dames, qui seront les gouvernantes des enfants. Elles ont des perroquets, pas beaucoup d'idées, à ce qu'il semble, mais un étrange et diabolique carrosse que traînent deux monstrueux lézards verts. Tout va pour le mieux, jusqu'au jour où les petites, étant devenues deux fort jolies jeunes filles, disparaissent mystérieusement et, avec elles, les gouvernantes, les pavillons et les lézards. Des messages magiques nous apprennent que Gillette et Gillonne sont parties pour un grand voyage aérien. Tout cela est bien extraordinaire. C'est ce que pensent les Inquisiteurs de l'endroit qui font arrêter Gilles, un peu tard évidemment... Ils se disposent même à le faire rôtir. Mais un moine de ses amis — sorcier à ses heures — lui épargne cette fin pénible... Un bonheur ne vient jamais seul. Les jeunes filles reviennent et si l'une se tue, en tombant de son char aérien, l'autre se marie et, comme elle a horreur des platitudes de la vie — ce qui se comprend — elle repart pour l'inconnu dans le fameux carrosse aux lézards verts. Récit étrange et charmant où la libre fantaisie de l'auteur se donne carrière. Il n'y a décidément rien de plus agréable que les contes de fées. C'est un genre qui ne lasse pas. Celui-ci a, par surcroît, une réelle valeur de symbole : la curiosité de savoir, l'inquiet besoin de connaître détruisent le parfait bonheur que donnent la simplicité d'âme et l'ignorance. Cette âpre recherche paraît préférable, pourtant, à tous ceux qui ont la faculté de l'entreprendre.

LES NOCTURNES

par **Georges Imann**.

Le roman historique peut être plus vrai que la science historique, parce que plus vivant. C'est ce que montre le nouveau livre de M. Georges Imann. Les historiens ont encore peu parlé, et peu clairement parlé, des intrigues nées de la guerre qui se sont tramées contre l'Entente dans les villes d'Europe restées neutres. M. Imann a réussi à tracer un tableau exact et vivant de ces milieux de révolutionnaires et d'espions qui travaillaient à provoquer des grèves dans les usines de guerre des pays alliés et connurent le triomphe lors de la révolution russe. Son récit est présenté sous forme de mémoires et marque les étapes de la chute d'un homme, chargé d'une mission officielle, qui finit par sacrifier son devoir à son amour. Le tragique de l'aventure vient de ce qu'il connaît l'indignité de la femme qu'il aime, qu'il cesse de l'aimer, mais qu'il ne peut se débarrasser de son étreinte morale avant le moment où elle-même s'en va, sa besogne faite. Le récit est mené de façon alerte, vivante, et son seul défaut serait peut-être un excès de passion. Ce défaut n'est-il pas parmi les plus excusables?

CANTEGRIL

par **Raymond Escholier**.

Voici un livre plein de soleil et de vie. Il nous transporte au cœur des Pyrénées ariégeoises, à Saint-Gauderic, où l'aubergiste Cantegril, *des Trois Pigeons*, anime le village de sa truculente gaîté. La relation de sa vie nous est faite depuis la prime jeunesse jusqu'à ce jour de pleine maturité, où une vieille dame, dont il était l'amant fort nonchalant, passe de vie à trépas, en lui laissant une fortune considérable. L'hôtelier Cantegril devient propriétaire terrien et c'est sur cette belle fin que l'auteur l'abandonne. Ce livre est une succession de tableaux de la vie ariégeoise, traités avec infiniment de bonne humeur et de talent. Le mouvement allègre de tous ces épisodes, la vigoureuse originalité de maints personnages, tel le moine Bireben, padre carliste et éducateur spirituel du jeune Cantegril, tels Tintinou, Belou, Capoulade et Francézine, tel encore Bartissol, cet extraordinaire professeur de français, qui enseignait en Russie le patois catalan, laissent dans l'esprit du lecteur une amusante et complexe impression de lumière, de rires et de fumets de bonne cuisine alliacée.

LES RAGEAC

par **Rachilde**.

Trois parties bien distinctes dans ce livre : un incident de garnison sous le second Empire, un carnet de route de 1870, le roman d'une jeune provinciale. A Haguenau, en 186..., un officier, Mandin de Jancey, compromet, dans des conditions d'ailleurs invraisemblables, l'honneur de son régiment. Le capitaine Rageac, un de ses compagnons d'armes, lui en demande raison. Mal lui en prend. Le général Ducrot protège Mandin et, comme il est partial et borné — dans le roman — c'est Rageac qui, après divers incidents, est condamné à six mois de forteresse et voit sa carrière brisée. En 1870 ce même Rageac, rappelé sous les drapeaux, recommence le cycle de ses prisons; prisonnier des Allemands, il est incarcéré à Hambourg. Dans la dernière partie, le colonel Rageac, en retraite, vit retiré dans un château, en Dordogne. Il a vieilli, il fait de la menuiserie. Sa femme regrette d'avoir été honnête. Sa fille dirige le domaine et soigne des animaux variés, pour lesquels elle nourrit un étrange amour. Elle se mariera sans doute. Il y a un jeune homme qui est venu exprès pour cela.

On ne peut donc nier que les mêmes personnages ne figurent dans les trois épisodes de l'ouvrage. Mais la vie les a si bien changés — et à cela il n'y a rien à objecter — qu'on pourrait tout aussi bien considérer que ce ne sont pas les mêmes... L'ensemble manque donc un peu d'unité. On louera par contre beaucoup de vie et de mouvement. Mais la peinture de la petite garnison impériale et celle des Tuileries est trop schématique et il s'accumule, dans le château de Dordogne, bien des étrangetés.

PAYOT & Cie, 106, boulevard Saint-Germain, PARIS (VIe)

ÉTRENNES 1922

HENRI-ROBERT, Ancien Bâtonnier

LES GRANDS PROCÈS DE L'HISTOIRE

Le procès de Marie-Stuart. — L'Affaire Cinq-Mars.
Le procès de Nicolas Foucquet, un profiteur du Grand Siècle.
Le procès de Camille Desmoulins. — Voltaire, défenseur de Calas.

Préface de M. Louis BARTHOU, de l'Académie française.

Un volume in-16 grand jésus, orné de 60 illustrations . . . . . 7 fr. 50

RUDYARD KIPLING

LETTRES DE VOYAGE

(1892-1913)

Un volume in-16 grand jésus. . . . . 9 fr.

H. G. WELLS - KIPPS

Roman autobiographique traduit de l'anglais par **L. Wolff**

Un volume in-16. . . . . 10 fr.

TREIZE ANNÉES A LA COUR DE RUSSIE (Péterhof, Septembre 1905. — Ekaterinbourg, Mai 1918)

LE TRAGIQUE DESTIN DE NICOLAS II ET DE SA FAMILLE

par Pierre GILLIARD, ancien précepteur du grand-duc héritier Alexis Nicolaïévitch

Un volume in-8 illustré de 59 sensationnelles phot. et de 8 fac-similés, cartes et plans. 10 fr.

UNE ANGLAISE A BERLIN

NOTES INTIMES DE LA PRINCESSE BLÜCHER

Sur les événements, la politique et la vie quotidienne en Allemagne au cours de la guerre et de la révolution sociale de 1918.

Traduit de l'anglais par Mlle Henriette CAVAIGNAC. Avant-propos de Louis GILLET

Un volume in-8 orné d'un portrait en frontispice. . . . . 10 fr.

RABINDRANATH TAGORE

LA MAISON ET LE MONDE

Traduction française de F. ROGER-CORNAZ

Un volume in-16 grand jésus. . . . . 10 fr.

BORIS SAVINKOV

CE QUI NE FUT PAS

Roman traduit du russe par J.-W. BIENSTOCK

Un volume in-16 grand jésus. . . . . 12 fr.

UN OUVRAGE DOCUMENTAIRE ET ARTISTIQUE DE PREMIER ORDRE :

L'ARCHITECTURE AUX ÉTATS-UNIS

Par Jacques GRÉBER, architecte S.A.D.G. Préface de Victor CAMBON, ingénieur E.C.P.

Ouvrage en deux magnifiques volumes, grand in-4, comprenant 479 illustrations, dont 140 hors-texte, 22 en héliogravure, 4 en couleurs et plus de 100 plans cotés. — Prix. 150 fr.

ENVOI SUR DEMANDE de prospectus détaillés de nos **Collections :** *BIBLIOTHÈQUE MINIATURE, PETITE ANTHOLOGIE, dont chaque titre constitue un ravissant souvenir par son élégante présentation.*

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues au Répertoire Foncier, *14, rue Cadet, Paris.*
Téléphone : Central 72-71.

2 MAISONS : 1° r. de l'Essai, 7; 2° r. Poliveau, 37 (5e) Cce 414 et 394m. R. b. 18.520 et 4.370 f. M. à p. : 220.000 et 45.000 f. Ad. C. not. Paris, le 20 décembre. S'ad. à Me **Gastaldi**, not., 5, r. Drouot.

BILLANCOURT Maison, r. du Point-du-Jour 92 bis. Cce 332m45. R. b. susc. aug. 15.230 f. M. à p. : 130.000 f. A. C. n. Paris 20 déc. 1921. S'ad. Me **Couturier**, not. 20, bd Malesherbes.

Vente au Palais le 21 décembre 1921, à 14 heures.
IMMEUBLES à ROUEN 1er lot. R. de Constantine, rue St-Filleul, 7 et rue Mussel, 3 et 5. Mise à prix : 140.000 fr. 2e lot à **MONT-St-AIGNAN** Vallée d'Yonville. M. à p. 2.000 fr. Rev. des 2 lots 6.000 f. 3e lot à **ILE LACROIX**, r. Centrale, 64. Rev. 1.000 f. M. à p. 20.000 f. S'ad. à Me **Thorel**, avoué, 4, rue de la Paix, Me Guérin, not. à Rouen; MMes Brunet, Marin, Chaisemartin, avoués

PANTIN 1° **MAISON**, 133, r. Paris; 2° **TERRAIN** de 345 mq, env. r. V.-Hugo, 72. R. b. 23.828 et 920 f. M. à p. 225.000 et 30.000 f. Fac. réun. *Prêt C. Fonc. 4,30 %*. A adj. s. l. ench. C. n. Paris, 20 déc. 21. S'ad. Me **LAEUFFER**, n., 11, r. Rome, Paris.

2 MAISONS A PARIS. 1° bd de Grenelle, 53 et 2, r. Clodion. R. b. 25.622 f. M. à p. 380.000 f. *Prêt C. Fier à cons.*; 2° Av. de St-OUEN, 107 bis R. b. 26.630 f. M. à p. 400.000 f. Ad. C. n. Paris, le 20 déc. S'ad. Me **Michelez**, not. 50, av. Wagram.

Vente au Palais, le 28 décembre 1921, à 2 heures.
MAISON à PARIS, rue de Rome, 54.
Rev. 25.000 fr. Mise à prix : 550.000 fr. S'adresser : Mes **DANET**, avoué, et **J. BAUDRIER**, notaire.

Vente au Palais, à Paris, le 28 décembre 1921, 2 h.
TERRAIN BOUL. RASPAIL, 137
PRÉSUMÉ et RUE VAVIN, 32, contenance 446m48 Libre. Mise à prix : 200.000 fr. S'adresser Mes GROLOUS et VALLET, avoués, et DUBOST, notaire.

Adj. s. l. ench. Ch. notaires, Paris, 20 déc., 13 h. 30.

3 MAISONS A PARIS	Cont.	Rev. br.	M. à p. :
1° R. St-Placide, 51.	284m	26.901 f.	320.000 f.
2° R St-Placide, 53.	92m	7.885 f.	100.000 f.
3° R. du Regard, 22.	248m	29.883 f.	300.000 f.

Prêts Créd. foncier à cons. (3 appart. lib. locat.) 4e **Terres** à Crisenoy et Fouju (S.-et-M.) Cce 12 h., 9 a., 78 c. Rev. b. 1.614 f. M. à pr. : 20.000 fr. S'ad. aux not. Mes Fleury et GASTALDI, 5, r. Drouot.

3 MAISONS à PARIS en une seule propriété, 82, 84, 86, r. St-Honoré. Cce tot. 454m env. R. b. 30.294 f. M. à p. 450.000 f. *Pr. C. Fier à cons.* Ad. C. n. 20 déc. S'ad Me Charpentier, 16, av. Opéra.

MAISON A PARIS **R. JEAN-BOLOGNE,** 12. R. b. 23.037 f. M. à p. 250.000 f.
TERRAIN de 1.711m, à Boulogne-s-S. 4, r. Pt-du-Jour. M. à p. 80.000 f. A. C. n. 20 déc. S'ad. Paris, Mes Marotte, Fleury et P. DELAPALME, 11, r. Montalivet, dép. ench.

3 MAISONS adj. ch. not. Paris, 20 déc. 21.

	Cont.	Rev. br.	M. à pr :
Chauss.-d'Antin 6 ;	505m	65.038 fr.	600.000 fr.
Fg St-Denis, 92 ;	171m	25.125 fr.	180.000 fr.
Aumaire, 55 ;	462m	25.230 fr.	180.000 fr.

Mes **Tansard** et **Breuillaud**, 323, rue St-Martin.

2 MAISONS. 1° r. Charenton, 87; 2° r. Mouffetard, 86. Cce 135 et 430m. R. b. 12.621 et 8.300 f. M. à p. 120.000 et 75.000 f. Adj. s. l. ench. Ch. not. Paris, 20 déc. S'ad. Me FAY, not., 11, rue Saint-Florentin.

Vente au Palais, le 29 décembre 1921, 2 heures.
DIVERS PRÉS, TERRAINS sis sur les communes de LAVAL-DU-TARN et **TERRAINS** sis sur la commune de St-Chelly-du-Tarn (Lozère) et 2 MAISONS appelées
LE CHATEAU DE LA CAZE
Cont. : 48 hect., 36 a., 36 c. M. à pr. : 128.333 f. 33. S'adresser à Mes BESANÇON, Cartault, avoués; à Me Albert Girardin, notaire.

L'ARGUS de la PRESSE
"VOIT TOUT"
Fondé en 1879
LES PLUS ANCIENS BUREAUX D'ARTICLES DE JOURNAUX
37, Rue Bergère, PARIS (IXe)
Lit et dépouille par jour
20.000 *Journaux ou Revues du Monde entier*
Collectionne : LES ARCHIVES DE LA PRESSE
Edite : **L'Argus de l'Officiel**
contenant tous les votes des Hommes politiques
L'Argus recherche articles et tous documents passés, présents, futurs

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

Le train de luxe « Sud-Express », si apprécié avant la guerre, et dont la suppression avait été imposée par les circonstances, a été rétabli depuis le 29 octobre et circule tous les jours entre Paris et Madrid, et, jusqu'à nouvel avis, trois fois par semaine entre Paris et Lisbonne. Les voyageurs apprécieront les avantages de rapidité et de confort qui leur sont offerts par le nouveau train.

Avez-vous suivi notre Conseil?

Vous êtes-vous occupé des **CADEAUX** *à faire à vos petits amis pour la*

St-NICOLAS, la NOËL ou le JOUR DE L'AN

Sinon, il en est grand temps, procurez-vous vivement

LES JEUX ÉDUCATIFS

A LA MARQUE **F. N.** PARIS

Vous ne saurez faire un cadeau de meilleur goût, plus agréable et qui soit accueilli avec plus de joie par tous les enfants auxquels vous les offrirez.

Demandez-les chez vos fournisseurs habituels

Grands Magasins, Marchands de Jeux et Jouets, Grandes Papeteries, Bonnes Librairies

en spécifiant bien la MARQUE F. N. PARIS

Si cependant vous éprouvez la moindre difficulté à les obtenir,

— **ÉCRIVEZ-NOUS DE SUITE** —

CATALOGUE ILLUSTRÉ FRANCO SUR DEMANDE ET

VENTE EN GROS : 16, rue des Fossés-Saint-Jacques, PARIS-Ve

Chemins de fer Paris à Lyon et à la Méditerranée

Pour faciliter aux voyageurs à destination ou en provenance d'Algérie la traversée de Marseille, la Compagnie des Chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée et la Compagnie Générale Transatlantique ont mis récemment en service une correspondance par autobus entre la gare de Marseille-Saint-Charles et le quai de la Joliette (quai d'embarquement de la Compagnie Générale Transatlantique) fonctionnant à l'arrivée et au départ de chaque paquebot.

Le prix de transport de la gare au quai d'embarquement ou vice versa est de 4 francs par personne. Les voyageurs peuvent emporter avec eux dans l'autobus quelques menus bagages à main.

*

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

RELATIONS FRANCO-ANGLAISES

Le trajet le plus confortable et le plus économique

La tension du change entre l'Angleterre et la France a fait augmenter, depuis 1914, dans des proportions si considérables le prix des voyages entre Paris et Londres que le voyageur doit, plus que jamais, se soucier de choisir, parmi les divers itinéraires reliant les deux capitales, la voie la plus économique.

C'est ce qui explique la faveur avec laquelle le public a vu rétablir, depuis le 22 mars, les deux services rapides quotidiens de jour et de nuit Paris-Londres et *vice versa, via* Dieppe et Newhaven.

Cette voie, de beaucoup la plus courte entre Paris et Londres, offre, concurremment avec la voie du Havre et Southampton, l'appréciable avantage sur toutes les autres lignes d'une différence de prix allant de 14 fr. 50 à 30 fr. 85 par billet simple et de 27 fr. 25 à 64 fr. 10 par billet d'aller et retour.

A cette économie sérieuse vient s'ajouter le bénéfice du confort dans les trains français et anglais (voitures à couloir, wagon-restaurant, couchettes, voitures Pullmann, etc...) et sur les luxueux et puissants paquebots à turbines (couchettes réservées, cabines particulières, postes de T. S. F. ouverts à la correspondance privée, etc...) et de la rapidité (service de Paris-Londres en 8 heures 25 dont 2 heures 45 seulement de traversée).

Aussi la ligne Paris-Londres *via* Dieppe-Newhaven, avec ses départs journaliers (dimanches et fêtes compris) de Paris-Saint-Lazare à 10 heures et 21 heures et de Londres-Victoria à 10 heures et 20 h. 20 est-elle de plus en plus appréciée et utilisée.

F. RIEDER et Cie, Éditeurs, 7, place St-Sulpice, PARIS (6e)
(Ancienne Librairie E. CORNÉLY)

Viennent de paraître :

PROSATEURS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

F. J. BONJEAN

UNE HISTOIRE DE DOUZE HEURES

PRÉFACE DE ROMAIN ROLLAND

Un volume in-16, broché. . **6 fr. 75** Relié. . . . **10 fr. 75** Édit. orig. . . **15 fr.**

Livre exceptionnel qui, avec une hardiesse claire et passionnée, touche à tous les problèmes qui font le drame des années que nous traversons. Le cadre : un fond de baraque dans un camp de prisonniers français perdu au milieu d'une lande d'Allemagne. Et, comme l'a dit un écrivain illustre, « en cette geôle, en douze heures, se déroule tout le livre — un horizon d'esprit illimité... Le drame qui s'y joue est la tragédie de la pensée d'Occident ».

LES PROSATEURS ÉTRANGERS MODERNES

F. VAN EEDEN

LE PETIT JEAN

Traduit du néerlandais par SOPHIE HARPER-MONNIER

AVANT-PROPOS DE ROMAIN ROLLAND

Un volume in-16, broché. . . **6 fr. 75** Relié. . . . . **10 fr. 75** Édit. orig. . . **15 fr.**

« Je vais vous raconter l'histoire du petit Jean. Peut-être me direz-vous qu'elle ressemble à un conte de fées. Elle n'en est pas moins une véridique histoire. » Ainsi nous avertit Fréderik Van Eeden au seuil de cette œuvre si justement célèbre déjà en Europe.

HENRY D. THOREAU

DÉSOBÉIR

Traduit de l'anglais avec une préface par LÉON BAZALGETTE

Un volume in-16, broché. . **6 fr. 75** Relié. . . . **10 fr. 75** Édit. orig. . . **15 fr.**

Contemporain d'Emerson et de Walt Whitman, Thoreau est une des figures les plus émouvantes de l'Amérique moderne ; homme, écrivain, artiste d'une saveur unique dont on retrouvera dans ces pages toute l'originalité profonde.

L'ART FRANÇAIS DEPUIS VINGT ANS

Le premier exposé d'ensemble de l'effort artistique contemporain

T.-L. KLINGSOR

LA PEINTURE

Un volume in-8° écu (13 × 20), avec 24 hors-texte, broché : **8 fr.** Relié : **12 fr.** Édition orig. : **17 fr.**

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

3, Place du Panthéon. — PARIS (v^e^).

VIENNENT DE PARAITRE :

CHARLES MAURRAS

TOMBEAUX

Couverture de MAURICE DENIS — Deux dessins de FÉLIX ROY

Véritable vie des Héros
que CHARLES MAURRAS dépose sur les victimes de la Grande Guerre

Un volume in-8° carré de 350 pages sur beau vélin. . . . . **12** fr. 50
(150 exemplaires sur pur fil Lafuma, **35** fr. ; franco, **37** fr.)

LA DÉMOCRATIE RELIGIEUSE

ÉDITION DÉFINITIVE EN UN SEUL VOLUME DE :

Le dilemme de Marc Sangnier,
La politique religieuse, " L'Action Française " et la religion catholique

Un volume in-8° carré, imprimé par Hérissey, dans la *Collection des Écrivains de la Renaissance Française*, moins cher que les trois séparés (550 pages). . . . . **18** fr.

PAUL LE FAIVRE
MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE

SOLEIL LEVANT, SOLEIL COUCHANT

ANGLETERRE, ÉTATS-UNIS, JAPON

Un volume in-16. . . . . **3** fr. 50

Docteur LÉON POULIOT
ANCIEN INTERNE DES HÔPITAUX DE PARIS

HYGIÈNE DE MAMAN ET DE BÉBÉ

Ouvrage entièrement nouveau, imprimé avec des caractères neufs sur papier d'alfa, donnant sous une forme agréable et facile les conseils les plus pratiques pour les trois phases de la maternité

GROSSESSE — ACCOUCHEMENT — ALLAITEMENT

Un volume in-16, relié toile, 4 dessins. . . . . **10** fr.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LIBRAIRIE PLON

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS :

MAURICE PALÉOLOGUE
AMBASSADEUR DE FRANCE

LA RUSSIE DES TSARS
PENDANT LA GRANDE GUERRE

Un beau volume in-8° avec cinq portraits d'après des photographies originales, quatre aquarelles de LOUKOMSKY et un fac-similé d'autographe de Raspoutine

TIRAGE NUMÉROTÉ, LIMITÉ A :

50 exemplaires sur Hollande (1 à 50). Prix (taxe comprise) . . . . . 88 fr.
2.000 exemplaires sur beau papier d'alfa (51 à 2.050). Prix (taxe comprise) . . . . . 33 fr.

RAYMOND POINCARÉ
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

HISTOIRE POLITIQUE

CHRONIQUES DE QUINZAINE. TOME III (15 MARS-1er SEPTEMBRE 1921)

Un volume in-16 . . . . . 7 fr. 50

ANTOINE ALBALAT

COMMENT IL NE FAUT PAS ÉCRIRE

" Les ravages du style contemporain "

Un volume in-16 . . . . . 7 fr.

MAURICE LE GLAY

BADDA

Fille berbère
ET AUTRES RÉCITS MAROCAINS

Un volume in-16 . . . . . 7 fr.

GEORGES GAUDY

L'AGONIE DU MONT-RENAUD

Souvenirs d'un poilu du 57e Régiment d'Infanterie (Mars-Avril 1918)

Un volume in-16, avec six gravures et une carte . . . . . 7 fr.

BERTHE GEORGES-GAULIS

LE NATIONALISME TURC

Un volume in-16 . . . . . 5 fr.

Dans la Collection " LES PROBLÈMES D'AUJOURD'HUI " *publiée sous la direction de M. Alfred DE TARDE*

PLON-NOURRIT & Cie, Imprimeurs-Éditeurs
PARIS, 8, rue Garancière

Librairie **DELAGRAVE**, 15, rue Soufflot, PARIS

NOUVEAUTÉS D'ÉTRENNES

ÉMILE HINZELIN *" Collection Patrie "*

JEANNE D'ARC

Pèlerinage au pays de la Bonne Lorraine

ILLUSTRATIONS DE G. DUTRIAC

Un volume in-4° raisin, contenant 7 planches hors-texte en couleurs et 30 dessins; reliure artistique en couleurs. . . . . **18** fr.

ONT PARU DANS LA "COLLECTION PATRIE"

STRASBOURG | **NOS POILUS**
FOCH | **NOTRE JOFFRE**

TEXTE DE E. HINZELIN — ILLUSTRATIONS DE G. DUTRIAC

Chaque album, relié, couverture artistique en couleurs. . . . . **16** fr.

FABLES DE LA FONTAINE

Ornées de 20 illustrations d'après les compositions de J.-B. OUDRY

Un volume in-8° raisin, broché, **9** fr.; reliure façon maroquin aux armes de La Fontaine. **15** fr.

ANDRÉ VALDÈS

DI SERVATORES!

(DIEUX SAUVEURS)

Aventures dramatiques de deux jeunes Gaulois à Rome, à travers le récit desquelles apparaît une reconstitution de la vie antique

Un volume in-8° broché, **18** fr.; relié, fers spéciaux . . . . . **24** fr.

CATALOGUE D'ÉTRENNES ADRESSÉ FRANCO SUR DEMANDE

Librairie **DELAGRAVE**, 15, rue Soufflot, PARIS

NOUVEAUTÉ D'ÉTRENNES

RUDYARD KIPLING

KIM

Roman

Traduction de L. FABULET et CH. FOUNTAINE-WALKER

16 Compositions hors texte et 100 Dessins de CH. FOUQUERAY

KIM est l'œuvre du grand romancier anglais la plus compréhensible pour nos cerveaux latins.

Captivante pour la jeunesse, qui y trouvera les aventures les plus inattendues; attachante pour l'âge mûr, par ses belles descriptions de l'Inde et l'évocation de cet antagonisme entre les Hindous et les Anglais, qui est si menaçant, ce livre tire encore un élément d'attrait des belles compositions faites d'après des croquis pris sur place par l'artiste de grand talent qu'est Ch. Fouqueray.

Un volume in-4°, broché, **35** fr. — relié amateur . . . . . **55** fr.

Il a été tiré 175 exemplaires numérotés, dont : 1 exemplaire sur Japon (n° 1) avec les originaux de Ch. Fouqueray. — 24 exemplaires sur Japon (nos 2 à 25), **165** *fr.; 50 exemplaires sur Hollande (nos 26 à 75),* **121** *fr.; 100 exemplaires sur pur fil Lafuma (nos 76 à 175,* **88** *fr. Pour les exemplaires numérotés, les prix indiqués ci-dessus comprennent la taxe de luxe.*

PROSPECTUS SPÉCIAL FRANCO SUR DEMANDE

PARUS PRÉCÉDEMMENT :

Le Livre de la Jungle, traduction de L. FABULET et R. d'HUMIÈRES, illustrations de R. REBOUSSIN.

Un volume in-4° broché, **30** fr.; relié . . . . . **50** fr.

Le Second Livre de la Jungle, traduction de L. FABULET et R. d'HUMIÈRES, illustrations de R. Reboussin.

Un volume in-4° broché, **30** fr.; relié . . . . . **50** fr.

Les deux volumes avec reliure de luxe, dos mosaïque, plats papier, tête or . . . . . **180** fr.

Les deux volumes avec reliure de luxe ne se vendent pas séparément

Histoires comme ça, traduction de L. FABULET et R. d'HUMIÈRES, illustrations de KIPLING.

Un volume petit in-4°, broché, **15** fr.; relié fers spéciaux . . . . . **25** fr.

Œuvres choisies de Rudyard Kipling, par MICHEL EPUY (*Collection Pallas*).

Un volume in-16 broché, **7** fr.; relié mouton souple. . . . . **15** fr.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, rue de Grenelle, PARIS

Pour paraître le 20 Décembre

Édition de Luxe

LES FIANÇAILLES

PAR

MAURICE MAETERLINCK

FÉERIE EN CINQ ACTES ET ONZE TABLEAUX

Cette œuvre inédite forme la suite
et le pendant de *L'Oiseau Bleu*

**Cette édition de luxe
sera imprimée à Mille exemplaires numérotés :**

Nos 1 à 75.	— Sur papier du Japon, à	**150** fr.
76 à 200.	— Sur papier de Hollande, à	**90** fr.
201 à 1000.	— Sur papier pur fil Lafuma, à	**30** fr.

On souscrit chez tous les Libraires

**L'édition courante in-18 réimposée ne paraîtra qu'en 1922,
lors de la représentation de la pièce.**

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, rue de Grenelle, PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS

P.-B. GHEUSI

GALLIENI (1849-1916)

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier.* — Prix . . . . . **6** fr. **75**

ALFRED JARRY

UBU ROI — 15e MILLE

Avec les croquis de l'auteur

Un volume in-16 raisin, couverture illustrée. — Prix . . . . . **10** fr.

ADRIENNE LAUTÈRE

AMOUR ET SAGESSE

Poésies

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier.* — Prix . . . . . **6** fr. **75**

VALENTIN MANDELSTAMM

UN AFFRANCHI

Roman

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier.* — Prix . . . . . **6** fr. **75**

ALEXANDRE MILLERAND

CHOIX DE PLAIDOYERS

Avec une préface de Me Ch, Lyon-Caen

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier.* — Prix . . . . . **6** fr. **75**

J. JOSEPH RENAUD

SUR LE RING

Roman

Un volume in-16, couverture illustrée. — Prix . . . . . **6** fr. **75**

PIERRE VILLETARD, Lauréat du *Grand Prix du Roman.*

LE CHATEAU SOUS LES ROSES — 9e MILLE

Roman

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier.* — Prix . . . . . **6** fr. **75**

MARCELLE VIOUX

UNE REPENTIE (Marie-Magdelaine) — 11e MILLE

Roman

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier* . . . . . **6** fr. **75**

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Envoi de chaque volume (à **6** fr. **75**) *franco de port et d'emballage* contre **7** fr. **50** en mandat ou timbres

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris.

ACADÉMIE FRANÇAISE

GRAND PRIX DE LITTÉRATURE, 1921

COMTESSE DE NOAILLES

Poésies

Le Cœur innombrable. Un volume in-18. Prix. 4 fr. 90

L'Ombre des jours. Un volume in-18. Prix. . . . . 6 fr. 75

Les Éblouissements. Un volume in-18. Prix. . . . 4 fr. 90

Romans

La Nouvelle espérance. Un volume in-18. Prix. . 6 fr. 75

Le Visage émerveillé. Un volume in-18. Prix. . 4 fr. 90

OUVRAGES D'ACTUALITÉ

RUDYARD KIPLING

La Lumière qui s'éteint. Un volume.

Simples Contes des Collines. Un volume.

Chaque volume, illustré, in-octavo raisin. Prix. . . . . 2 fr.

Imp. L. POCHY, 52, rue du Chateau, Paris. — 754-21.

LIVRES NOUVEAUX

HISTOIRE DE FRANCE CONTEMPORAINE

publiée sous la direction de M. Ernest Lavisse, t. VIII et IX, par **Ch. Seignobos.**

Les tomes VIII et IX de la grande histoire de M. Lavisse, dont la rédaction a été confiée à M. Seignobos, sont consacrés au déclin de l'Empire et à la Troisième République jusqu'en 1914. Ils répondent à un véritable besoin. Les histoires contemporaines quelque peu détaillées dont nous disposions, l'*Histoire générale* de MM. Lavisse et Rambaud, par exemple, ne poussaient pas au delà de 1900. M. Seignobos lui-même n'avait pas mis à jour son *Histoire politique de l'Europe*, arrêtée à 1896. Or, depuis vingt ans, les archives pour la période du second Empire ont commencé à s'ouvrir; des documents diplomatiques et militaires très importants ont été publiés; on peut parler avec plus de sérénité de certaines crises récentes de notre histoire intérieure; enfin l'histoire dispose d'un recul suffisant pour juger de l'œuvre de la Troisième République. La matière est nouvelle ou renouvelée; l'historien qui la traite est un maître : c'est dire la valeur de l'ouvrage. A côté de la vie politique, dont l'écheveau, embrouillé parfois, est remarquablement dénoué, on trouvera, exposées l'une après l'autre dans leur ensemble, l'œuvre extérieure, l'œuvre coloniale, l'œuvre économique de ces cinquante dernières années. C'est la préface naturelle au dernier volume de l'*Histoire de France*, qui sera consacré à la Victoire.

DE NOYON A STRASBOURG

par **Gaston Deschamps.**

M. Gaston Deschamps a réuni dans ce volume des pages écrites sous l'impression immédiate des événements, pendant deux périodes marquantes de la guerre, celle qui a suivi le recul stratégique décidé par Hindenburg au printemps 1917, et celle qui, commençant avec l'armistice, comprend ces mois d'enthousiasme et d'ivresse qui suivirent le retour du drapeau français dans les provinces retrouvées. Dans la première, l'auteur décrit les dévastations systématiques de l'ennemi, les essais de remise en culture du sol entrepris immédiatement par l'autorité militaire française, l'œuvre fraternelle accomplie au milieu des ruines par les missions américaines. Dans la seconde on trouvera, noté sur le vif, l'aspect de ces journées extraordinaires d'Alsace et de Lorraine, que M. G. Deschamps a eu la bonne fortune de vivre. On relira souvent ces pages alertes, vibrantes et toutes imprégnées de l'atmosphère de la guerre, et l'on ne pourra que souscrire à sa conclusion éloquente, tout en faisant les réserves que comportent les pages consacrées à notre enseignement supérieur, œuvre des grands Français Louis Liard et Ernest Lavisse.

L'ÉTATISME INDUSTRIEL

par **R. Carnot.**

Le rôle de l'État en matière d'industrie a donné lieu depuis quelques années, et surtout depuis la guerre, à des discussions passionnées. L'auteur traite cette question à un point de vue entièrement objectif, et ce qui constitue l'intérêt de premier ordre de cet ouvrage, c'est qu'il est le fruit d'observations personnelles. M. Carnot, qui a une forte expérience de l'industrie privée, a passé quatre années, la durée de la guerre, dans un établissement de l'État. Il y était entré avec des idées plutôt étatistes. Il en est sorti persuadé que l'industrie d'État est incapable de rendement, d'économie, de progrès et d'invention technique, et que surtout ces défauts sont incurables, étant organiques. Du reste, nombreux sont les théoriciens de toute tendance, et jusqu'aux socialistes, qui abandonnent les systèmes étatistes, et tendent vers un individualisme contrôlé ou vers le coopératisme. Nul doute que ce réquisitoire ne frappe les derniers partisans d'un système condamné par l'expérience.

LA HOLLANDE DANS LE MONDE

par **Henry Asselin.**

D'un long séjour en Hollande, où il servit fort utilement la cause française, M. Asselin rapporte ce beau livre, beau par la présentation matérielle et les illustrations, mais surtout par l'art avec lequel il est composé et le talent avec lequel il est écrit. L'auteur a réussi à faire un tableau très complet, très exact, parfaitement à jour, de la Hollande d'aujourd'hui, de son activité économique et intellectuelle si intense, mais tout en renseignant très complètement le lecteur, il a su d'un bout à l'autre du livre rester personnel, aller au delà des énumérations matérielles pour faire sentir, comme il l'a senti lui-même, l'âme du pays, en psychologue et en artiste. Dans cette description de la vie d'un peuple moderne, on retrouve les rares qualités de finesse et de pénétration du romancier de *Rapetisse ton Cœur*.

LE PRINCIPE DES NATIONALITÉS ET LES GUERRES; SON APPLICATION AU PROBLÈME COLONIAL

par **Bernard Lavergne.**

Le statut nouveau du monde, qui s'établit peu à peu, suscite de nombreuses études qui éclairent des notions encore confuses. On appréciera l'originalité de celle-ci, élaborée par un juriste à l'esprit moderne, et à qui les problèmes de coopération et de colonisation sont familiers. L'étude, dont un fragment a paru ici même, est divisée en trois parties; la première traite de la théorie complexe des nationalités; la seconde, très actuelle, puisqu'elle est appuyée sur l'exemple si intéressant de l'Algérie et de sa nouvelle loi électorale, est consacrée au rapport du principe des nationalités avec le problème colonial; la dernière expose le problème général de la paix, sa solution provisoire, la Société des Nations, et sa solution, selon l'auteur, nécessaire, le *Sur-État*. On appréciera dans ce livre une science avertie, un patriotisme ardent et un idéalisme moral qui repose du morne déterminisme de l'Ecole historique.

TOUT EN UN

Qui de nous n'a formé le vœu d'avoir sous la main le compendium de tout ce que nous avons su — ou cru savoir — sur les lettres, les sciences, l'histoire, les arts, la médecine, l'agriculture, etc.? *Tout en Un*, avec son Atlas, ses 7 dictionnaires et ses 14 parties encyclopédiques, tenant en 1500 pages d'un format facilement maniable, réalise ce vœu. Il s'ouvre avec un très remarquable dictionnaire de la langue française (en 600 pages). La partie géographique comprend 30 cartes de tous les noms y ayant trouvé place. A l'histoire, notons un bon résumé de la Grande Guerre, avec un lexique alphabétique des hommes, des lieux et des faits... Ouvrage indispensable au lettré et à l'homme d'études pour rappeler à propos, et avec le minimum de recherches, un nom, un fait, une date, une définition.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER.	72 »	37 »	19.50

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *Rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix*. . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.